



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

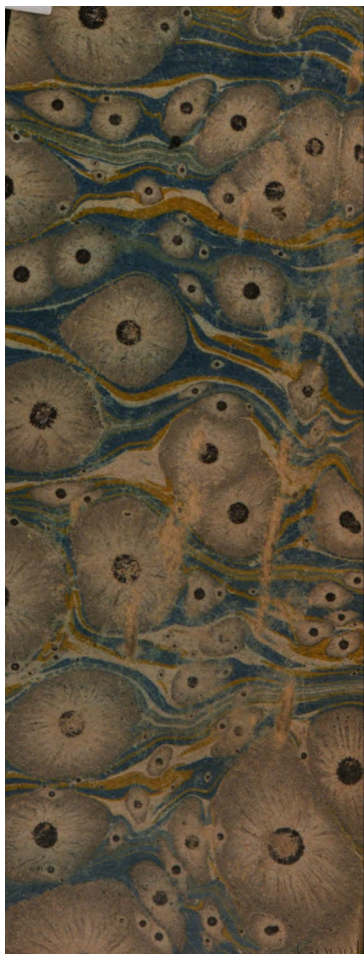
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

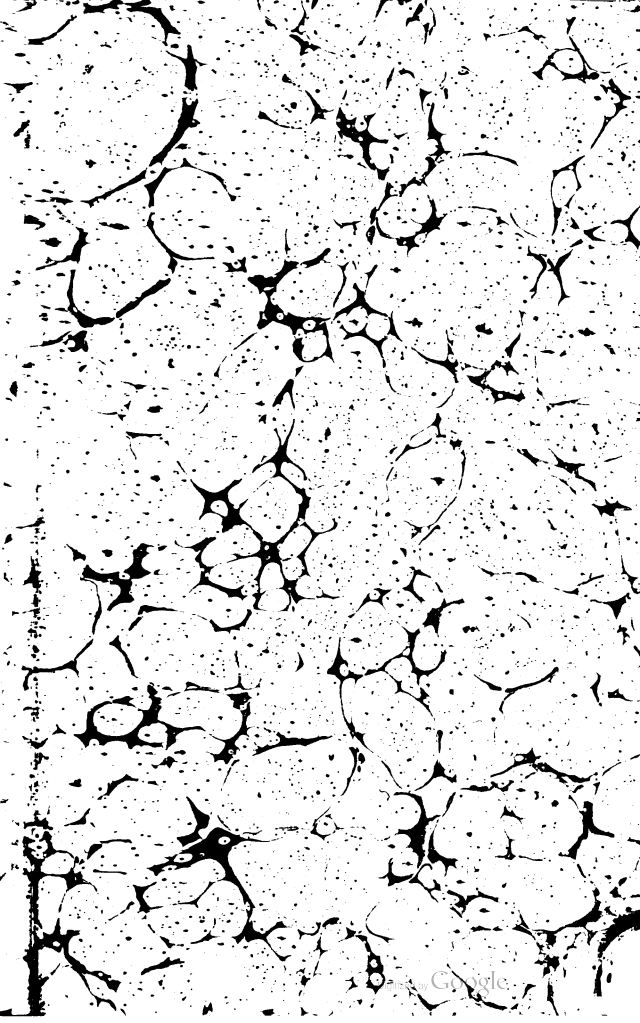


HARVARD COLLEGE
LIBRARY



Bought from the
LUCY ALLEN PATON
Bequest





**LETTRES
HISTORIC
ET GALANTES
PAR MADAME DU NOYER:
OUVRAGE CURIEUX.**

Nouvelle Édition **ORIG** augmentée
de plusieurs **ALAN** resplendissantes.

T O D.



A PARIS,
Et se trouvent à **AVIGNON,**
Chez **FRANÇOIS SEGUIN**, Imprimeur
Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XC.
AVEC PERMISSION.

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911



LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES.

LETTRE XXVI.

JE suis bien aise , Madame , que ma dernière Lettre vous ait un peu divertie ; puisque les Chançons de Madame la Duchesse vous font plaisir , en voici une qu'elle vient de faire sur la liberté qu'on a donné à M. le Duc , & à Madame la Duchesse de *Bourgogne* , d'user de leurs droits.

Tome II.

A

LES HISTORIQUES

éjouir, François,
 s à haute voix,
 Penisse la Besogne
 Monsieur le Duc de Bourgogne.
 Il est bien jeune, Dieu merci,
 Et Madame sa femme aussi :
 Bonne fera donc la Besogne
 De Monsieur le Duc de Bourgogne;
 Content sera le Grand-Papa,
 Et de tout son cœur en rira,
 Quand il verra de la Besogne
 De Monsieur le Duc de Bourgogne.

On ne chante pas autre chose à présent. M. d'*Argenson*, notre Lieutenant de Police, a voulu la défendre, mais il n'en a pas pu venir à bout. Nos jeunes époux sont fort contents d'avoir à présent leurs coudées franches ; & Madame la Duchesse du *Lude* est délivrée du soin de veiller sur leur conduite, qui n'étoit pas une petite affaire : on dit que sa vigilance l'a un peu gâtée dans l'esprit de cette jeune Princesse, & qu'elle lui en donne des marques dans toutes les occasions. Il y a quelque-temps que Madame du *Lude* l'ayant priée de vouloir bien faire un bon accueil au nouvel Evêque de *Metz*, qui est son parent :

lorsque le Prélat entra dans la chambre de Madame la Duchesse de *Bourgogne*, cette Princesse lui chanta :

Faites décroter vos souliers ,
 Monsieur l'Abbé.

Et lorsque la Dame d'honneur s'en plaignit, elle lui répondit, qu'on ne pouvoit pas faire un accueil plus gracieux à un homme, que de le recevoir en chantant. Il lui prenoit quelquefois dans la nuit des envies de s'aller promener dans le Parc, & il falloit que la bonne Madame du *Lude* se levât pour courir après elle. Il faut espérer qu'on la laissera dormir à présent. Madame la Duchesse de *Bourgogne* est fort vive, & un de ses talens est de savoir parfaitement bien contrefaire les gens. Il y a quelque-temps que le Roi se donna le plaisir de lui faire contrefaire toute la Cour, dans la chambre de Madame de *Maintenon* : personne n'y fut épargné, pas même M. de *Bourgogne*; la petite Princesse attrapa son air en perfection. Le mari le fut, & n'en fut pas content;

A 2

4 LETTRES HISTORIQUES

si bien que le soir en se retirant, au lieu d'entrer dans l'appartement de son épouse, il tourna d'un autre côté. On crut que c'étoit par distraction ; & un de ses Gentilhommes l'avertit que ce n'étoit pas par-là qu'il falloit passer : mais il répondit qu'il savoit ce qu'il faisoit, & ajouta : allez dire à Madame la Duchesse de *Bourgogne*, que je ne suis pas content d'elle ; que pour les défauts de l'esprit, elle me fera plaisir de me les faire remarquer, afin que je m'en corrige ; mais que pour ceux du corps, il n'y a point d'esprit à s'en moquer. On ne peut pas disconvenir que ce raisonnement ne soit juste. M. de *Bourgogne* a un peu boudé, & cette aventure a pensé brouiller le nouveau ménage. Le Roi a pacifié cela ; il aime beaucoup la petite personne, & a toutes les complaisances imaginables pour elle. Il lui a donné la ménagerie de *Trianon*, où elle va se divertir à traire elle-même les vaches ; elle fait du beurre qu'on sert sur la table du Roi, que Sa Majesté trouve admirable, & dont on est obligé de manger

pour faire sa Cour. Madame la Duchesse de *Bourgogne* entend à faire la sienne en perfection : elle s'est attachée à Madame de *Maintenon*, & c'est-là le moyen le plus sûr de plaire au Roi : ce Monarque ne se dément point là-dessus. Il est vrai qu'il a des manieres si polies & si engageantes avec cette Dame, que cela seul pourroit la rendre heureuse indépendamment de sa grandeur. Un jour Sa Majesté lui demandoit son sentiment sur les Opéras ; Madame de *Maintenon* décida en faveur d'*Atis* ; & le Roi lui répondit galamment : *Madame, Atis est trop heureux*. Quoique cette réponse soit tirée d'*Atis* même, l'application ne laissoit pas d'avoir son mérite. Une personne de ma connoissance en fit une qui n'étoit pas si heureuse pour la Dame à qui on l'adressoit : c'étoit à une Dame fardée, à laquelle une autre dit malicieusement, en lui conseillant de fermer les rideaux de ses fenêtres.

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.

6 LETTRES HISTORIQUES

C'étoit-là , comme on dit , se moquer de la barbouillée. Toute la compagnie en rit ; mais l'on ne put pas remarquer si la patiente en rougit aussi ; car elle avoit pris la dose si forte , qu'on ne pouvoit guere y ajouter. On outre à présent si fort les choses là-dessus , que si les femmes avoient le visage naturellement aussi enflammé qu'elles se le font , je suis sûre qu'elles employeroient toute la Médecine & la Pharmacie , pour se guérir de cette infirmité. Il a paru ici depuis quelque-temps une personne qui n'a pas besoin d'emprunter le secours de l'art , & qui est venue du fond de sa Province , effacer toutes les beautés de ce Pays. C'est la belle *Coulon* , qu'on appelle aussi la *Beauté de Vienne* : elle a été si fort courue ici , que la pauvre fille en étoit toute honteuse : on lui a fait désertier les Tuileries. Elle a eu beau se réfugier dans les Jardins du Luxembourg , dès qu'on a su qu'elle s'y promenoit , on a abandonné les Tuileries pour la fuir. Cette grande réputation de beauté lui attire l'envie & la

haine des autres femmes. On a fait des Satires sur son compte que l'on vendoit quatre sous, & qu'on avoit soin de débiter à la Comédie & à l'Opéra, où l'on crioit à tue tête : à quatre sous la *Beauté de Vienne*, à quatre sous : tout cela n'a pas empêché que le Marquis de *Martel*, qui en étoit devenu fort amoureux, ne l'ait épousée ; mais la pauvre enfant n'en a pas été mieux pour cela : car ce malheureux l'a abandonnée le lendemain de ses nœces, soit que la calomnie ait enfin prévalu chez lui, ou que ce soit un effet de son inconstance. Quoi qu'il en soit, elle est présentement dans une Communauté au fauxbourg St. Germain, où cet indigne mari paye une pension très-modique pour elle : voilà un triste sort. Les honnêtes gens en sont touchés, & les autres s'applaudissent du succès. C'est quelque chose d'effroyable que la jalousie des femmes, sur le chapitre de la beauté ! La belle *Coulon* en est la victime ; elle auroit beaucoup mieux fait de rester en *Dauphiné*, que de venir ici exciter

8 LETTRES HISTORIQUES

l'envie. On l'a trouvée belle à la Cour & à la Ville , c'est un crime que les Dames ne pardonnent pas , & qui , comme vous voyez , ne demeure pas impuni. La Marquise *Gasconne* , dont je vous ai parlé , n'a pas donné ici des scènes de cette nature : moins occupée du desir de plaire , que de la passion du jeu , elle s'y est entièrement abandonnée. Elle a d'abord fait entendre au Marquis de *** son époux , que le jeu étoit un moyen sûr pour se faire des liaisons avantageuses : que par-là on avoit entrée à la Cour ; & effectivement elle s'infina au Palais-Royal , joua à l'hombre avec Madame , au lansquenet avec Monsieur , & elle fit si bien qu'en fort peu de temps elle gâta entièrement les affaires de son mari , qui se repentit alors de la complaisance qu'il avoit eue de l'amener ici : il lui défendit de jouer ; mais elle étoit incorrigible : il eut beau jurer qu'il ne payeroit plus pour elle , elle joua encore sur sa parole , & perdit quatorze mille francs ; car pour soutenir le caractère

de la Nation & les airs de la Garonne , elle jouoit gros jeu : cependant il falloit payer cet argent en vingt-quatre heures. Elle n'osoit en parler à son mari , il étoit déjà trop en colere : dans cette extrémité , après avoir fouillé inutilement dans la bourse de quelques amis , elle s'avisa , avant de sortir du Palais-Royal , d'entrer dans l'appartement de M. de *Châtillon*. Monsieur , lui dit-elle , je ne fais que devenir , si vous n'avez pitié de moi ; au nom de Dieu , accordez-moi la grace que je vous demande : je n'oserois soutenir la vue de mon époux , faites pour moi ce que vous feriez en pareil cas pour Madame de *Châtillon*. Madame , répondit M. de *Châtillon* , en l'interrompant , il est minuit , & tout ce que je pourrois faire de mieux pour ma femme , seroit de lui faire place dans mon lit , c'est aussi la seule chose que je puis vous offrir à l'heure qu'il est. Madame de *** s'en alla fort mécontente ; elle employa le reste de la nuit à chercher des expédiens ; & dès le lendemain matin elle s'en fut dans le *Marais* , chez

la bonne Madame *Voisin* , qui est une femme fort charitable , mais un peu défiante. La Marquise refusa de dire son nom , & demanda une audience particulière. On vint dire à Madame *Voisin* que c'étoit une femme extrêmement grande : la dévote craignit que ce ne fût un homme habillé en femme , qui en voulût à sa vie , ou à sa bourse ; & dans cette appréhension , elle ordonna à ses femmes de rester auprès d'elle pour la garder. La Marquise entra fort modestement , & après avoir fait quelques instances inutiles pour que Madame *Voisin* lui parlât en particulier , elle lui dit : Madame , vous voyez une femme de condition maltraitée par le *Lansquenet* , qui vient implorer votre secours. Madame , dit la dévote , je n'ai point l'honneur de connoître M. *Lansquenet* : je ne puis pas vous faire raison des outrages que vous en avez reçu. Je ne me mêle pas du métier de *Don Quichotte* , je ne redresse point les torts ; vous vous êtes fort mal adressée. En disant cela , elle conduisoit toujours la Marquise à

la porte , qui fut contrainte de s'en aller. Après avoir fait cette belle ambassade , les gens de Madame *Voisin* la suivirent , & sûrent son nom ; & comme cette scene se passa en présence des Domestiques , tout *Paris* en fut bientôt instruit. On en a beaucoup ri ; mais la pauvre Marquise qui n'avoit pas les rieurs de son côté , fut se mettre dans son lit , & envoya chercher son Confesseur , qui la voyant au désespoir , se chargea d'annoncer la triste nouvelle au mari , qui se laissa encore toucher. On lui fit craindre pour la vie de ~~sa~~ femme : on l'assura de son repentir ; & le bon homme lui pardonna , à condition qu'elle n'y retourneroit plus , & engagea une terre pour payer ses fredaines. Voilà ce que vous vouliez savoir , & ce que vos Dames ne seront pas fâchées d'apprendre , puisque , comme vous me l'avez marqué , elles aiment assez à se divertir aux dépens de leurs compatriotes. A l'égard du Maréchal de *Salon* , je croyois que vous en aviez oui parler à *Avignon* , & je ne songeois pas que vous aviez déjà

quitté ce Pays-là , quand il en partit. Voici donc de quoi il s'agit. *Salon* est , comme vous savez , le Pays du fameux *Nostradamus* , & ce fut là que six mois avant la dernière paix , une voix fut adressée dans la nuit à un Maréchal ferrant , qui lui ordonnoit , sous peine de grandes punitions , de partir en diligence , pour venir dire au Roi des choses qui lui seroient révélées , lorsqu'il seroit sur les lieux. On lui disoit aussi d'avertir l'Intendant de sa Province de son départ , & de lui demander de quoi faire son voyage. Le *Maréchal* obéit à la voix , & fut dès le lendemain trouver l'*Intendant* , qui se moqua de lui , & le renvoya comme un visionnaire. Cependant , la *Voix* revint encore à la charge ; & à la troisième fois les menaces furent si terribles , que le *Maréchal* épouvanté , n'ayant rien pu obtenir de l'incrédule *Intendant* , vendit tout ce qu'il avoit chez lui , & se mit en chemin , tout rempli de confiance. A la dernière journée , la *Voix* lui fit sa leçon ; il lui fut commandé de demander à parler au Roi. On le re-
buta

buta d'abord : il y en avoit même qui craignoient quelque artifice là-dessous ; mais le bon homme ne se rebuta pas , il demanda toujours à parler au Roi , de la part de Dieu , disant qu'il n'apportoît que de bonnes nouvelles : & comme les affaires n'étoient gueres meilleures que lorsque la Pucelle *Jeanne* vint demander audience , on crut qu'on ne devoit pas la refuser à celui-ci. Elle a été si secrète que l'on ne fait point ce qui s'y est dit. Ce qu'il y a de sûr , c'est que lorsque le Roi alloit à la Messe , ce nouveau *Prophète* s'étant trouvé sur son passage , M. le Maréchal de *Duras* dit : si cet homme-là n'est pas fou , je ne suis pas homme ; & le Roi qui l'entendit , se tourna & dit : cet homme-là n'est point fou , il parle de fort bon sens , & est fort sage. Voilà tout ce que j'en fais ; bien des gens ont cherché à deviner le reste ; mais c'est un secret qu'on ne juge pas à propos de révéler. Je crois que nous pourrions bien avoir encore un peu de guerre. Les *Hollandois* ont fait de mauvais complimens au

14 LETTRES HISTORIQUES

Comte de *Briore*, notre Ambassadeur. Le Roi leur a envoyé M. d'*Avaux* à sa place, pour adoucir les esprits; mais il n'y a pas réussi. Il me semble que les affaires commencent à se brouiller, nous verrons à quoi tout aboutira. Cependant, je suis toujours, &c. *A Paris, ce.*

L E T T R E X X V I I .

VOUS m'avez mandé les plus jolies choses du monde. Je voudrois bien, Madame, pouvoir vous rendre la pareille; mais la saison est présentement stérile. On ne parle ici, à l'heure qu'il est, que de Procès. Celui du Curé de *Blaignac* a un peu donné à rire. Ce pauvre Prêtre a été accusé d'être forcier, & obligé de soutenir un rude examen là-dessus. Après avoir paru plusieurs fois sur la sellette, on le fit dépouiller tout nud devant tout le Parlement; car on avoit fait assembler exprès les Chambres, & là, à la réquisition de ses accusateurs,

le prévenu fut visité pour voir s'il n'avoit point ce qu'on appelle la marque du *Diable*. On crut d'abord avoir trouvé ce qu'on cherchoit ; & à la premiere marque noire qu'on vit sur son corps , on lui enfonça une aiguille fort avant dans la chair ; mais ce pauvre Prêtre fit des cris qui firent connoître qu'on s'étoit mépris dans cet endroit-là ; & comme par malheur pour lui il avoit quantité de petites marques noires , que nous appellons des seins , il n'en fut pas quitte pour la premiere piquure , il fut obligé d'en essuyer un grand nombre ; mais aussi ç'a été là le seul mal qui lui en est arrivé. Le Parlement a connu son innocence , & l'a renvoyé absous dans sa Cure de *Blaignac* ; & cet auguste Tribunal se seroit épargné le ridicule d'une pareille procédure , s'il s'étoit conformé , ~~sur~~ le chapitre des forciers , à la maxime du Parlement de *Paris* ; mais ces Messieurs , ici , se croient assez habiles d'eux-mêmes , & ne veulent point prendre modele sur autrui : on dit qu'on va leur renvoyer une affaire d'import-

16 LETTRES HISTORIQUES

tance qui a déjà été portée devant bien des Tribunaux, de laquelle ils décideront en dernier ressort. Je ne sais si vous n'en avez pas entendu parler à *Paris* ; quoi qu'il en soit , comme le cas me paroît assez extraordinaire , je vais toujours , à tout hasard , vous le conter. Une *Religieuse* , devenue amoureuse d'un *Cavalier* qui lui avoit conté ses raisons à la grille , se résolut à sauter les murs du Couvent pour courir après lui. L'Amour est violent , à ce qu'on dit , sous le voile , aussi-bien que sous le froc ; ainsi , la *Nonette* chercha tous les moyens qu'elle put imaginer pour se procurer la liberté. Elle communiqua son dessein à son *Amant* qui trouvoit beaucoup de difficulté dans l'exécution ; mais de quoi ne vient-on pas à bout quand on est aidé par l'Amour ? Vous allez voir ce qu'il inspira à notre *Religieuse*. Elle avertit son *Amant* de se trouver la nuit suivante au lieu qu'elle lui marqua , sans se mettre en peine d'autre chose que d'avoir de bons chevaux : elle lui dit que pour le coup elle

avoit trouvé ce qu'il falloit pour faciliter sa fuite , & même pour en dérober la connoissance à toute la terre , & le pria de ne point s'informer des moyens qu'elle avoit imaginés pour cela ; mais seulement de songer aux choses nécessaires pour leur voyage : après quoi elle le quitta pour aller mettre la main à l'œuvre ; & voici ce qu'elle fit , qui me paroît un coup bien hardi. On avoit enterré ce jour-là une de ses Compagnes ; & comme la tombe n'étoit pas encore fermée , elle entra dedans pendant que tout étoit endormi dans le Couvent , & porta cette morte dans sa Cellule , la coucha sur son lit , après quoi elle y mit le feu , & à la faveur d'une échelle dont elle avoit eu soin de se munir , & qu'elle fut aussi retirer ensuite , elle franchit les murs du jardin pour se jeter entre les bras de son *Amant* qui l'attendoit avec impatience. Ils s'éloignèrent au plutôt de ce lieu ; & comme on n'avoit garde de courir après eux , leur voyage fut le plus heureux du monde : car l'incendie ayant mis l'alarme dans le Couvent ,

18 LETTRES HISTORIQUES

toutes les Religieuses avoient couru à la Cellule où étoit le feu : & comme la Religieuse morte étoit dans ses habits & déjà à demi brûlée , on ne douta point que la fugitive n'eût été la victime des flammes. Ces pauvres Filles déplo-
rèrent son sort , & firent des prières pour le repos de son ame , pendant qu'elle s'occupoit , peut-être , d'un soin tout opposé. Enfin , par cet artifice , elle trouva le secret d'assurer sa fuite , & de sauver l'honneur de sa réputation. Dès que ces *Amans* furent en lieu de sûreté , ils ne manquèrent pas de se marier , mais sous d'autres noms. Le *Cavalier* donna dans le commerce & y gagna beaucoup de bien : ils eurent plusieurs enfans qui auroient été très-riches , si les scrupules de leur mere ne les avoit exposés à être ruinés par le Procès dont il est présentement ques-
tion. Cette femme ayant perdu son cher époux , fut si affligée de sa mort , que voulant mourir elle-même au monde , elle se retira dans un Couvent , où le repentir qu'elle a eu de sa conduite ,

l'a portée à en faire une confession, dont ses enfans se feroient bien passés; car ayant déclaré qu'elle avoit été Religieuse, elle les a par-là déclarés bâtards, & par conséquent inhabiles à succéder. Les parens du *défunt*, sur cette déclaration, ont demandé son héritage, dont les enfans voudroient bien n'être pas obligés de se dégarnir; & les uns & les autres en passeront par ce que le Parlement de *Toulouse* en ordonnera, supposé que cette cause y soit renvoyée, comme on le prétend. Nous faurons cela après les Vacances; car à présent on commence à faire des préparatifs pour aller en campagne. Les Dames de *Toulouse*, accoutumées à se mouler sur la Cour, n'auront garde de rester dans leur Ville pendant que la Cour est à *Fontainebleau*; elles se font une loi de cela, comme de ne pas recevoir des visites les jours de poste. Chacun doit aller dans ce temps-là à ses Terres. Ceux qui n'en ont point vont visiter leurs amis de campagne; & depuis le Parlement jusques au Savetier, & à la Ra-

20 LETTRES HISTORIQUES

vaudeuse, tout le monde déserte *Toulouse*, pour se donner un air d'aller à la campagne. On se demande d'avance, où irez-vous passer cette année les Vacances? On m'a déjà fait cette question; & comme je suis bien aise de me mettre à la mode, & que je ne veux pourtant pas aller dans les maisons d'autrui, quoiqu'on m'ait fait l'honneur de m'en prier, j'ai résolu d'aller passer les Vacances à *Bagnères*. J'ai fait revivre pour cela certain rhumatisme que vous m'avez connu autrefois, qui me servira de prétexte. On dit que l'on se réjouit à merveilles dans ce lieu-là, où les bains attirent des gens de tous les côtés. Cet assemblage ne laisse pas d'avoir son mérite. Si je trouve là tout le plaisir qu'on m'y promet, j'aurai soin de vous en rendre compte. Il y aura toujours du jeu à coup sûr; car il y a des gens qui y vont exprès pour cela. J'ai vu ici un Gentilhomme qui y porte tous les ans son petit revenu; on l'appelle M. de R....., & c'est un caractère d'homme assez particulier : il est boiteux, parce

que son pere, qui s'entendoit en chevaux, & qui avoit étudié un Livre intitulé *le parfait Maréchal*, s'avisa un jour de lui faire mettre le feu à une jambe, pour quelque petit mal qu'il avoit pendant son enfance, & qui étoit bien moins dangereux pour lui que la passion qu'il a toujours eue pour le jeu. Il l'a poussée si loin, & a de si plaisantes délicatesses là-dessus, qu'ayant gagné à *Paris* cent mille écus, M. le Duc de *Roquelaure* qui avoit été ami de son pere, voulant tâcher de lui mettre quelque chose à l'abri de l'orage, le pria de lui prêter vingt mille écus. M. de R... pénétrant son intention, lui dit qu'il étoit trop honnête homme, pour vouloir excroquer le jeu : j'ai gagné cent mille écus, il faut, dit-il, Monsieur, que je les reperde. Il tint parole dès la même nuit & perdit tout ; il ne lui resta qu'un louis qu'il voulut donner à ses porteurs pour les engager à le jeter dans la riviere, ce qu'ils ne furent pas d'avis de faire ; ainsi M. de R... s'en revint chez lui avec la gloire d'avoir

22 LETTRES HISTORIQUES

joué cent mille écus. Du reste, on con-
 noît ici M. le Duc de *Roquelaure* en
 perfection, il y a fait divers voya-
 ges, & l'on m'a fait cent contes de lui
 tous plus plaisans les uns que les autres.
 On me disoit l'autre jour qu'une De-
 moiselle lui avoit donné son paquet à
 merveilles. Il avoit été voir la plupart
 des Dames de ce Pays-ci, & en avoit
 oublié une qui se croyoit digne de ses
 empressemens : la Dame regardoit cet
 oubli comme un affront ; elle craignoit
 même que les autres n'en tirassent avan-
 tage : ainsi elle pria un des amis du Duc
 de l'amener chez elle. Cet ami s'ac-
 quitta de sa commission ; mais soit qu'il
 prît mal son temps, ou que la mau-
 vaise étoile de la Dame influât là-des-
 sus, M. de *Roquelaure*, se voyant forcé
 à faire cette visite, protesta qu'il ne di-
 roit pas un mot. L'ami crut qu'il ne
 tiendrait pas sa parole ; avertit la Dame
 de l'heure. La Dame, de son côté, eut
 soin d'assembler bonne compagnie chez
 elle, afin d'avoir autant de témoins de
 l'honneur qu'elle devoit recevoir ; mais

elle n'eut pas lieu de s'en applaudir, M. de *Roquelaure* vint comme il l'avoit promis ; mais ce fut pour se camper dans un fauteuil où il ne desserra pas les dents. Un pareil procédé déconcerta toute l'assemblée. La Dame méprisée en crevoit de dépit , lorsque sa fille qui étoit une petite personne très-jolie , la vengea pleinement. Ennuyée d'un si long silence , elle se leva tout d'un coup, & après s'être approchée du Duc , elle se mit à crier de toute sa force : *Ah ! mon Dieu, Maman , M. de Roquelaure est mort !* Cette faillie réveilla tous les esprits. On demanda à la petite fille ce qu'elle vouloit dire ? *Mais oui*, insistoit-elle , *il est mort , ne voyez-vous pas bien qu'il put , & qu'il ne parle point ? N'est-ce pas comme cela qu'on dit que nous serons après la mort ?* M. de *Roquelaure* se retira sans demander son reste , & laissa à la compagnie la liberté de rire à ses dépens. Je vous avoue que la vivacité des gens de ce Pays-ci m'enchantent. On me contoit dernièrement qu'un Gentilhomme *Gascon* , se faisant appeller

24 LETTRES HISTORIQUES

Marquis à la Cour du Duc de *Savoie* ; Madame la Duchesse lui demanda , par dérision , dans quel Pays étoit son Marquisat : il est , Madame , répondit le *Gascon* , sans hésiter , dans votre Royaume de *Chypre*. La réponse étoit un peu hardie ; mais il est bien des choses qu'on pardonne en faveur de l'invention. Un Monsieur d'ici ayant reçu une lettre de son cadet qui étoit dans le service , dont le style ne l'accommodoit pas , lui répondit , que s'il se présentoit jamais devant lui , il lui casseroit la tête d'un coup de pistolet. L'autre lui récrivit encore , & lui marqua ces deux mots seulement : *amorcez, je pars*. Je n'aurois jamais fini si je voulois entreprendre de vous rapporter tout ce que j'entends dire ici de joli. Je ne crois pas qu'il y ait de Nation au monde qui ait la répartie plus prompte que les *Gascons* ; ni qui prenne plutôt son parti. On me contoit dernièrement qu'un Officier de ce Pays-ci ayant obtenu du Roi une gratification de cinq cens écus , fut trouvé M. *Colbert* , qui vivoit dans ce temps-là ,

là , pour qu'il lui fît compter cette somme. M. *Colbert* étoit à dîner avec trois ou quatre Seigneurs. Le *Gascon* , sans se faire annoncer , entra dans la chambre où l'on mangeoit , avec l'effronterie qu'inspire l'air de la Garonne , & avec un accent qui ne démentoit point son Pays , il s'approcha de la table & dit tout haut : *Messieurs* , avec votre permission , lequel de vous autres est *Colbert* ? C'est moi , Monsieur , dit M. *Colbert* , qu'y a-t-il pour votre service ? Hé ! pas grand'chose , dit l'autre , un petit ordre du Roi pour me compter cinq cens écus. M. *Colbert* qui étoit d'humeur de se divertir , pria le *Gascon* de se mettre à table , lui fit donner un couvert , & lui promit de le faire expédier après le dîner. Le *Gascon* accepta l'offre sans en faire de façon , mangea comme quatre , après quoi M. *Colbert* fit venir un de ses Commis qui mena M. l'Officier au bureau , où l'on lui compta cent pistoles : & comme il dit qu'il en devoit toucher cent cinquante , le Commis lui répondit : il est vrai , mais on en retient cinq ;

26 LETTRES HISTORIQUES

quante pour votre dîner. *Cadedis* , s'écria le *Gascon* , cinquante pistoles un dîner ! je ne donne que vingt sous à mon Auberge : je le crois , dit le Commis ; mais vous ne mangez pas avec M. *Colbert* , & c'est cet honneur-là qu'on fait payer. Oh bien ! répondit le *Gascon* , puisque cela est ainsi , gardez tout , il ne vaut pas la peine que je prenne cent pistoles ; j'amenerai demain un de mes amis dîner ici , & cela sera fini. On rapporta ce discours à M. *Colbert* qui admira cette *gasconade* , & fit compter les cinq cens écus à ce pauvre Officier , qui n'avoit peut-être pour lors que cela pour tout bien , & lui rendit mille bons offices dans les suites. On en fit l'histoire au Roi , & l'on convint qu'il n'y avoit qu'un *Gascon* qui fût capable d'une pareille chose. Adieu , écrivez-moi à *Bagneres* , & mandez-moi autant de nouvelles que vous en pourrez ramasser ; car je m'imagine qu'on en doit débiter beaucoup à ces bains , & il faut bien que je puisse aussi en conter comme les autres : en revanche

je vous rendrai compte de ce qui se passera dans ce Pays-là. Je suis , &c. *A Toulouse, ce.*

LETTRE XXVIII.

JE souhaite , Madame , que vous ayez autant de plaisir à *Bagneres* que j'en ai eu en lisant votre Lettre. Vos nouvelles , & la maniere dont vous les contez , tout cela a quelque chose de si engageant , que franchement , je voudrois que vos Lettres fussent plus longues , & que vous m'en écrivissiez plus souvent. J'avois déjà oui parler de l'aventure de la Religieuse ; elle est assez extraordinaire , & j'aurois eu peine d'y ajouter foi , si vous ne me l'aviez certifiée. Je vois aussi par tout ce que vous me dites , qu'on a raison de vanter la vivacité des *Gascons*. Je fais bon gré à la petite personne qui a si bien relancé le Duc de R.... Ce n'est pas seulement en *Gasconne* qu'il a trouvé à qui parler,

28 LETTRES HISTORIQUES

& il fut un jour bien déconcerté chez Madame la *Dauphine*. Le Duc de la F.... courut avertir cette Princesse qu'il avoit vu R.... dans son antichambre qui montrait ce qu'il portoit aux filles d'honneur. Madame la *Dauphine* en fit ses plaintes au Roi, qui fit venir R.... pour lui demander raison d'un pareil procédé ; R.... nia le fait : on lui confronta la F.... qui confirma la chose , & l'éclaircit en même-temps ; car il dit au Roi : oui, Sire , j'ai vu R.... qui montrait ce qu'il porte aux filles de Madame la *Dauphine* , car il leur montrait les cornes. Cette affaire qui avoit d'abord été prise sur le ton sérieux , devint comique , & R.... fut le seul qui n'en rit point. On dit que Madame la *Dauphine* ne fut pas contente non plus de la liberté que M. de la F.... avoit prise de vouloir la faire donner dans le panneau ; cette Princesse qui étoit fort sérieuse , n'aimoit pas qu'on se familiarisât trop avec elle. L'Evêque de *** (*)

(*) M. de Béthune , Evêque du Puy.

dit aussi quelque chose d'assez plaisant au Duc de R.... un soir qu'ils étoient tous deux au souper du Roi. Vous connoissez le Prélat & son grand nez, vous n'ignorez pas non plus que R.... est très-camard. Celui-ci, voulant faire l'agréable, dit à l'Evêque; hé! de grace, Monsieur, rangez votre nez que je puisse voir le Roi: l'autre lui répondit sans s'émouvoir; hé! mon Dieu, Monsieur, vous en voulez bien à mon nez! croyez-vous qu'il ait été fait aux dépens du votre? Cette réponse fut trouvée plaisante; on en rit beaucoup, & je crois que vos Dames de *Toulouse* en riront, puisqu'elles connoissent le personnage. Vous me demandez des nouvelles, en voici. Monseigneur le *Dauphin* eut ces jours passés une espece d'apoplexie: d'autres disent que ce n'étoit qu'une indigestion. Quoi qu'il en soit, il fut long-temps sans connoissance; & l'on craignit beaucoup pour sa vie: ce fut environ minuit que cet accident le prit, lorsqu'il voulut se relever de son prie-Dieu. Il n'y avoit dans ce moment qu'un

valet de chiens dans sa chambre , & ce fut celui qui lui sauva la vie : car comme il vit que le Prince étoit prêt d'étouffer , il lui ouvrit les dents avec son couteau , & dans le moment Monseigneur vomit beaucoup. On dit que sans ce prompt secours il étoit mort. Le valet des chiens eut soin de lui tenir la bouche ouverte , au hasard de le blesser un peu. Il appella en même-temps du monde , & toute la Cour fut bientôt sur pied. On fit lever le Roi qui courut tout effrayé auprès de ce cher fils. Il l'appella plusieurs fois tendrement ! L'on a remarqué que Sa Majesté ne l'a appelé son fils qu'alors , & à *Seaux* , lorsqu'il l'empêcha de suivre le Roi d'*Espagne*. Enfin , Monseigneur revint à lui , fut saigné & resaigné pendant la nuit , & le lendemain il étoit entièrement hors de danger. Cet accident a servi à lui faire connoître combien il est aimé. Vous ne sauriez croire toutes les alarmes que l'on a eues ici sur son chapitre. On courroit en foule à *Versailles* pour demander des nouvelles de sa santé. Il n'y a pas

jusques aux Harangeres qui n'ayent témoigné leur zele dans cette occasion. Ce corps si redoutable du temps de la minorité, vient à présent de se rendre célèbre ; car dès qu'elles eurent appris le mal de Monseigneur , après avoir tenu conseil, elles députerent quatre de leur troupe à *Versailles* , pour lui faire compliment sur sa convalescence. Ces Ambassadrices de la Halle se présenterent à la porte de son appartement ; mais l'Huissier ne jugea pas à propos de les faire entrer , ainsi elles s'en retournerent fort mécontentes. Le soir on rendit compte au Roi du concours de monde qui étoit venu pendant le jour , & l'on ne manqua pas de lui parler des Harangeres. Sa Majesté dit qu'on avoit eu tort de leur refuser la porte , & que leur zele méritoit qu'on leur laissât voir Monseigneur. Les Harangeres sûrent dès le lendemain matin ce que le Roi avoit dit. Le Conseil fut encore assemblé , & les quatre Excellences députées tout de plus belle. Dès qu'elles furent arrivées à *Versailles* , & qu'elles

se présenterent à la porte de Monseigneur, on les introduisit en cérémonie dans son appartement, & l'on fut en avertir le Roi, qui s'y rendit pour entendre leur harangue. Sa Majesté les trouva à genoux devant Monseigneur, qui étoit tout debout en robe de chambre; l'une lui baisoit les pieds, l'autre le bord de sa robe: le Prince souffroit cela patiemment; mais il craignoit fort que par un excès de tendresse il ne leur prît envie de le baiser au visage. Heureusement pour lui, il en fut quitte pour la peur. Pendant que les unes s'amusoient à lui baiser les pieds, une autre disoit fort élégamment; que serions-nous devenues, si notre cher *Dauphin* fut mort? Nous aurions tout perdu. Oui, repliqua la quatrième, tu as raison, nous aurions tout perdu; car notre bon Roi n'auroit jamais pu survivre à son fils, & il seroit sans doute mort de douleur. On admira la politique de cette femme, qui redressoit sa compagnie, de peur que le Roi ne fût jaloux de l'affection qu'elle témoignoit à

Monseigneur. Sa Majesté ordonna qu'on leur donnât un de ses carosses pour les promener par-tout , & qu'on leur fit voir tout ce qu'il y a de beau à *Versailles*. Elles souhaiterent d'aller entendre Vêpres à la Chapelle , & on les plaça toutes quatre dans un banc de Duchesses. Monseigneur leur fit donner vingt louis , & le Roi autant ; après quoi comblées de biens & d'honneurs , le carosse du Roi les ramena à *Paris*. On leur fit traverser la Ville , d'un pas d'Ambassadeur , & on les conduisit de ce train-là à la Halle , où elles furent rendre compte à tout leur Corps , de l'heureux succès de leur voyage. On les conduisit ensuite chacune dans sa maison. Le lendemain elles s'assemblerent encore pour voir à quoi elles employeroient les quarante louis qu'on leur avoit donnés ; & elles délibérèrent de les employer à faire chanter un *Te Deum* , pour la convalescence de Monseigneur ; ce qui a été exécuté dans l'Eglise de *S. Eustache* : il y avoit une fort belle musique , & M. le Curé leur

34 LETTRES HISTORIQUES

en a donné pour leur argent tout autant qu'il en falloit. Monsieur, & une bonne partie de la Cour a assisté à cette cérémonie, & l'aventure des Harangeres a fait ici grand bruit. Cependant la santé de Monseigneur est entièrement rétablie ; mais on dit que cette attaque lui a fait un peu penser à sa conscience, & qu'il a promis à son Confesseur de quitter entièrement la *Raïsin*, de laquelle il a déclaré avoir eu deux enfans. Je ne fais si ces belles résolutions tiendront ; & si après le péril passé, on n'oubliera pas ce qu'on a promis au Saint. Je fus hier chez la Comtesse d'*Estrades*, qui est nouvellement accouchée, il y avoit bonne compagnie, & entr'autres le Lieutenant-Colonel du Régiment de son mari. La conversation tourna sur la Galanterie ; on demanda lequel valoit mieux, ou d'une Coquette qui ne cherche qu'à plaire, & qui par ses manieres laisse soupçonner toute autre chose, ou de celles qui, avec un extérieur modeste, usurpent une réputation de vertu qu'elles ne méritent pas.

Il se dit là-dessus bien de jolies choses pour & contre, & l'on conclut enfin, comme *Bussi*, qu'il falloit toujours garder les apparences. Je montrai là-dessus la lettre où vous me parlez de cette Demoiselle *Gasconne*, qui par désespoir s'est accusée de ce dont on ne l'auroit pas crue capable. Toute la compagnie convint, qu'il y avoit des femmes qui savoient parfaitement bien cacher leur jeu. Voilà, me dit une Dame en me montrant le Lieutenant-Colonel du Régiment d'*Estradès*, un Cavalier qui en fait des nouvelles ; allons, ajouta-t-elle, M. de la *Bouchardiere*, contez-nous un peu votre histoire, elle pourra faire paroli à celle qu'on a mandée à Madame. Ce Gentilhomme, que la terminaison de son nom me doit faire croire *Poitevin*, & qui de quelque endroit qu'il soit, me parut un fort honnête homme, ne se fit point prier. Il nous conta qu'il avoit été amoureux dans son Pays d'une Demoiselle fort aimable & fort riche, qui ne se trouva point d'humeur de répondre à sa pas-

sion ; qu'il avoit une sœur qui étoit bonne amie de cette Demoiselle , & qui faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour le servir ; mais que ni les soins de sa sœur , ni sa passion , rien n'avoit pu toucher le cœur de cette ingrate ; que plusieurs années se passèrent sans que sa persévérance , vertu si rare au temps où nous sommes , fût recompensée ; mais enfin , continua-t-il , lorsque je n'espérois plus , & que je ne songeois qu'à me pendre , je reçus une lettre de ma sœur , qui me marquoit de prendre la poste pour venir profiter des dispositions où ma maîtresse étoit pour moi ; mais qu'il falloit venir vite , quand je ne pourrois avoir congé que pour huit jours ; que ma maîtresse vouloit m'épouser , & consentoit que je la quittasse dès le lendemain de la nôce , si je ne pouvois pas rester plus long-temps avec elle ; mais qu'on ne pouvoit pas renvoyer cette affaire sans s'exposer à la faire manquer , par des raisons que l'on me diroit en temps & lieu. Je reçus cette lettre à *Nîmes* , où nous dragonions les *Hu-*
guenots ;

guenots ; & je fus si charmé de ce bonheur , sur lequel je n'avois pas compté , que je crois que si M. de *Barbesieux* , qui étoit pour lors notre Colonel , m'avoit refusé mon congé , j'aurois risqué le tout pour le tout , & je serois parti au hasard de me faire casser. Il me l'accorda cependant fort gracieusement , & je commençai mon voyage avec les impatiences que ceux qui se sont trouvés en pareil cas peuvent imaginer. La poste n'alloit jamais assez vite pour moi ; je crevois tous les chevaux qu'on me donnoit , & je ne me donnois pas à moi-même le temps de manger ni de dormir. On peut croire que courant de ce train-là , j'arrivai bientôt auprès de ma belle. Je la trouvai fort radoucie : elle s'excusa obligeamment de ses froideurs passées , me dit qu'elle m'avoit toujours estimé , & que son heure d'aimer étant enfin venue , elle avoit été forcée de rendre justice à mon mérite : qu'il n'étoit plus question que de nous marier au plus vite , avant que de certains parens qui étoient pour lors ab-

38 LETTRES HISTORIQUES

sens , pussent apporter des obstacles à notre mariage : que d'ailleurs , comme son changement ne manqueroit pas de faire du bruit , elle seroit bien aise d'être mariée avant qu'on eût le temps d'en raisonner. Je goûtai fort ses raisons , & j'en avois d'assez fortes de mon côté pour qu'elle pût se fier à mes empressements du soin de hâter nôtre mariage : aussi n'y perdis-je pas un moment de temps. Je montrai les ordres que j'avois de me rendre incessamment à mon devoir ; & en ma faveur , l'on passa par-dessus bien des cérémonies : je fus dispensé de tous les délais que l'on a accoutumé de laisser écouler en pareil cas. Enfin il arriva ce jour tant désiré , où je croyois me dédommager de tout ce que les rigueurs de ma belle m'avoient fait souffrir , & auquel je croyois recevoir le prix de ma constance. Jamais *Roland* n'a attendu la nuit avec tant d'impatience que moi : elle vint , on soupa , & je touchois quasi à mon bonheur , lorsque je m'en vis éloigné par un accident qui me causa de gran-

des alarmes ; car à peine avoit-on achevé de souper , que ma nouvelle épouse fut attaquée d'une colique si violente , qu'on crut qu'elle alloit mourir. Toute la compagnie s'empressa pour lui donner du secours : les uns chauffoient des serviettes ; les autres la frottoient avec de l'eau de la Reine de Hongrie ; pour moi , je ne savois ce que je faisois , & j'étois si troublé , que si l'on me donnoit une bouteille je la laissois tomber par terre : je jettois les serviettes dans le feu au lieu de les chauffer : je m'arrachois les cheveux , & je pouffois de cris aussi aigus que ceux de ma belle ; jusques à ce qu'un troisième incommodé vint aussi tenir sa partie dans ce beau concert , & s'avisa de nous servir d'Echo. Ce fut un beau petit garçon , dont l'épouse accoucha , au grand étonnement des assistans. Chacun se regardoit sans parler : on eut dit que toutes ces personnes étoient autant de statues , & que la vue de cet enfant avoit fait le même effet que faisoit autrefois celle de *Meduse*. Enfin , quand on commença de

revenir de cette première surprise , on songea à mettre l'accouchée au lit , & à lui donner les secours nécessaires , de même qu'à son enfant. Bien des gens me firent l'honneur de croire que j'en étois le père , & que les rigueurs que la belle avoit paru avoir pour moi , n'étoient qu'une feinte , pour dépayser les gens , & tromper les intéressés. Ce soupçon n'étoit pas sans apparences ; mais je savois bien à quoi m'en tenir , & tout mon embarras étoit de démêler quel étoit ce rival duquel je ne m'étois jamais douté. Pendant que je rêvois à cela , & que la confusion & le dépit me faisoient former des résolutions violentes ; la Dame , pressée par ses remords , me fit appeler ; & après m'avoir demandé pardon , elle me dit ingénument , qu'elle avoit toujours rendu justice à mon mérite : & qu'elle m'auroit rendu heureux , dès le commencement de ma passion , si son cœur n'avoit pas été engagé ailleurs avant que je la lui eusse expliquée ; que par les soins qu'elle avoit pris de cacher son intrigue,

personne ne s'en étoit douté , & elle s'étoit acquise cette réputation de prude , que la médisance n'avoit jamais osé attaquer ; mais qu'enfin , ayant perdu son amant qui venoit d'être tué , elle m'avoit préféré à tous ceux qui l'avoient recherchée , espérant que j'ignorerois toujours ce qui s'étoit passé avant mon bail ; & ayant dessein de le réparer en quelque manière , par une tendresse & une fidélité inviolable , que les mesures qu'elle avoit prises là-dessus lui avoient paru justes : que comme elle savoit que je ne pouvois rester que peu de jours auprès d'elle ; elle comptoit d'aller d'abord , après mon départ , à la campagne , & que sous prétexte d'y cacher ses larmes , elle y accoucheroit *incognito* , s'étant déjà assurée pour cela des personnes dont le ministère lui étoit nécessaire , & qu'elle avoit engagées à lui garder le secret : mais qu'elle voyoit bien que s'étant trompée dans son calcul , après la scène qu'elle venoit de donner , je n'étois pas homme à vouloir vivre avec elle , ainsi son dessein étoit

42 LETTRES HISTORIQUES

d'aller cacher sa honte dans un Couvent, & de me faire une donation de tout son bien. Je lui avois prêté jusques-là une grande attention, nous dit M. de la *Bouchardiere*; mais je l'interrompis dans cet endroit pour lui dire, qu'elle pouvoit faire de son bien & de sa personne tout ce que bon lui sembleroit; que je ne prétendois plus rien, ni sur l'un, ni sur l'autre, après quoi ayant fait une grande révérence, je repris la poste pour aller rejoindre le Régiment que je trouvai toujours occupé à faire la mission. Comme je prévoyois bien qu'il me faudroit essuyer quelques railleries, je pris le devant là-dessus, en contant moi-même cette aventure à tous mes camarades; je la conte encore, comme vous voyez, Madame, dit-il, en s'adressant à moi, à tous ceux qui ont envie de la savoir. Tout le monde convint qu'il prenoit le bon parti dans cette affaire, je le remerciai en mon particulier du récit qu'il avoit eu la bonté de nous faire, parce que ç'avoit été en ma faveur qu'il

s'en étoit donné la peine. Chacun fit ensuite ses réflexions là-dessus , qui ne furent pas avantageuses à notre sexe ; vous y ferez aussi les vôtres. J'ai trouvé quelque chose de si plaisant dans cette histoire , que j'ai cru que je devois vous en faire part. J'espère aussi que vous me ferez une petite relation de ce qui se passera à *Bagnères* , où je vous souhaite bien du plaisir. De mon côté je vous donnerai des nouvelles de *Fontainebleau* , où je compte d'aller , & où , comme par-tout ailleurs , je serai toujours , &c. *A Paris , ce.*

LETTRE XXIX.

JE suis ici depuis huit jours , Madame , & du train dont on s'y prend , je crois que j'y pourrai bien passer six semaines sans ennui : car depuis le matin jusques au soir , on ne songe qu'à s'y divertir. Il y a déjà fort bonne com-

pagnie , & il en arrive encore tous les jours. On y voit des personnes de tous les Pays & de tous les âges , & cette diversité fait un composé assez agréable. La situation du lieu a aussi ses commodités. *Bagneres* est une petite Ville bien jolie , sur la rivière d'Aldoure. Je ne vous parlerai point de son ancienneté , ni du nom sous lequel les bains étoient connus du temps des Romains ; car vous avez eu la bonté de turlupiner un peu sur ce que je vous ai dit d'*Avignon* , & de tourner ma science en ridicule ; ainsi je n'ai garde de vouloir à l'avenir faire la savante , je vous dirai seulement , que *Bagnères* est près de *Barègnes* , où il y a des bains admirables pour les blessures. Ceux-ci sont pour les maux qui viennent naturellement ; & les uns & les autres sont très-fréquentés. Les Invalides de *Barègnes* viennent quelquefois augmenter la bonne compagnie de *Bagneres* , & l'on voit souvent ici des Officiers de la première volée : on y joue gros jeu ; on y boit autre chose que de l'eau. L'amour se met aussi de la

partie ; & enfin , on est si fort occupé des plaisirs , que l'on ne se donne pas le temps de sentir aucune indisposition : ce que je vous dis est au pied de la lettre. J'avois cru jusques ici que le mal se faisoit toujours sentir par-tout : mais j'ai vu une chose qui me fait comprendre qu'un peu de dissipation engourdit les douleurs. Le Chevalier de *Gondrin* , frere du Marquis de *Terme* , est venu ici , pour chercher du remede à des maux dont on prétend qu'il doit moins accuser Mars , que quelque autre Divinité. Ces maux , de quelque part qu'ils viennent , lui causent des douleurs si terribles dans les jambes , qu'il est obligé de les remuer continuellement , & de faire des contorsions effroyables ; cependant , dès qu'il est appliqué au jeu , ces mouvemens convulsifs cessent , il paroît aussi tranquille qu'un autre : mais le jeu fini , il se ressouvient de son mal , & le mouvement recommence tout de plus belle ; ce qui fait bien voir , comme dit *La Fontaine* , qu'opinion chez les hommes fait tout. Je m'ima-

gine que la fermeté qu'on a admiré dans les anciens Philosophes, venoit de ce que leur esprit, toujours occupé de grandes choses, ne faisoit pas l'honneur à leur corps de penser à ce qui le regardoit, & par conséquent ne sentoit aucun des maux qui accablent le vulgaire. Le Chevalier de *Gondrin* est très-Philosophe au jeu, & l'on voit bien que c'est sa passion dominante. Il a avec cela de l'esprit, & de la politesse; il fait même des vers, & l'on prétend qu'il remplit des bouts rimés, où il peint son état dans le temps qu'on travailloit à l'en tirer par les remèdes les plus violens. C'est un nommé *Etienne* qui avoit entrepris de le guérir, à qui il s'adressa: voici les Vers.

De mon corps éclopé je n'ai plus que le *Buste*,
 Tous mes membres perclus sont autant de *Glaçons*,
 Pour avoir en Amour fourni trop de *Moissons*,
 Tant j'étois au Combat un Champion *Robuste*:
 J'aurois rassasié la Famille d'*Auguste*,
 Et même aux plus vaillans sù donner des *Leçons*;
 A présent je ne puis que faire des *Chansons*.
 Hélas! dans cet état, que ma douleur est *Juste*!
 Il n'en falloit pas moins pour abattre l'*Orgueil*,
 Que me donnoit d'Iris le favorable *Accueil*.

A mes brûlans desirs on a mis une *Digue*;
Etienne, mon Ami, fais jouer ton *Reffort*,
Guéris-moi promptement, & d'une main *Prodigue*,
De tout mon peu de Bien je te fais un *Transport*.

Voilà, en racourci, le portrait du Chevalier de *Gondrin*: vous jugez bien, Madame, que ce n'est pas un amant fort dangereux. Cependant, comme il faut mettre tout à profit, je le fais jouer & causer tout mon sou. Il est comme vous savez, germain de M. de *Montespan*, & comme moins intéressé, il ne se fait pas de peine de parler de l'aventure de la chere cousine: il m'en a conté des circonstances assez particulières. Il me disoit l'autre jour, qu'il étoit chez le Marquis d'*Antin* son oncle, pere de M. de *Montespan*, lorsqu'il reçut une lettre de *Paris*, dans laquelle on lui marquoit, que le Roi étoit amoureux de sa belle-Fille, & que le bon-homme avoit interrompu sa lecture en criant: Dieu soit loué! Voici la fortune qui commence à entrer dans notre maison: il m'a parlé aussi de toutes les extravagances que fit M. de

Montespan là-dessus , lorsqu'envisageant la chose d'un autre œil que son pere , il fut à la Cour avec un grand deuil , chercher à altérer sa santé pour pouvoir gâter celle de sa femme , si les précautions que l'on a pris pour la mettre à couvert de ses approches , ne l'avoient garantie de ce péril. Enfin , comme pour se venger de Madame de *Montausier* , qu'il croyoit avoir favorisé les desseins du Roi , il avoit fait prier , au nom de cette Duchesse , une bonne partie de la Cour à dîner chez elle , & qu'au milieu du repas il avoit dit à toute la compagnie , que c'étoit lui qui les avoit fait rassembler , pour leur faire voir la plus fameuse entremetteuse de la Cour ; il lui donna même un autre nom , dont je ne trouve pas à propos de me servir , il renversa la table , & fit un si terrible fracas , que l'on prétend que Madame de *Montausier* en perdit l'esprit. Elle crut ensuite avoir vu son fantôme , un jour que sa dévotion l'avoit arrêtée à la Chapelle après la Messe du Roi , & qu'elle s'en venoit

noit seule par la grande Gallerie , qui , comme vous savez , conduit aux appartemens ; elle crut voir à son côté une Dame faite & mise tout comme elle. Cette vision l'étonna : & comme la Gallerie est longue , après avoir marché quelque-temps avec sa semblable , qui lui rendoit regards pour regards , & saluts pour saluts , elle lui demanda son nom. L'autre lui répondit qu'elle étoit la Duchesse de *Montausier*. Cette réponse , que la véritable Duchesse crut entendre , l'épouvanta : elle courut dans son appartement , où l'on s'aperçut bientôt du désordre de son esprit. Chacun raisonna sur cette aventure : les uns la rejettoient comme fausse , d'autres y ajoutoient foi , & disoient , que Madame de *Montausier* étant de la maison de *Lusignan* , pouvoit fort bien avoir vu son fantôme , puisque cela arrivoit ordinairement aux personnes de cette famille , lorsqu'ils étoient près de mourir. La mort de Madame de *Montausier* qui arriva bientôt après , sembloit fortifier cette opinion ; pour

moi , qui ne donne pas fort dans le merveilleux , je m'imagine que Madame de *Montausier* vit sa figure dans les glaces de la grande Gallerie , & que son esprit , déjà un peu troublé par l'algarade de M. de *Montespan* , lui persuada toute autre chose. Mais pour revenir aux contes du Chevalier de *Gondrin* , en voici un assez plaisant. Madame de *Montespan* , après avoir été déclarée Maîtresse du Roi , fut un matin faire des emplettes au Palais ; & ne voulant pas qu'on mît dans son carosse ce qu'elle avoit acheté , elle chargea la Marchande de lui faire apporter chez elle ; & de peur de *qui pro quo* , elle lui demanda si elle la connoissoit bien ? Oui vraiment , Madame , lui répondit la petite Marchande ; j'ai bien l'honneur de vous connoître : n'est-ce pas vous qui avez acheté la charge de Madame de la *Valiere* ? Je ne fais comment Madame de *Montespan* prit la chose ; mais je fais bien que je n'ai de ma vie tant ri que lorsque le Chevalier me la conta. Il me dit encore , que lorsque

Madame de *Montespan* fut disgraciée , elle voulut rendre au Roi les pierreries dont il lui avoit fait présent , & les lui envoya dans une cassette. Le premier mouvement du Roi fut de ne pas les recevoir , mais Madame de *Maintenon* qui étoit auprès de Sa Majesté , le pria d'ouvrir la cassette , & lui conseilla d'en tirer les bijoux qu'elle trouva les plus beaux. On envoya ensuite le reste à Madame de *Montespan* , qui comprit qu'elle avoit fait une sottise , & qui garda ce qui lui restoit , n'en voulant pas faire une seconde en le renvoyant encore. Voilà tout ce que le Chevalier m'en a dit : mais rien ne me réjouit tant que la charge de la *Valière*. Il m'a conté aussi , qu'une femme dont le Marquis de *Terme* avoit été amoureux , s'étant mariée à un Seigneur de la Cour , & étant accouchée un peu avant le temps , comme on tâchoit de consoler le mari sur la perte de ce petit Avorton , une personne de la compagnie lui dit malicieusement : ne craignez rien , l'enfant vivra , car il est à *Terme*.

Je ne fais si le mari entendit l'équivoque ; mais il y eut des gens qui en rirent beaucoup. Il y a ici une pauvre petite femme, dont l'aventure me feroit encore bien rire, si son état ne me faisoit pitié : elle est tombée en paralysie par les graces de son mari. Ce malheureux s'avisa, le premier soir de ses noces, au lieu de lui marquer sa tendresse, il s'avisa, dis-je, de lui faire les questions du monde les plus injurieuses, & lui demanda fort sérieusement, si elle n'avoit favorisé aucun de ses Amans, & exigea qu'elle affirmeroit la chose par serment. Il lui dit que cette confession étoit nécessaire à son repos ; & comme la jeune femme s'affligeoit de ses soupçons, il crut qu'au lieu de les détruire de la maniere qu'il le souhaitoit, elle ne cherchoit qu'à éluder la chose, de peur de faire un faux serment ; & commençant à faire le mauvais, il s'écria : ah ! malheureuse, vous n'osez jurer, je vois à quoi je dois m'en tenir, & vous n'aurez jamais de repos avec moi, que vous n'ayez dit que vous

vouléz que le diable vous emporte , si ce que je crains est véritable. La pauvre femme qui vit bien qu'il falloit en passer par-là , dit qu'elle consentoit que le diable l'emportât si elle étoit coupable. Mais à peine avoit-elle achevé de prononcer le mot , qu'elle se sentit enlever par des mains velues armées de griffes. Le fantôme qui lui parut d'une taille gigantesque , la mit sur son cou, En se débattant elle sentit qu'il avoit des cornes sur la tête , & enfin , tout l'équipage diabolique. Elle fit des cris épouvantables. Le mari lui disoit du lit, qu'elle n'avoit qu'à avouer le fait , si elle vouloit obliger le diable à lâcher prise , & que c'étoit là la punition d'avoir fait un faux ferment : mais c'étoit des paroles perdues , la femme n'entendoit plus rien , tant la peur l'avoit faisie. Le diable la transporta au plus hant de la maison ; où il la laissa sans connoissance , & revint faire son rapport au mari , qui ensuite ordonna qu'on tâchât de la faire revenir. On y eut beaucoup de peine ; mais enfin , à force de

54 LETTRES HISTORIQUES

soins, on la rappella à la vie. Mais c'est une vie bien triste, puisqu'elle en est restée paralytique. Il est bon de vous dire que ce prétendu diable étoit un Valet qu'on avoit ainsi déguisé, & qui étoit caché sous le lit, pour jouer son rôle au premier signal du mari. Tous les Médecins disent que cette pauvre femme en mourra ; & je vous assure que si la chose dépendoit de moi, je ferois pendre ce malheureux, comme bourreau de sa femme. Mais à propos de paralysie, il est arrivé depuis peu un miracle assez près d'ici, dans un lieu où il y a une Nôtre-Dame de *Liesse*, qui fait, dit-on, des choses extraordinaires. Cette Nôtre-Dame est servie par des Bénédictins de fort bon commerce, auxquels elle procure un gros revenu, qui ont du bon vin, & qui reçoivent fort bien les gens chez eux. Ces bons Peres regaloient un jour un nommé Monsieur *Disautier* qui les étoit venu voir, & qui n'ayant pas apparemment ce qu'on appelle la foi des miracles, révoquoit un peu en doute ceux dont

Les Moines se vantoient. La dispute s'échauffa de part & d'autre ; & enfin , Monsieur *Disautier* leur dit : si vous avez tout le pouvoir dont vous vous vantez , pourquoi ne guérissez-vous pas un Paysan de ce Village-ci , qui est paralytique depuis dix-huit ans ? Cette cure vous feroit honneur. Les Moines se retrancherent sur le manque de foi du malade. Hé bien ! dit Monsieur *Disautier* , qui avoit quelques verres de vin de trop , je m'engage moi à le faire marcher dès ce soir , sans consulter sa foi. On fit là-dessus une gageure , & Monsieur *Disautier* ne demanda pour son expédition , qu'une robe de Bénédictin , qu'il accommoda d'une manière extraordinaire ; après quoi il se rendit chez le malade , dans le temps qu'il étoit seul avec une petite fille qui le gardoit. Il donna en entrant une commission à la petite fille , & s'approcha d'un pas grave du lit où le paralytique gissoit depuis dix-huit ans , il lui dit qu'il avoit eu pitié de son état , & qu'il étoit venu dans le dessein de l'en tirer ,

56 LETTRES HISTORIQUES

à condition qu'il se donneroit à lui ; & qui êtes-vous , lui dit le malade en tremblant ? Je suis le diable , répondit M. *Disautier* , en faisant deux ou trois grimaces si terribles , que le malade épouvanté sauta du lit en bas , sans consulter ses forces ; & la peur lui en fournit assez pour s'enfuir & courir par-tout le Village. On eut même beaucoup de peine à l'arrêter ; & quoique son mal lui revînt ensuite , M. *Disautier* ne laissa pas de gagner la gageure , puisqu'il l'avoit fait non seulement marcher , mais même courir. C'est un fait qui vient d'arriver , & que personne ne peut revoquer en doute. Voyez ce que peut faire la peur ! J'ai oui dire à *Toulouse* , qu'un jeune homme ayant été condamné à mort , & l'exécution ayant été , par quelqu'accident , renvoyée au lendemain , ses cheveux qui étoient noirs comme geai , devinrent en une nuit , tous blancs comme neige , si-bien que les Juges , surpris de cette métamorphose , trouverent qu'il falloit que la nature eût terriblement souffert , pour

produire un pareil changement , & firent grace au criminel en faveur de cette souffrance. Au reste , je suis fort aise que l'Evêque du *Puy* ait un peu rabattu le caquet du Duc de *Roquelaure* ; j'en ai ri ici avec M. de *Mombel* , Syndic de la Province du *Languedoc* , qui m'a conté , que l'Evêque du *Puy* avoit trouvé à qui parler à son tour dans ce Pays-ci , & que feu M. de *Cons* , Evêque de *Nîmes* , lui avoit donné son reste dans l'Assemblée des Etats. Vous remarquerez en passant , que la Ville de *Nîmes* est heureuse en Evêques. Celui dont il s'agit étoit un des plus beaux esprits de son temps ; mais homme d'une fort basse naissance , & qui ne devoit qu'à son mérite , le rang auquel il étoit monté. Cet Evêque , tel que je viens de vous le dépeindre , disputoit contre celui du *Puy* , qui , fier du nom de *Béthune* qu'il porte , & chagrin de ce que l'Evêque de *Nîmes* l'emportoit sur lui par son éloquence , se retrancha sur l'invective , & lui reprocha en pleins Etats , la bassesse de son extraction.

Mais l'Evêque de *Nîmes*, sans se fâcher, lui répondit d'un ton de mépris : si vous aviez été fils de mon pere, vous garderiez les cochons. Tous les Seigneurs des Etats admirerent cette réponse, qui remplit l'Evêque du *Puy* de confusion, & je la trouvai si jolie, que j'ai cru que je devois vous en faire part. En effet, il n'est rien de si ridicule que ces gens qui, pour se rendre recommandables, sont obligés de fouiller dans le tombeau de leurs Ayeuls. C'est-là ce qu'on appelle se parer d'un mérite emprunté, & il est bien plus glorieux de se faire valoir par son propre mérite : du moins, à mon choix, j'aurois mieux aimé jouer le rôle de M. de *Cons*, que celui de M. de *Béthune*. On attend ici tous les jours l'Evêque de *B...* appelé M. de *B...* les Médecins l'envoyent aux eaux pour tâcher de dissiper sa mélancolie. Ce pauvre Prélat fut Député des Etats pour porter le Cahier au Roi; commission qui, outre qu'elle rapporte de l'argent, procure encore l'honneur de haranguer Sa Majesté. Notre Evê-

que s'y préparoit à grand'force, & comptoit déjà d'effacer toute l'éloquence de M. *Fléchier* : mais quoiqu'il eût un an devant lui, il ne put jamais venir à bout de sa harangue, & n'eut pas le courage de la prononcer. Cela l'exposa aux risées de la Cour : il en revint dans une espece d'égarement de raison, qui a enfin dégénéré en mélancolie. On dit que ce n'est pas la première fois que son esprit lui a fait faux-bond, & qu'un jour qu'il faisoit l'ouverture des Etats de la Province, il demeura court devant cette illustre Assemblée, au milieu de son Sermon ; ce qui donna lieu à ce couplet de Chanson.

Petit homme vain ,
 Qui jasez sans fin.
 Pour vous faire taire ,
 L'unique secret ,
 A ce qu'on dit , est
 De vous mettre en Chaire.

Vous voyez , Madame , qu'on n'épargne pas plus les Prélats que les autres gens. Aussi ne se distinguent-ils

60 LETTRES HISTORIQUES

guerres pour la plupart , du reste des hommes. Ils se donnent ici beaucoup plus de libertés qu'ailleurs : & s'il vous souvient , le serment du Duc de la *Feuillade* , lorsqu'il vouloit affirmer quelque chose au Roi , étoit de dire : Sire , je veux être damné comme un Evêque du *Languedoc* , si ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté n'est pas véritable. Il s'y en trouve pourtant qui sont gens de bien , ou qui paroissent tels , & l'Evêque de *Mirepoix* passe ici pour un petit Saint. Il lui arriva dernièrement une aventure qui l'embarrassa beaucoup ; il alloit voir l'Evêque de *Pamiers* , qui est un dévot comme lui. Les chemins de *Mirepoix* à *Pamiers* étoient fort mauvais , si bien que son carosse versa dans la boue , sans qu'il fût possible au Cocher de le relever. M. de *Mirepoix* se tira comme il put du borbier , & s'assit sur une pierre , pendant que ses gens aidoient de toute leur force au Cocher , qui , désespérant de pouvoir sortir d'affaires , dit à son Maître : Monsieur , il faut passer ici la nuit ; car tant
que

que vous serez présent, je ne puis point faire aller les chevaux. M. de *Mirepoix*, surpris de ce que lui disoit son Cocher, lui en demanda la raison; c'est, répondit l'autre, parce que je n'ose jurer devant vous; & que si je ne jure, nous ne pourrons jamais nous tirer d'ici. Le bon Evêque ne pouvant en tirer autre chose, lui dit: hé bien! puisqu'il le faut, jure donc, mais bien peu. Le Cocher profita au plutôt de la permission, & les chevaux accoutumés à ce jargon, se releverent au plus vite. On a un peu ri de la complaisance du Prélat, mais le tout a été fait à bonne fin. Comme je n'aime pas beaucoup le jeu, je le quitte dès que je puis trouver à causer, ce qui n'est pas difficile: car nous avons ici quantité de conteurs. Leurs histoires me réjouissent; mais comme vous avez des occupations plus agréables à *Paris*, vous pourriez bien vous lasser enfin de mes récits. C'est pourquoi je vous souhaite le bon soir, & vais me coucher, aussi-bien il est deux heures après minuit. Je suis, &c. *A Bagneres ce.*

L E T T R E X X X.

QUE je suis aise , Madame , que vous n'aimiez pas le jeu ! Ce plaisir ne seroit que pour vous , & j'ai ma part de celui que vous prenez à vous faire conter les histoires du Pays où vous êtes. Vous m'avez même appris des circonstances de celle de Madame de *Montespan* que je n'avois jamais sues. Votre Evêque de *Beziers* méritoit bien qu'on lui jouât le tour qu'on fit ici à un Abbé du grand air , qui après avoir prié la Cour & la Ville à un Sermon d'apparat qu'il prononça dans l'Eglise des nouvelles Catholiques , demeura court au milieu de cette belle Assemblée. Vous pouvez juger du chagrin que cela lui fit ; & pour l'augmenter encore , il se trouva des personnes charitables qui lui écrivirent une grande lettre là-dessus , dont l'adresse étoit : *A Monsieur l'Abbé*** , demeurant en Chaire aux nouvelles Ca-*

tholiques. Cette adresse auroit aussi bien convenu à l'Evêque de *Beziers* qu'à lui, & vous voyez bien qu'on est aussi méchant ici qu'en *Languedoc*. Je crois même que les Prélats y sont tout aussi libertins, témoin notre défunt Archevêque. J'ai oui dire que dans le temps qu'il aimoit Madame de *Bretonvilliers*, le mari le surprit un jour un peu en désordre auprès de cette Dame, & qu'en homme sage il referma la porte & sortit; mais ayant rencontré des gens qui montoient, il fit de grands signes de croix avec la main, & donna des bénédictions à droite & à gauche à tout ce qu'il rencontra. Un de ses amis qui se trouva sur la montée, surpris de cette nouveauté en demanda la raison? C'est, répondit M. de *Bretonvilliers*, sans s'émouvoir, que M. l'Archevêque fait là-haut ma besogne, & qu'il est juste, puisqu'il prend cette peine, que je fasse aussi la sienne. Le Clergé est corrompu par-tout, & l'on ne s'occupe pas plus ici qu'ailleurs du Bréviaire. La Cour est présentement occupée à pleurer la perte

84 LETTRES HISTORIQUES

de *Monsieur* , & je ne doute pas que vous n'y soyez sensible , puisque ce Prince a toujours marqué avoir beaucoup de considération pour vous. M. de *Chartres* est à présent Duc d'*Orléans* , honneur que le Roi s'étoit engagé de lui continuer en faveur de son mariage. Les Charges ont été conservées aux Officiers de *Monsieur*. Ce bon Prince est mort subitement d'un sang échauffé par le lanfquenet , qui lui a causé une espece d'apoplexie : il y avoit longtemps qu'on lui prédisoit que le jeu lui feroit un mauvais tour ; mais il ne pouvoit pas se résoudre à le quitter. Le Roi a paru fort touché de sa mort. *Madame* prend le parti de la retraite , & M. le Duc d'*Orléans* se console avec *Made-moiselle de Serè* , fille d'honneur de *Madame* ; dont il fait présentement sa Maîtresse déclarée. C'est une fort jolie personne , qui apparemment le fixera & lui fera entièrement oublier la petite *Desmare* : vous savez que cette Comédienne avoit succédé dans son cœur à la *Florence* ; Danseuse de l'Opéra. Mais

vous ne savez peut-être pas qu'elle faisoit infidélité à ce Prince en faveur du petit *Baron* (*). La chose a été avérée, elle n'en a pas disconvenu, & M. le Duc d'*Orléans* lui a ôté un fils qu'elle lui avoit fait, & tous les présens dont il l'avoit comblée. Elle a tout rendu avec joie, s'estimant trop heureuse de ce qu'on lui laissoit la liberté de se donner toute entière à son cher *Baron*, prétendant, par des sentimens aussi désintéressés, donner à corps perdu dans l'héroïsme. M. le Duc d'*Orléans* l'a quittée avec regret, mais je crois qu'à présent il n'y pense plus, & que la charmante *Seri* le console de tout. Au reste, on fait de grands préparatifs de guerre, & l'on ne doute point qu'elle ne se déclare bientôt. On n'a pas voulu reconnoître encore ici l'Electeur de *Brandebourg* pour Roi de *Prusse*, & l'on pourroit bien éprouver son ressentiment là-dessus ; car si ce Prince se joint au Roi *Guillaume*, il fortifiera bien son

(*) *Baron* est un Comédien.

parti. On dit qu'il a toutes les qualités nécessaires à un grand Roi, & que Madame son épouse est une Princesse incomparable pour le corps & pour l'esprit. J'en ai oui dire tous les biens du monde à *Madame*. Elle m'a même fait l'honneur de me montrer de ses lettres qui sont d'une beauté enchantée. On nous contoit l'autre jour, que cette Cour est à présent la plus polie & la plus brillante de l'Europe; & de la maniere dont j'en entends parler, je crains bien qu'elle n'efface la nôtre, & ne s'élève sur ses ruines. Je voudrois fort que le Roi ne se brouillât point avec des Alliés si puissans; mais tel est son bon plaisir, & il n'y a pas le petit mot à repliquer à cela. Les Maltotiers sont toujours fort à la mode; mais toujours fort haïs des honnêtes gens. La Cour les protege pour le besoin, & l'on peut dire que c'est ici leur regne. On faisoit là-dessus une assez plaisante remarque. *Henri IV*, disoit-on, étoit le Pere de son Peuple, aussi a-t-il été placé sur le Pont-Neuf; *Louis XIII*, au

milieu de la Place Royale, parce qu'il aimoit la Noblesse ; & la Statue de *Louis XIV* est au milieu de la Place des Victoires, entourée des maisons des Maltotiers, dont ce quartier est tout rempli : concluez de là. C'est M. de *Ponschartrain* qui a mis ces gens-là sur le pied qu'ils sont, aussi a-t-il eu sa part de la haine publique. Il a, sur-tout, accordé une protection toute particulière à un nommé *Bourvalais*, qui est l'horreur du genre humain. Vous pourrez avoir vu son nom sur votre route ; car il est écrit dans tous les Cabarets à côté de celui de *Pilot Bouffi*, & je connois des gens qui l'ont lu jusques à *Constantinople*. Ce *Bourvalais* a porté ici la mandille, ses ennemis prétendent même qu'il a été valet de bourreau ; & ce qu'il y a de sûr, c'est que son carrosse éclabouffe à présent les Ducs & Pairs, & qu'il a un Hôtel magnifique dans la rue du Boulois, au voisinage de la Statue de la Place des Victoires. Il y a quelque temps qu'un appelé *Cordier*, dont toute la famille sert au Palais,

Royal, fut trouver *Bourvalais* & lui fit voir un projet pour faire venir de l'argent au Roi. Le Maltotier se chargea de présenter ce Mémoire à M. de *Pontchartrain*, & promit à *Cordier* de lui donner, si l'affaire réussissoit, quinze mille francs pour son droit d'avis. Il laissa ensuite écouler quelque-temps, après quoi il obtint, par son crédit, l'Arrêt dont il étoit question, & changea quelques termes du projet, pour faire croire à *Cordier* que ce n'étoit pas le sien qui avoit été suivi. *Cordier* ne prit point le change, & n'entendant nullement raillerie là-dessus, il fut chez *Bourvalais* & l'obligea, le pistolet à la gorge, de lui tenir ce qu'il lui avoit promis. *Bourvalais* étoit seul dans son appartement : *Cordier* le pressoit de près, & le menaçoit de le tuer s'il s'avisoit d'appeler du secours ; si bien que pour se tirer d'affaire, il fut obligé de signer un billet au porteur de la somme en question : mais *Cordier* ne fut pas plutôt sorti, qu'il fit courir & crier au voleur après lui, & l'on arrêta ce pauvre mal-

heureux dans le moment qu'il alloit entrer au Palais-Royal , par la porte de la cour des Cuïfines. Comme on le trouva nanti du billet & du pistolet , son procès fut bientôt expédié , & on le condamna à être pendu , quoiqu'il n'eût péché que dans la forme , & que *Bourvalais* fût coupable dans le fond. *Madame* , qui est la meilleure Princeſſe du monde , fit tout ce qu'elle put pour le ſauver , à la conſidération de ſes parens déſolés ; & lorsqu'il fut condamné , elle envoya prier le *Lieutenant-Criminel* de faire ſuspendre de quelques heures l'exécution , & pendant ce temps elle courut à *Versailles* demander la grace au Roi qui la lui refuſa , parce que M. de *Pontchartrain* repréſenta à Sa Majeſté , qu'il falloit ménager ceux qui faiſoient venir la finance. *Madame* fut très-mortifiée de ce refus. *Cordier* fut pendu , & regretté de toute la Ville , & cette aventure a beaucoup contribué à la haine que l'on a pour *Bourvalais*. Vous pouvez juger par-là du crédit de *Madame* : auſſi di-

soit-elle l'autre jour à une personne à qui elle parloit avec ouverture de cœur : si vous voulez gâter vos affaires, vous n'avez qu'à les faire solliciter par moi. Elle avoit en vérité bien raison ; à présent la recommandation du moindre petit Commis de Bureau l'emportera toujours sur celle du premier Prince du Sang. Voyez où la Cour en est logée. Hé ! que diroit *François I*, s'il revenoit, de voir la Noblesse si abaissée ? Lui qui juroit toujours, *Foi de Gentilhomme*. Franchement, notre Cour dégénere fort ; c'est présentement un Pays bien triste ; le Roi se fait vieux ; Monseigneur se dissipe à la chasse ; le Duc de *Bourgogne* est dévot, & il n'y a que Madame son épouse, & le Duc de *Berri*, qui puissent procurer quelque plaisir : & toute l'ambition des Courtisans se borne présentement à tâcher d'être nommés pour les voyages de *Marli*. Le Roi y va toutes les semaines, suivi des personnes qu'il lui plaît, & il n'y a que les élus qui puissent aspirer à ce bonheur. Le nombre en est petit, & pour qua

chacun puisse avoir son tour , les Princes du Sang sont quelquefois exclus. Feu *Monsieur* étoit charmé quand l'exclusion étoit pour lui : il venoit passer ce temps-là à *Paris* , ravi , lorsqu'il alloit entendre la Messe aux Peres de l'Oratoire , de se voir précédé par quelques tambours & hautbois qui jouoient devant lui le *turlututu* & le *colintampon* ; & de se voir saluer par les Harangeres , lorsqu'il traversoit la Halle. Franchement , il n'avoit pas tort d'aimer *Paris* , car il y étoit fort aimé ; & il y est fort regretté. Mais à propos des voyages de *Marli* , il arriva dernièrement une assez plaisante aventure. La Princesse de *Montauban* , fâchée de n'avoir jamais été nommée , fut trouver la Princesse d'*Harcourt* , & lui offrit mille écus , à condition qu'elle lui céderoit sa place au premier voyage de *Marli*. La Princesse d'*Harcourt* , dont tout le revenu consiste dans son savoir-faire , accepta le parti ; mais on avoit encore besoin de l'agrément du Roi pour cet échange : c'est pourquoi elle lui dit dès le

soir : il me semble , Sire , que la Princesse de *Montauban* n'a jamais été à *Marli*. Je le fais bien , dit le Roi ; cependant , ajouta la Princesse , je crois qu'elle auroit grande envie d'y aller. Je n'en doute pas , répondit le Roi. Mais , Sire , continua-t-elle , Votre Majesté ne veut-elle point la nommer ? Cela n'est pas nécessaire , répliqua encore le Roi. Mais , Sire , dit enfin la Princesse d'*Harcourt* , cela me vaudroit mille écus , & Votre Majesté fait que j'ai besoin d'argent. Le Roi rit beaucoup de ce marché , & consentit à l'échange. Voyez un peu si on ne fait pas ici argent de tout. Adieu , réjouissez-vous à *Bagnères* ; faites-vous conter bien des histoires , à condition que vous m'en contiez aussi , s'il vous plaît. Je suis , &c. *A Paris , ce.*



LETTRE

LETTRE XXXI.

VOUS allez être bien contente de moi, Madame ; le jeu s'est avisé de me maltraiter, & comme je ne l'ai jamais beaucoup aimé, je l'ai planté là, pour me donner toute entière à la conversation. On en a ici de fort réjouissantes, & M. de *Montbel*, Syndic de la Province du *Languedoc*, m'a conté bien de petites aventures assez plaisantes. Il est venu ici pour remédier à une sciatique, & la femme de son fils, pour tâcher d'avoir famille : elle a été consulter une Notre-Dame qui rend ses Oracles d'une manière assez particulière. Il faut lui faire dire une Neuvaine, ensuite la femme qui demande lignée s'approche de l'Autel, & à un certain endroit de la neuvième Messe elle tombe ; c'est à cette chute que l'on connoît si ses prières sont exaucées, ou non : car si elle tombe sur le nez, c'est une marque de

Tome II.

G

stérilité ; & si au contraire elle tombe à la renverse , on ne doute point qu'elle ne devienne féconde. La belle-fille de M. de *Montbel* est tombée sur le côté , ainsi la réponse est équivoque , & les Médecins lui ont ordonné de venir à bon compte prendre les eaux. C'est une fort jolie femme , à un peu trop de crédulité près ; car elle pousse la dévotion jusques au baptême des cloches , traite d'Hérétiques ceux qui ne croient pas qu'il y ait des Sorciers , & a mille petites erreurs de cette nature , qui font voir qu'elle n'a pas beaucoup voyagé. Elle me disoit , par exemple , que quelque malin enchanteur l'empêchoit d'avoir des enfans ; & que l'on avoit trouvé dans son lit de plume , des nœuds d'une certaine maniere , qui prouvoient tout-à-fait l'enchantement. Et comme elle voyoit que je n'ajoûtois pas beaucoup de foi à son discours ; vous seriez bien plus surprise , ajouta-t-elle , si vous saviez ce qui est arrivé à un Gentilhomme de notre voisinage. Ce Gentilhomme , continua-t-elle , étoit dans la

fleur de son âge , il se couchoit tous les soirs en parfaite santé , & se réveilloit les matins si foible , & si épuisé , qu'à peine se pouvoit-il soutenir. Tous les Médecins du Pays furent appelés pour remédier à cet accident , & pour en découvrir la cause ; mais il n'y eut pas moyen , cela étoit au-dessus de leur science. Enfin , un Valet affectionné découvrit tout le mystere ; & après avoir demandé le secret à son Maître , il lui conta que dès qu'il étoit endormi , Madame sa femme , après avoir prononcé quelques paroles magiques , tiroit d'une cassette une bride avec un petit mors doré , qu'elle lui mettoit à la bouche , & qu'ainsi bridé il devenoit dans le moment un très-beau cheval , sur lequel sa femme montoit & alloit courir le *Guildou* toute la nuit : Que le matin elle le faisoit rentrer au lit par la force de ses charmes , & que c'étoit cette fatigue nocturne qui causoit tout son accablement. Le Gentilhomme , surpris du discours de ce Valet , se saisit de la cassette de sa femme , où il trouva

76 LETTRES HISTORIQUES

le mors & la bride , & un grimoire où étoient les conjurations magiques ; après quoi , convaincu du fait , il fit coucher son épouse la première , sur quelque prétexte ; & dès qu'elle fut endormie il la métamorphosa en jument , de la même manière qu'elle l'avoit rendu autrefois cheval , la fit mettre à l'écurie , & envoya prier les frères de cette Dame de le venir trouver pour affaire pressée. Ils n'y manquèrent pas , & ce Gentilhomme leur proposa d'acheter la nouvelle jument qu'il dit lui avoir été amenée le même jour d'*Espagne*. Comme elle étoit fort belle , le marché fut bientôt conclu ; mais avant de livrer la jument , il la débrida , & ces Messieurs furent fort surpris de voir que c'étoit leur sœur. Elle eut beau pleurer & se jeter aux pieds de son mari , il n'y eut point de quartier , & ses frères furent obligés de la ramener chez eux , où ils l'ont traitée comme elle le méritoit. Que dites-vous à cela , Madame , dit-elle , c'est un fait. Je dis , répondis-je , qu'ap-

paremment le coq chanta, & que vous vous éveillâtes. Elle vouloit quasi se fâcher contre moi ; mais M. de *Montbel*, son beau-pere, nous vint joindre & interrompit notre conversation, pour nous dire qu'il venoit de recevoir des lettres de *Montpellier*, par lesquelles on lui marquoit, entr'autres nouvelles, que la Faculté de cette Ville-là venoit de perdre un de ses plus célèbres Membres, c'est-à-dire, le fameux Médecin appelé *Barbeirac*, qui, malgré toute sa science, venoit de mourir. Il me dit encore qu'on avoit trouvé parmi ses papiers, des lettres de Monseigneur le *Dauphin*, par lesquelles il lui recommandoit la Marquise du *Roure*, qui devoit aller accoucher à *Montpellier*, le chargeoit d'en prendre soin, & lui disoit que ses enfans étoient de sa façon. On peut voir, dit-on, par ces lettres, qu'elle y en a fait trois *incognito*. Si cela est, voilà le secret un peu éventé ; mais les gens sages n'en parleront qu'à l'oreille, & imiteront la discrétion du Comte du *Roure*, qui, quoique bien

78 LETTRES HISTORIQUES

instruit de la conduite de sa belle-fille , fait semblant de tout ignorer , & en fin politique , ne voit que ce qu'on veut qu'il voie. On marquoit encore à M. de *Montbel* , que la Comtesse de *Ganges* , outrée de l'affront que l'Evêque de *Montpellier* lui avoit attiré , vouloit vendre sa maison & aller demeurer à *Paris* ; & que cette maison , qui , comme je vous l'ai déjà dit , est bâtie sur les ruines du Temple des Protestans , ayant été agrandie , par où on avoit été obligé de reculer une Croix de pierre qui avoit été autrefois plantée sur les masures de ce Temple ; que cette maison , dis-je , avoit donné lieu à des Vers satiriques , par lesquels on disoit en apostrophant la Croix.

Venus , ô triste Croix , n'a rien qui vous ressemble ,
Cependant près de vous on bâtit son Palais :
Partez donc de ces lieux , quittez-les pour jamais ,
Car Venus & la Croix ne sauroient être ensemble.

Vous voyez qu'on ne pardonne rien dans ce pays-ci , & que la pauvre Comtesse de *Ganges* y essuye bien des désa-

grémens; cela s'oubliera avec le temps. N'avons-nous pas vu comment M. *Penautier*, Trésorier de la Province du *Languedoc* & du Clergé, est revenu sur l'eau, après avoir été accusé d'empoisonnement ? il tient présentement table aux Etats, & les plus grands Seigneurs se font honneur d'y manger, lui de qui l'on disoit, pendant qu'il étoit en prison à *Paris*,

Si *Penautier* dans son affaire
N'a su trouver que des Amis,
C'est qu'il avoit su se défaire
De ce qu'il avoit d'ennemis.
Si pour paroître moins coupable
Il fait largesse de son bien,
C'est qu'il prévoit bien que sa table
Ne lui coûtera jamais rien.

Après que j'eus un peu parcouru toutes les nouvelles qu'on mandoit à M. de *Montbel*, je m'avisai de lui faire des questions. Je lui demandai, entr'autres choses, l'étimologie du nom de *Montpellier*. Il me dit que l'opinion la plus générale étoit, que *Montpellier* avoit appartenu autrefois à des filles; & que

cette Ville étant bâtie sur une Montagne, on l'avoit appelée le *Mont des Pucelles*, d'où étoit venu le nom de *Montpellier*. Il me conta ensuite que ç'avoit été autrefois une petite Souveraineté, & qu'une Princesse d'*Aragon*, mariée à un Comte de *Provence*, ayant été attaquée sur mer d'une furieuse tempête, lorsqu'elle alloit trouver son époux, fut jettée par les vents dans ce petit Etat; que le Comte de *Montpellier* qui en étoit Souverain, la reçut le mieux du monde, & lui donna des fêtes galantes & tous les secours qui lui étoient nécessaires; mais que lorsqu'après s'être suffisamment reposée, & avoir réparé les débris de son équipage, elle avoit voulu prendre congé de lui, il lui avoit paru résolu à ne pas laisser échapper une bonne fortune que le Ciel avoit lui-même jettée dans ses bras, & que n'étant pas marié il n'avoit eu garde de la céder à un autre. La Princesse assembla son Conseil; & comme la raison du plus fort est toujours la meilleure; elle se rendit à celle

du Comte de *Montpellier*. Peut-être fut-ce une douce violence ; il étoit bien fait, & étoit présent, avantages fort considérables en amour. Enfin, le mariage se fit, & le Roi d'*Aragon* n'en fut averti que lorsqu'il n'étoit plus temps de s'y opposer. Le Comte de *Provence* prit patience, faute de pouvoir faire mieux, & nos nouveaux époux restèrent contens & tranquilles à *Montpellier*. Mais, ajouta M. de *Montbel*, l'amour qui se lasse ordinairement du repos, troubla bientôt celui de cette petite Cour. Le Comte devint éperdument amoureux d'une Demoiselle de sa femme, & fit tout ce qu'il put au monde pour ébranler sa vertu ; mais ses soins ayant été inutiles, il prit un si grand dédain pour la Princesse, qu'il regardoit comme le seul obstacle à sa félicité, qu'il rompit entièrement commerce avec elle. Ce divorce dura plusieurs années : la Demoiselle qui le causoit voulut demander son congé, mais il ne lui fut pas possible de l'obtenir. La Princesse souffroit cela patiemment ;

82 LETTRES HISTORIQUES

mais le Peuple en murmuroit ; & enfin les principaux Magistrats ayant tenu Conseil, ils députerent quelques-uns de leur Corps à la Princesse , pour la prier de consentir à l'innocent artifice dont ils avoient résolu de se servir , qui étoit d'obtenir de la Demoiselle qu'elle se radouciroit un peu ; qu'elle seindroit enfin de vouloir favoriser les feux du Comte , & lui donneroit pour cela un rendez-vous nocturne ; qu'elle exigeroit , sous prétexte de pudeur , qu'il y viendrait sans lumière , & qu'à la faveur des ténèbres elle substituerait sa Maîtresse à sa place. La Princesse avoit de la peine à se résoudre à éteindre des feux qu'une autre auroit allumés. Elle se rendit pourtant aux raisons d'Etat qu'on lui alléqua , & peut-être même à d'autres plus pressantes. La Demoiselle voulut bien de son côté laisser douter pendant quelques heures de sa vertu , pour la faire ensuite briller d'un nouvel éclat. Ainsi la chose fut exécutée , comme elle avoit été résolue ; & lorsque le Comte se croyoit au comble de ses

vœux , il entendit ouvrir la porte de sa chambre. Les Magistrats revêtus de leur Pourpre , vinrent se mettre à genoux auprès de son lit , & après lui avoir fait connoître son erreur , lui demander pardon de l'avoir causée. Le Comte fut d'abord fâché du droit que l'on avoit voulu prendre sur ses plaisirs ; mais revenant à lui-même , & touché des marques de tendresse qu'il venoit de recevoir de sa femme , dans le temps qu'il lui donnoit des preuves convaincantes de celle qu'il avoit pour une autre , il lui demanda pardon à son tour , loua le zele de ses Sujets , & les remercia du soin qu'ils avoient pris de le faire revenir de son égarement. La vertu de la Demoiselle fut récompensée. On lui donna les éloges qu'elle méritoit , & son congé. Le Comte ne voulut pas même la voir , & fit toujours depuis le meilleur ménage du monde , avec sa femme. De ce raccommodement il vint un Prince , qui hérita ensuite du Royaume d'*Aragon* ; & ce fut par-là que *Montpellier* appartient à ce

84 LETTRES HISTORIQUES

Royaume , & que plusieurs familles Aragonoises s'y transporterent. Il y en a encore à l'heure qu'il est , que l'on distingue sous le nom de *Marans* , parce qu'on prétend qu'ils descendent des Juifs , ou des Maures , dont les Royaumes d'*Espagne* étoient autrefois tout remplis. M. de *Montbel* finit là son récit. Je le remerciai de la peine qu'il s'étoit donnée , & j'allai rejoindre sa belle-fille , qui étoit avec une jeune Dame qu'on me dit être la Marquise de *Vergnac*. J'appris même qu'elle étoit d'auprès de *Toulouse* : & comme je lui demandai , après les premiers complimens , si elle n'alloit pas quelquefois dans cette grande Ville , & si on ne pouvoit pas espérer d'avoir l'honneur de l'y voir ; elle répondit qu'il ne lui étoit pas permis d'y entrer. Et par quel Arrêt en avez-vous été bannie , lui dis-je alors toute étonnée ? C'est par un serment , me répondit-elle , dont je me suis liée ; pour ne le pas rompre , j'ai préféré un établissement de campagne , à un mariage fort avantageux que l'on me

me proposoit dans cette Ville-là. Je trouvai quelque chose de si extraordinaire dans le discours de cette Dame , que comme la liberté que l'on a dans ce lieu donne celle de faire bientôt connoissance , je la priai de vouloir bien me conter par quelle aventure elle avoit fait ce serment. Volontiers , me dit-elle : là-dessus nous nous détachames du reste de la compagnie , & marchames toutes deux du côté de la fontaine. Vous voulez donc , me dit alors Madame de *Vernac* , savoir mon histoire , je vais vous la conter. Je suis née à la campagne dans une des Terres de mon pere , qu'on appelle Marquis de la *Soubere*. Cette Terre n'est pas loin de *Toulouse*. Je fus mise au Couvent de Sainte Claire , qui est dans cette Ville-là , dès que j'eus atteint ma septieme année. Comme j'avois été un peu enfant gâté , je m'accommodois avec peine des manieres des Religieuses , & j'avois grand regret à mes petits plaisirs de campagne. Ce qui me renouvela encore mes chagrins , ce fut la visite

d'une femme de chambre de ma mere , qui étoit venue à *Toulouse* pour voir la Procession du dix-septieme de Mai : elle me vint voir à mon Couvent , & eut l'imprudence de me proposer si je voulois m'en retourner avec elle : j'acceptai d'abord le parti ; & dès qu'elle fut sortie , je trouvai le moyen , pendant que les Religieuses étoient au Chœur , de passer par le tour , & de sortir du Couvent sans qu'on s'en aperçût. Dès que je fus dehors , je courus tant que terre put me porter par toute la Ville , croyant toujours avoir toute la Communauté à mes trousses , & cherchant par-tout la femme de chambre sans pouvoir la rencontrer. Enfin , la nuit me surprit dans un endroit que la mauvaise odeur me fit croire être le marché aux poissons. Ce l'étoit effectivement , & je pris le parti de me cacher sous un banc où je me destinois à passer la nuit. Mais après que j'y eus resté quelques heures , j'entendis parler & marcher assez près de moi. La curiosité naturelle à notre sexe me fit sor-

tir la tête hors de mon nid , & je vis trois Demoiselles avec une lanterne. Comme je les vis, elles me virent aussi, & je fus surprise d'entendre qu'elles dirent entr'elles : prenons cette petite fille pour finir notre dispute. En même-temps elles me demandèrent ce que je faisois-là ? je me suis perdue , leur dis-je , en cherchant une fille qu'on appelle Jeanneton ; ne la connoissez-vous point ? Vraiment oui , répondirent-elles, nous la connoissons , venez seulement avec nous , & nous allons vous mener où elle est. Vous pouvez croire que je les suivis avec joie. Elles me firent encore faire bien du chemin , & me menerent enfin dans un endroit que je ne connoissois pas ; & après avoir levé avec peine une grande pierre , elles me dirent de descendre dans ce tombeau , où il y avoit une morte à laquelle il falloit que j'ôtasse des bagues , & des boucles d'oreilles. Je compris alors que la dispute dont elles avoient parlé , étoit de savoir laquelle auroit dû descendre dans le tombeau ; & comme la commission

28 LETTRES HISTORIQUES

n'étoit pas de mon goût, j'aurois bien voulu me dispenser de la faire : mais il n'y eut pas moyen, & l'on me menaça en cas de refus, de me jeter dans la tombe & de m'y enfermer. Il fallut donc céder à la force : je descendis au fond du tombeau ; je dépouillai la morte, & voulant profiter de quelque chose de cette dépouille, je cachai une bague dans mon sein, & portai les autres trois à ces Demoiselles. Mais elles en faisoient le compte : allez, petite fripponne, me dirent-elles, allez chercher la quatrième, ou nous allons vous enfermer ici. Je ne me le fis pas redire, je descendis encore au fond, & après avoir fait semblant de chercher, j'avancai ma petite main pour leur donner la bague que j'avois voulu garder. Elles la prirent & eurent la cruauté de fermer ensuite la pierre sur moi, & de me laisser dans ce lieu plein d'horreur, afin que je ne pusse jamais révéler ce qu'elles venoient de faire. Il ne me seroit pas possible de vous exprimer tout ce que je sentis dans ce moment ; je n'y

puis encore penser sans frémir. Toute seule enfermée avec un cadavre, presque dans le centre de la terre, sans espérance d'aucun secours humain : car outre que le lieu n'étoit pas fréquenté, il n'auroit pas été possible que de ce lieu souterrain on eût pu entendre mes cris. Ce fut alors que je connus qu'il y avoit quelque chose de pis qu'un Couvent. Enfin, je pris le seul parti qu'il y avoit à prendre, qui étoit d'attendre patiemment la mort ; & je ne comprends pas comment la frayeur ne me fit pas mourir mille fois : mais ce que Dieu garde est, comme on dit, bien gardé. Après avoir passé une heure dans la terrible situation dont je viens de parler, j'entendis marcher sur ma tête, & rouler la pierre qui couvroit le tombeau. Je fus fort alerte à monter, & je parus toute droite à la porte de cette grotte, lorsque trois hommes qui venoient dans la même intention des Demoiselles qui les avoient précédés, se disposoient à y entrer. Dès qu'ils me virent, ils crurent que j'étois la morte

qui s'étoit relevée pour punir leur audace, & sans autre réflexion, tombèrent par terre tout de leur long. Je n'ai jamais su s'ils étoient morts ou évanouis; car je ne me donnai pas le temps de les examiner; & je fus au plus vite de ce triste lieu. Je me trouvai à l'aube du jour dans les rues de *Toulouse*: & comme je paroissais fort épouvantée, il se trouva des personnes charitables qui me demandèrent ce que j'avois, & tâchèrent, par leurs soins, de me faire revenir de la frayeur qui m'avoit saisie. Je leur dis qui j'étois; & comme le nom de mon pere leur étoit connu, on me fit conduire promptement dans la Terre où il demouroit. J'eus là une maladie de laquelle on ne croyoit pas que je pusse revenir, & ce fut alors que je m'engageai par serment à ne jamais remettre les pieds dans *Toulouse*. Je l'ai religieusement observé, & pour ne pas l'enfreindre, j'ai refusé de me marier avec un Président très-riche de ce Parlement-là. Dès que Madame de *Vergnac* eut fini son récit, je convins

avec elle que l'aversion qu'elle avoit conçue pour *Toulouse*, étoit très-bien fondée. Je lui demandai ensuite si on n'avoit pas découvert qui étoient les Demoiselles qui avoient eu la bonté de l'enterrer vivante ? Elle me dit que ses parens n'en avoient fait aucune recherche, & que même elle auroit été inutile, puisque toutes ces scènes s'étoient passées de nuit, & dans des lieux dont elle ne favoit nullement la carte. J'ai trouvé quelque chose de si étonnant dans cette histoire, que j'ai cru que vous ne seriez pas fâchée de la savoir : je vous la donne pour très-véritable, puisque je la tiens de la personne à qui elle est arrivée. Je ne vois plus à l'heure qu'il est le Chevalier de *Gondrin*, les parties de lansquenet l'occupent entièrement, & ainsi il n'est plus des miennes ; mais je m'en console avec de nouvelles connoissances que je fais ici tous les jours. Il nous vient d'arriver un Gentilhomme du *Rouergue*, voisin de feu Madame de *Fontange*, qui l'a beaucoup connue, & qui m'en a déjà conté bien

92 LETTRES HISTORIQUES

des particularités. Il dit qu'elle étoit très-belle : cela nous le savons , & que le seul défaut qu'elle avoit , étoit les cheveux tirant un peu sur le roux ; mais ce défaut étoit caché par la poudre & toutes les autres précautions dont elle ufoit. Ses parens , comptant sur sa beauté , & voulant la mettre à profit , la destinerent dès son enfance à l'illustre conquête que nous lui avons vu faire ; & pour la mettre en occasion de cela , lui ménagerent , par l'entremise de Madame la Duchesse d'*Arpajou* , une place de fille d'honneur chez *Madame*. Peut-être qu'elle se seroit destinée à toute autre chose , si on lui avoit laissé suivre son inclination ; car ce Gentilhomme me disoit qu'elle paroissoit avoir du penchant à la vertu. Son humeur étoit douce , & un peu mélancolique , plus languissante que brillante : mais enfin sa destinée , ou plutôt l'ambition de ses parens , l'emporta sur son tempérament. Elle fut menée à la Cour par le Comte de *Peire* , Lieutenant du Roi de la Province du *Languedoc* ; &

dès qu'elle y fut arrivée , Madame de *Montespan* , toujours portée à se détruire elle-même , vint dire au Roi qu'on avoit amené à *Madame* une Provinciale qui étoit une vraie *Agnès* & une idole de marbre. Le Roi fut curieux de voir cette nouvelle débarquée : & comme on étoit pour lors à la chasse où Mademoiselle *Fontange* avoit suivi *Madame* , Madame de *Montespan* l'appella , la présenta au Roi ; & pour la déconcerter , elle lui découvrit la gorge & disoit : voyez , Sire , que cela est beau ! le Roi le remarqua si bien , & trouva la statue si belle , que comme *Pigmalion* , il en devint fort amoureux. Ceux qui étoient attentifs à la fortune de la *Fontange* , ne manquèrent pas de lui donner les conseils nécessaires pour achever de profiter de ses avantages ; & ainsi sa destinée fut bientôt remplie , au grand regret de Madame de *Montespan*. Dès qu'elle fut Maîtresse déclarée du Roi , elle se donna toute entière à la grandeur , & ne garda pas même beaucoup de ménagement pour les per-

sonnes qui lui avoient le plus aidé à y monter. Ce Gentilhomme me contoit que Madame la Duchesse d'*Arpajou*, après lui avoir demandé pendant longtemps une audience particuliere, obtint enfin qu'elle la pourroit voir à sept heures & demie du matin ; mais seulement pendant une demi-heure. Madame d'*Arpajou* ne manqua pas au rendez-vous, & trouva Madame de *Fontange* hors de sa toilette, coëffée & étalée comme s'il avoit été plus de midi ; elle lui dit que ses momens étoient marqués ; qu'à huit heures elle avoit des affaires qu'elle ne pouvoit pas remettre, & qu'elle avoit pris sur son sommeil la demi-heure qu'elle lui donnoit. Madame d'*Arpajou*, pour ne pas perdre un temps si précieux, lui expliqua le sujet de sa visite, & lui dit que c'étoit pour lui recommander un de leurs Compatriotes qui postuloit une charge à la Cour, & qui l'avoit priée de lui demander sa protection auprès du Roi. Madame de *Fontange* répondit à cela qu'elle n'oseroit jamais parler à Sa Majesté en fa-

veur d'un jeune homme ; que ses ennemis pourroient tirer de-là des conséquences à son désavantage ; & qu'enfin elle n'employoit le crédit qu'elle pouvoit avoir , qu'à tâcher de conserver le bonheur que son étoile lui avoit procuré. Après cela elle fit remarquer à Madame d'*Arpajou* que l'aiguille de sa montre approchoit de huit heures , & lui donna ainsi son audience de congé. Madame d'*Arpajou* dit en sortant au Gentilhomme de qui je tiens tout ceci , qui lui avoit servi d'Ecuyer dans cette visite , que la fortune avoit fait tourner la tête à Madame de *Fontange* , & parut fort mécontente d'elle. Vous avez su tout ce qui est arrivé ensuite à cette belle Personne , & comme son regne , qu'on peut justement comparer à celui des roses , a été beau , mais de courte durée. Bien des gens ont cru , comme vous savez , qu'une jalouse rivale avoit aidé aux Parques à trancher le cours de sa vie , & le bruit s'en est répandu en Province , aussi bien qu'à *Paris*. Dieu seul fait ce qui en est. Quelque temps

avant de mourir elle fit prier le Roi de la venir voir : Sa Majesté , craignant que sa vue ne l'empêchât de se détacher du monde , ne vouloit pas lui accorder cette dernière grace ; mais enfin il le fallut pourtant. Son Confesseur dit au Roi , qu'elle mourroit contente après cette entrevue ; ainsi il n'y eut pas moyen de la refuser. Le jour qu'elle s'attendoit à cette visite , elle demanda à tout moment l'heure qu'il étoit. Enfin , celle qu'elle souhaitoit arriva : le Roi vint , & fut surpris de la voir dans l'état où elle étoit , n'ayant que la peau & les os , & si défigurée , qu'il eût été impossible de la reconnoître. Elle pria Sa Majesté de payer ses dettes , & de marier sa sœur. Le Roi lui promit l'un & l'autre , & lui tint parole ; car sa sœur épousa bientôt après M. de *Melac* , à qui on donna toute la dépouille de Madame de *Fontange* , qui mourut au plus beau de ses jours. Voilà ce que produit le crime ; car enfin il y en a avec les Souverains tout comme avec les autres hommes. Voici une Epitaphe

phe qu'on lui fit , qui me paroît fort bonne.

Beautés qui ne songez qu'à donner de l'Amour ;
 Un soin plus important dans ce lieu vous appelle.
 Approchez & voyez dans ce miroir fidèle
 Le véritable état où vous serez un jour.
 Jalouses autrefois du bonheur de ma vie ,
 Ayez pitié d'un sort dont vous eûtes envie :
 Si l'Amour m'éleva dans un illustre rang ,
 Je fus de cet Amour aussi-tôt la victime ;
 Et si l'ambition m'engagea dans le crime ,
 Il m'en a coûté tout mon sang.

A la Cour tout d'un coup l'on me vit sans égale ;
 Maîtresse de mon Roi , je défis ma Rivale ;
 Jamais un tems si court ne fit un sort si beau ;
 Jamais fortune aussi ne fut si-tôt détruite.

Ah ! que la distance est petite
 Du faîte des Grandeurs à l'horreur du Tombeau.

Vous direz peut-être , Madame , que je ne vous dis ici que des vieilles nouvelles ; mais vous remarquerez que je ne vous parle que des circonstances que je crois que vous ignoriez aussi bien que moi : car je n'en avois rien su avant de voir le Gentilhomme de *Rouergue* , qui tient tout ce qu'il m'a conté de la première main. Je suis , &c. *A Bagnères , ce.*

LETTRE XXXII.

LES nouvelles que vous vous êtes donné la peine de me conter , sont très-nouvelles pour moi ; ainsi , Madame , vous ne devez vous attendre qu'à des remercimens de ma part. Je n'avois jamais su toutes les circonstances que votre Gentilhomme de *Rouergue* vous a dites de l'histoire de la *Fontange* , ni son Epitaphe que je trouve très-juste. Je plains le sort de cette belle Personne ; je blâme avec vous sa conduite , mais plus que tout , les malheureux parens qui l'ont sacrifiée à leur ambition. Je n'aurois pas cru que notre Dauphin eût poussé la constance si loin avec la Marquise du *Roure*. Je fais qu'il l'a beaucoup aimée , & que même , un jour que le Roi étoit avec lui à *Choisi* , & qu'il lui dit , que pour de bonnes raisons il avoit jugé à propos d'exiler cette Dame , ce fils respectueux lui ré-

pondit : vous êtes le maître , Sire , mais si votre Majesté l'envoie au bout du monde , je partirai dès demain pour y aller vivre avec elle. Le Roi , surpris de cette réponse , à laquelle il ne s'étoit pas attendu , ne dit mot , & Monseigneur monta à cheval sur le champ & s'en vint à *Paris*. Le Roi envoya après lui M. *Dumont* (*) pour le ramener & lui faire entendre raison. Il revint , & le Roi lui dit que la Marquise du *Roure* lui étoit infidèle , qu'elle mêloit le sang royal avec le roturier , que c'étoit la véritable raison qui avoit causé son exil. Monseigneur parut la goûter , & depuis ce temps-là on l'avoit cru détaché de cette belle , peut-être cachoit-il sa marche ; car bien des gens disent que ce Prince est un second *Brutus* , qui par politique évite de briller , & de paroître tel qu'il est. En effet , on l'a toujours vu soumis à son pere , sans s'embarrasser du Gouvernement , & jamais

(*) C'est un Ecuyer de Monseigneur , & son Favori.

il n'a marqué de vigueur que dans ce qu'il dit au Roi à *Choisi*. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé des gens qui ont voulu lui gâter l'esprit; mais ils n'y ont pas réussi : quoiqu'il soit en âge d'avoir de l'impatience de monter sur le Trône, il n'en a pourtant jamais marqué. Le Roi jaloux de son autorité, s'est tout réservé, sans que ce fils, son unique héritier, en ait murmuré; & il n'a jamais été fâché contre aucun Ministre, que contre M. *Colbert*. Il faut convenir aussi que le coup étoit piquant. Le Prince de *Conti* avoit perdu au jeu une somme considérable qu'il n'avoit pas, & qu'il falloit pourtant payer dans les vingt-quatre heures. Ce Prince eut recours à Monseigneur, qui ne se trouvant pas en argent comptant non plus, pria M. *Colbert* de lui prêter mille louis. M. *Colbert* lui dit qu'il en parleroit au Roi; & Monseigneur qui croyoit qu'on pouvoit bien risquer cette somme sur son propre crédit, se fâcha beaucoup contre lui. Il vint ensuite en faire ses plaintes à feu Madame la *Dauphine*, qui

lui conseilla fort sagement de prévenir le Roi là-dessus , de peur que *M. Colbert* ne donnât un mauvais tour à la chose. Monseigneur se trouva bien d'avoir suivi le conseil de sa femme : car le Roi ordonna , qu'à l'avenir ses billets seroient reçus à l'épargne. Je ne crois pas que ce Prince en ait abusé ; mais enfin il est toujours agréable de pouvoir ce qu'on veut , quoiqu'on ne veuille pas toujours tout ce qu'on peut. *M. de Louvois* qui a toujours été l'antipode de *M. Colbert* , ne laissa pas échapper cette occasion de faire sa cour à Monseigneur : car après s'être plaint à ce Prince de ce que dans ses petits besoins il ne lui faisoit pas l'honneur de s'adresser à lui , il lui envoya deux mille louis , au lieu de mille que *M. Colbert* avoit refusés. Il y a comme cela des Courtisans rigides qui croiroient faire un crime , s'ils décidoient de la moindre petite chose , sans en parler au Roi , ou sans faire croire qu'ils lui en parlent. Le bon homme *Bontems* , premier Valet de chambre , étoit de ce nombre

on ne pouvoit lui rien demander , qu'il ne répondît , j'en parlerai au Roi : si bien qu'un jour un petit *Maitre* , fatigué de cette réponse bannale , lui dit : Monsieur , comment se porte Madame votre femme ? A qui M. de *Bontems* ne manqua pas machinalement de répondre encore , j'en parlerai au Roi. Effectivement , le Roi en entendit parler ; car la chose étoit trop plaisante pour ne lui être pas contée , & le petit *Maitre* eut soin d'en divertir pendant quelque temps la Cour. Mais pour en revenir au crédit de Monseigneur , on peut dire qu'il a été fort petit jusques ici. On me contoit l'autre jour que ce Prince passant à la Grève , dans le temps qu'on y expédioit un courrier pour l'autre monde , la pitoyable Populace lui demanda d'abord grace pour ce pauvre malheureux. Monseigneur qui savoit fort bien qu'il ne lui convenoit pas d'en donner , dit que tout ce qu'il pouvoit faire , étoit de l'aller demander au Roi , & tourna d'abord bride du côté de *Versailles*. Dès qu'il y fut , il pria le Roi de souffrir que

sa présence portât bonheur , puisque c'étoit la première fois que le cas lui étoit arrivé. Le Roi lui dit : je le veux bien pour cette fois , mais n'y revenez pas. L'exécution qui avoit été suspendue ne se fit point , le criminel eut sa liberté ; mais la manière dont le Roi consentit à cela , fait bien voir , qu'il est de l'opinion de *Don Japhet d'Arménie* , qui dit *que deux Soleils en un lieu trop étroit , rendent trop excessif le contraire du froid*. Ainsi , suivant cette maxime , notre Monarque veut qu'il n'y ait que lui qui brille sur notre horizon ; aussi est-il bien servi à sa mode : jamais Monarque n'a été si encensé que celui-là , & peu s'en faut qu'on ne lui rende les hommages dûs à la Divinité. M. de *Cavoix* , qui , comme vous savez , est Maréchal de Logis de sa Maison , lui dit l'autre jour une chose qui auroit dû le disgracier , & qui bien loin de là lui a valu des récompenses. Sa Majesté se plaignoit à lui de ce que les Seigneurs de la Cour étoient très-mal logés cette année-ci. M. de *Cavoix* s'excusoit sur ce

que le Château n'étoit pas assez grand pour contenir une Cour si nombreuse : mais , dit le Roi , *Fontainebleau* n'est pas bâti d'aujourd'hui ! On y tenoit Cour du temps de François premier : sous le Roi Henri mon grand-pere , il y avoit assez de place , de même que sous le feu Roi mon pere. Ah ! Sire , dit alors le Marquis de *Cavoix* , Votre Majesté me parle là de plaisans Rois. Cette réponse que je n'aurois assurément pas voulu faire , a été très-bien interprétée , & le Roi a trouvé là-dedans une maniere de louanges qui lui a fait plaisir , quoiqu'aux dépens de ses Ancêtres. Voilà comme on hasarde quelquefois des choses qui réussissent ; mais pour moi , je ne serois pas assez hardie pour vouloir courir les risques d'une pareille réponse. La Cour est ici depuis quelque temps , & il s'en faut de beaucoup que l'on s'y divertisse aussi agréablement que vous faites à *Bagneres*. On nous donne un jour Comédie , un jour Appartement , & l'autre jour rien ; & cette maniere de vivre recommence.

toujours , chacun est occupé du soin de sa fortune : les Maltotiers font leur Cour à M. de *Chamillart* alternativement avec les gens de guerre ; les Abbés au Pere la *Chaise* ; ainsi on ne songe guere au plaisir. Pour moi , quand il fait beau , je trouve le mien à la promenade : je vais aussi voir mes amis , quelquefois le soir je vais au souper du Roi. Sa Majesté étoit hier de la meilleure humeur du monde ; Elle fit des contes tous plus plaisans les uns que les autres : Elle dit qu'un jour au retour de la chasse , après avoir donné son fusil à un Page pour le rapporter au Château , Elle entendit tirer un coup , & un moment après on vit venir un homme tout sanglant & tout défiguré , qui se plaignoit d'un coup de fusil qu'on lui avoit donné dans le visage. Je ne doutai point , dit alors le Roi , que ce ne fût là un tour de mon Page : je le fis appeler , & lui demandai pourquoi il avoit ainsi blessé ce pauvre Payfan ; & pris la liberté de tirer mon fusil ? Sire , me répondit-il , je demande pardon à Votre

Majesté , cet homme avoit la tête dans un buisson quand je suis passé , & il est si noir que je l'ai pris pour un merle , c'est ce qui m'a obligé à lui tirer dans le nez. Le Roi dit qu'il avoit eu bien de la peine à s'empêcher de rire d'une si plaisante maniere de s'excuser. Il conta ensuite , que pendant les guerres de soixante & douze il arriva une fort plaisante aventure à une bonne femme qui vendoit de la biere à l'armée de *Hollande* ; pendant qu'elle crioit de toute sa force , à deux sous ma bonne biere , à deux sous , un soldat crioit derriere sa tente , à six liards ma bonne biere , à six liards ; hélas ! disoit la bonne femme , voilà un malheureux qui s'est venu camper près de moi pour m'ôter tous mes chalans ; car tout le monde couroit au meilleur marché : enfin , après avoir bien lamenté sur ce qu'elle croyoit que sa biere lui resteroit , elle fut toute étonnée de voir qu'il n'y en avoit plus une goutte dans son tonneau : & cela , parce que le soldat avoit trouvé le secret de le percer de l'autre côté de la

tente, & en faisant deux liards meilleur marché, il l'avoit toute débitée avant que la bonne femme se fût apperçue du tour. Le troisieme conte que le Roi fit étoit à-peu-près de ce temps-là : Sa Majesté dit, que lorsqu'Elle fut à *Saint-Omer*, l'Evêque de cette Ville-là voulut chanter une grande Messe en sa présence; & comme il n'étoit pas fort accoutumé à ce saint exercice, il craignoit fort de n'en pas sortir à son honneur : il chanta pourtant la Préface tant bien que mal, sur quoi ses Aumôniers, pour l'encourager, lui dirent, pendant qu'il s'essuyoit : allons, Monseigneur, cela ira bien, vous vous êtes tiré à merveilles de la Préface. Oui, répondit le bon Prélat, je me suis tiré de la Préface; mais ce sera le diable au *Pater*. Voilà ce que le Roi dit avoir vu & entendu, & voilà les trois contes que j'eus l'honneur d'entendre hier de sa bouche royale. Il y avoit long-temps qu'on ne l'avoit vu de si belle humeur, on prétendoit que cette belle humeur étoit causée par une aventure assez plaisante. Il

avoit paru le jour précédent à la Cour un homme d'assez mauvaise mine , qui avoit suivi le Roi par-tout , & qui à la Messe & à la table , n'avoit jamais ôté les yeux de dessus Sa Majesté : une si grande attention de la part d'un inconnu , dont la physionomie n'étoit pas prévenante , commença à devenir suspecte. Le Roi s'en intrigua , & donna ordre qu'on suivît cet homme , & qu'on découvrit ce qu'il avoit dans l'ame ; car il ne paroissoit pas être là sans dessein. On mit à ses trousses un Officier des Gardes du Corps , qui le trouva revant au milieu du parc , en attendant que le Roi vînt pour s'y promener. Cet Officier l'accosta gracieusement ; & après quelques offres de service qu'il lui fit , parce , dit-il , qu'il le connoissoit étranger , le bon homme , en reconnaissance , lui apprit son nom , son pays , & le sujet de son voyage à la Cour. C'étoit un pauvre diable d'Auteur provincial , qui avoit dédié un assez mauvais livre au Roi , & qui attendoit le moment favorable pour le lui présenter. L'Officier
vint

vint rendre compte de sa commission à Sa Majesté , qui , charmée d'en être quitte pour une Épître dédicatoire , ordonna qu'on fît venir Monsieur l'Auteur , qui eut l'honneur de lui faire la révérence. On le présenta ensuite à Monseigneur , & aux Princes ; & le Provincial qui ne croyoit pas devoir ce bon accueil à sa mauvaise mine , s'en retourna fort content de lui-même , & de toutes les honnêtetés qu'il avoit reçues , & dont il s'imaginoit avoir toute l'obligation à son mérite. Cette terreur panique , ainsi tournée en plaisanteries , réjouit le Roi , & lui donna ce fonds de gaieté dont nous eumes l'honneur de nous prévaloir le soir.

Voilà , Madame , ce qui se passe à l'heure qu'il est à *Fontainebleau* , & toutes les nouvelles que je puis vous mander , en échange des jolies histoires que vous avez eu la bonté de me faire. Celle de la femme jument m'a bien fait rire ; elle pourroit être mise parmi les contes des Fées. Je ne comprends pas comment une femme d'es-

prit a pu vous la donner pour argent comptant ; & j'admire avec vous la bonne foi de cette Dame. Mais je vous avoue que l'aventure de la Marquise de *Vergnac* m'a fort intéressée , & que je ne puis encore m'empêcher de frémir quand je pense à cette pauvre petite personne , enfermée toute vivante dans un affreux tombeau , & en fort désagréable compagnie. Elle est bien heureuse de s'en être tirée ; j'en suis même si touchée à l'heure qu'il est , que pour bannir les tristes idées que cela me donne , il faut que je vous conte une faillie de l'Abbé *Croifat* , Chapelain de la Cour. Vous savez que l'on sert là par quartier : l'Abbé *Croifat* donc , avec le bel esprit que Dieu lui a donné , & sa prononciation Gasconne , vint l'autre jour trouver le Roi , & lui dit : Sire , je demande une grace à Votre Majesté : Et quelle grace , dit le Roi ? C'est , répondit le Chapelain , de me faire changer de quartier , & au lieu que je sers pendant les mois de Juin , Juillet & Août , de me faire don-

ner Septembre, Octobre & Novembre. Et quelle raison avez-vous pour demander cela, dit le Roi? Sire, dit l'Abbé *Croifat*, je sue comme un porc, & je gâte tous les Ornemens de Votre Majesté : cette raison, la maniere & le ton dont il l'allégua, fit bien rire le Roi, & présentement cela est tourné en proverbe à la Cour, dès qu'on a chaud nos petits *Maîtres* ne manquent pas de dire, je sue comme un porc, & je gâte tous les ornemens de Votre Majesté. Cet Abbé *Croifat* a pourtant son mérite, tant il est vrai que chacun a le sien, & jamais homme n'a si-tôt expédié une Messe que lui : il la dit même si vite, que *Lulli* s'en plaignit autrefois au Roi, parce qu'il ne trouva pas de temps pour placer sa musique, & lorsque le Roi dit à notre Abbé, que *Lulli* étoit mécontent de lui : Sire, répondit-il, si *Lulli* me fâche, je mets toute la Messe dans le *Domine salvum fac regem*. Enfin, n'y ayant pas moyen d'en tirer d'autre raison, *Lulli* qui vouloit trouver de la place pour faire chanter ses

motets , s'avisa de donner un Clerc à l'Abbé *Croifat* , qui répondoit aussi lentement que l'autre demandoit vite. Ainsi le tout seroit revenu au même , si l'Abbé *Croifat* ne s'en fût aperçu ; mais dès qu'il y prit garde , il cria tout haut , avec son jargon , ah ! je suis *bandu* , & l'on ne l'y rattrapa plus : car il ne voulut pas qu'on lui donnât une autre fois de Clerc inconnu , ainsi il fallut que M. de *Lulli* prît patience. Cette diligence de l'Abbé *Croifat* , qui faisoit enrager le Musicien , fait le plaisir de nos Courtisans ; tant il est vrai , que ce qui plaît aux uns déplaît ordinairement aux autres. Mais à propos de *Lulli* , on medit l'autre jour une Epitaphe qui fut faite pour lui , & dont il faut que je vous fasse part , en échange de celle de la *Fontange* , que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Vous vous souvenez bien que l'on a attribué à *Lulli* toutes les qualités d'*Orphée* , tant bonnes que mauvaises ; ainsi vous n'aurez pas de peine à comprendre le sens de l'Epitaphe , la voici.

Il est donc mort , enfin , cet *Orphée* accompli ,
 Cet incomparable *Lulli* ,
 Qui nous charmoit par ses *Airs* tendres ;
 O cruelle fatalité !
 Si du moins il fût mort comme il l'a mérité ,
 On eût pu garder de ses cendres.

Vous voyez , Madame , que je vous dis aussi à mon tour de vieilles nouvelles , j'espère qu'elles ne vous en seront pas moins agréables. On s'attend ici de jour en jour à voir allumer une terrible guerre , & l'on fait déjà des préparatifs pour cela ; voilà encore de quoi abymer le Royaume , avant qu'il ait le temps de se rétablir des désordres de la guerre passée ; & franchement , je crois que nous payerons cher la Couronne d'*Espagne* que le Roi a achetée à son petit-fils à nos dépens. Il nous en coûtera bon pour empêcher qu'on ne la lui ôte ; & franchement nous sommes de grands fous de nous ruiner pour l'aggrandissement d'autrui , & pour des gens qui bien loin de nous faire l'honneur de nous en savoir gré , nous regardent comme le serviteur inutile de l'Evan-

114 . LETTRES HISTORIQUES
gile , qui ne fait que ce qu'il est obligé
de faire ; mais je me tais , de peur d'en
trop dire. Adieu donc , Madame , je
suis , &c. *A Fontainebleau , ce.*

L E T T R E X X X I I I .

ENFIN , Madame , me voici de
retour à *Toulouse*. Le Parlement y a
repris séance , & les plaisirs vont re-
prendre leur train ordinaire : j'ai pour-
tant regret à ceux de *Bagnères* : mais il
faut se passer de tout ce qu'on n'a pas ;
& quand on est aussi ambulante que je
le suis , on doit tâcher de ne prendre
d'attachement pour aucun lieu. Il vient
de passer ici une jeune & belle habi-
tante de la terre , qui suit parfaitement
bien cette maxime , & qui n'a du tout
point l'air de prendre encore racine
nulle part : elle fait l'admiration de
toute cette Province , & je ne crois pas
qu'il y eût plus de monde à la suite de
notre Seigneur lorsqu'il fit son entrée

en Jérusalem le jour des Rameaux , qu'il y en a eu ici à la suite de cette *Pélerine*. La foule étoit si grande auprès d'elle , que dès qu'on savoit qu'elle alloit à quelque Eglise , toute la Ville couroit après. J'y ai couru comme les autres , sans savoir pourquoi , & j'ai été plus de trois jours sans pouvoir en approcher. Mais il est temps de vous dire ce que c'est que cette *Pélerine* , & voici ce que j'en fais. Elle est , ou du moins elle dit être niece de ce fameux Comte de *Staremborg* , qui défendit *Vienne* : elle s'appelle *Bilbiane* ; elle est grande & bien faite , âgée d'environ vingt ans , blanche & blonde apparemment comme une Allemande ; je dis blonde apparemment , parce que je n'ai point vu ses cheveux : son teint est un peu pâle , & tel que peut l'avoir une personne qui pratique toutes fortes d'austérités. Voici de quelle maniere elle est habillée : elle porte , au lieu de chemise , la haire , le cilice , & tout l'attirail de pénitente ; là-dessus un corps de jupe lacé bien ferme ; & pour robe de chambre un sac de

116 LETTRES HISTORIQUES

de toile noire , tel que sont ceux que portent les Pénitens noirs. Ce sac est un peu ample , il prend depuis le cou jusques aux pieds , & est noué à la ceinture par une corde pareille à celle des Cordeliers , qui forme quelque'espece de plis à ce sac , & lui donne un air de manteau : il pend à cette ceinture , un gros chapelet avec une tête de mort & quantité de médailles ; & d'un autre côté , des boîtes de fer-blanc pleines de reliques & autres colifichets de Rome. Elle a sur le cou , en guise d'écharpe , un rochet de cuir tout brodé de coquilles ; sa coëffure répond fort bien au reste de l'ajustement ; elle consiste en une couronne d'épines qui lui couvre le dessus de la tête , une coëffe de taffetas roulée là-dessus , & un chapeau noir , à grand bord , noué sous le menton avec des cordons : avec tout cet équipage elle est armée d'un grand bourdon tout chargé encore de reliques & reliquaires , qu'elle porte d'aussi bonne grace qu'une Amazone pourroit porter sa lance : & ainsi harnachée &

nuds pieds, elle court le monde depuis quelques années, sans qu'il lui soit arrivé, du moins si on l'en croit, aucune mauvaise aventure. Dès qu'elle arriva à *Montpellier*, le Comte de *Broglie* qui commande les troupes dans ce Pays, & qui, comme je vous l'ai déjà dit, a marié ici sa fille avec le Président *Riquet*; M. de *Broglie*, dis-je, à qui on avoit déjà dit des merveilles de notre *Pélerine*, sachant qu'elle prenoit le chemin de *Toulouse*, l'obligea à s'embarquer sur le canal, & lui donna des gens pour la défrayer de tout sur la route; il la recommanda à son gendre & à sa fille, qui l'ont ici comblée d'honneurs; & c'est ce qui a beaucoup contribué à lui donner tout le relief qu'elle a eu dans ce Pays; mais il faut enfin vous dire quel est le sujet qui lui fait ainsi arpenter la terre. Nos Dames *Toulousaines* ont été curieuses de le savoir, & notre *Pélerine* leur a conté, c'est-à-dire aux principales; car il n'appartenoit pas à tout le monde de l'approcher de si près: elle a, dis-je, conté à celles

qui tiennent ici le premier rang , que dès sa plus tendre jeunesse elle avoit eu le malheur d'être possédée du démon , & que souhaitant fort d'être débarrassée d'un pareil hôte , elle avoit , dans les momens de relâche qu'il lui laissoit , fait un vœu à Dieu , s'il l'en délivroit tout-à-fait , d'aller en pèlerinage visiter les Saints Lieux de la *Palestine*. Le Ciel reçut favorablement ses vœux , & elle se mit en même-temps en chemin pour les accomplir. Comme elle devoit faire ce voyage en Pélerine , on ne put pas lui donner un équipage convenable à sa naissance , & l'on se contenta de choisir douze jeunes Demoiselles pour l'accompagner , dans le même habit. Cette dévote troupe ainsi uniforme , malgré toutes les mesures qu'on avoit prises pour sa sûreté , tomba entre les mains des Turcs , qui , sachant que c'étoit des Allemandes , les conduisirent à *Constantinople* , où on les accusa d'être envoyées par l'Empereur , pour , sous prétexte de dévotion , faire quelque complot contre les Ottomans. Là-dessus on leur fit leur

procès, & elles furent toutes condamnées à avoir la tête tranchée. On les conduisit au lieu du supplice, où les douze compagnes de notre *Pélerine* subirent leur Sentence; & comme celle-ci alloit avoir le même sort, un Bacha qui avoit été pris par les Impériaux, & qui avoit reçu mille bienfaits du Comte de *Staremborg*, la reconnut, & en même-temps retint le bras du bourreau qui l'avoit déjà levé pour lui faire sauter la tête : ce Bacha se chargea de tous les événemens. Je ne fais pas comment il s'en sera tiré, mais Mademoiselle de *Bilbiane* se tira d'affaires par son moyen, & sortit au plus vite du Pays barbare. Dès qu'elle se vit en lieu de sûreté, elle songea à remercier Dieu de cette seconde délivrance, & fit vœu d'errer pendant dix ans sur la terre en habit de *Pélerine*, & de visiter ainsi tous les Saints Lieux de l'Europe; après quoi elle doit se faire Carmélite pour le reste de ses jours. Elle vient à présent d'*Italie*, & s'en va en *Espagne*. Elle ne fait jamais de provisions, & ne se charge point d'argent;

elle mange des fruits & des herbes qu'elle trouve sur son chemin ; & quand ce n'est pas la saison d'en trouver , elle demande , sans façon , un morceau de pain ; & après avoir mangé ce qu'elle croit lui suffire , elle donne d'abord le reste aux pauvres qu'elle rencontre , sans s'embarrasser de ce qu'elle mangera une autre fois. Pour le gîte , elle dit que quand elle arrive les soirs dans des lieux où il y a des Hôpitaux , en qualité de *Pélerine* , elle y va demander retraite , sinon elle passe la nuit derriere un buisson , ou sous le premier arbre qu'elle rencontre , & elle assure que jamais personne ne lui a fait de proposition scabreuse. Je veux l'en croire pieusement ; mais je fais bien que je ne voudrois pas m'exposer à courir le même risque , & qu'une pareille dévotion ne seroit nullement de mon goût. Comme elle n'a pas donné de ses nouvelles à ses parens , on l'a crue périée avec ses compagnes à *Constantinople* : son pere en a été si touché , que de douleur il en a quitté le monde ; & comme il étoit veuf , il s'est
allé

allé faire Prêtre en *Italie* ; & notre *Pélerine* dit avoir communie de sa main à *Padoue* , sans qu'elle ait voulu se faire connoître à lui : elle dit que c'est pour se mortifier qu'elle a voulu se refuser cette satisfaction ; mais je trouve qu'il y a de la dureté de l'avoir refusée à son pauvre pere. Encore un coup chacun a sa dévotion , & la sienne a été fort admirée ici , quoique peut-être tout le monde ne l'ait pas approuvée : quoi qu'il en soit , on l'a toujours bien courue. Elle a fait quelque séjour dans cette Ville , à cause du nom qu'elle porte de *Toulouse la Sainte* ; elle y a visité toutes les Eglises , de même que les corps Saints , & nos Dames de haute volée ont eu l'honneur de la promener dans tous les lieux de piété : pour moi , après l'avoir galoppée pendant quelques jours , sans pouvoir en approcher , je m'avisai , un matin que j'appris qu'elle étoit aux Cordeliers , de m'aller camper dans le carrosse qui les avoit conduites , & qui les attendoit à la porte de l'Eglise ; c'étoit celui de la Présidente de

Puget, qui accompagnoit ce jour la *Pélerine* : cette Dame me connoissoit si bien , que lorsqu'elle me vit , elle dit mon nom à Mademoiselle de *Bilbiane* , qui , ne pouvant pas reculer , fut obligée d'esluyer mon compliment. Je lui demandai sa bénédiction & le secours de ses bonnes prieres , qu'elle me promit au plus vite , pour se débarrasser apparemment de moi : j'eus pourtant tout le loisir , avant d'abandonner mon poste , d'examiner & sa personne & son ajustement ; ainsi je vous en puis parler sçavamment : après cela je descendis de son carosse , & rentrai dans le mien fort glorieuse du succès que j'avois eu , qui me fit bien des envieux ce jour-là , car il y eut bien des gens qui coururent en vain : quelques Dames voulurent ensuite tenter le même moyen dont je m'étois servie ; mais il ne leur fut pas possible d'en venir à bout ; car on fit toujours faire garde autour du carosse , afin que personne n'y pût entrer. Enfin si vous aviez vu cela , vous auriez trop ri , & je crois que la *Pélerine* doit avoir bien ri

elle-même de la folie des gens de ce Pays , & de toute l'admiration qu'elle y a causée : pour moi je vous avoue que je ris à mon tour de ma folie , quoiqu'elle ait été autorisée par le grand nombre. Enfin la *Pélerine* est partie ; on lui a donné ici une litiere qui doit la conduire jusques sur les terres d'*Espagne*. Elle ne vouloit pas accepter cette voiture ; mais nos dévotes la lui ont fait ordonner par des Confesseurs ; ainsi elle a été obligée d'obéir. On vouloit aussi lui donner une femme pour l'accompagner : mais elle s'en est défendue , parce que cela auroit pu interrompre ses méditations : elle a pris seulement pour toute compagnie un petit mouton qu'on a mis auprès d'elle dans la litiere. Les dévots de *Toulouse* ont écrit sur les frontieres aux dévots de leur connoissance pour leur recommander la *Pélerine* : ceux-là la recommanderont sans doute à d'autres , & ainsi d'étape en étape , on continuera à lui rendre les mêmes honneurs qu'elle a reçus ici. Enfin c'est une fureur ; on ne parle par-tout que de la *Pélerine* ; & comme

c'est à présent l'Evangile du jour, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais qu'elle fasse la matière de cette lettre. Je compte que vous me marquerez à votre tour ce qui se passe à *Paris*. Je ne vous parle pas de ce qui se passe dans mon cœur sur votre chapitre, je me flatte que vous en êtes persuadée, & je veux bien me flatter aussi de trouver dans le vôtre des sentimens pareils à ceux que j'ai pour vous. Adieu, Madame. *A Toulouse, ce.*



L E T T R E X X X I V .

VOUS m'avez fait un vrai plaisir, Madame, en me donnant de vos nouvelles, & en me contant l'histoire de votre illustre *Pélerine*. Je suis de votre sentiment sur son chapitre; ces fortes de dévotions ne sont nullement de mon goût, & c'est encore un de ces exemples que j'aimerois mieux admirer qu'imiter. Vous avez raison de vous moquer

de la folie que l'on a de courir après cette fille, & c'est ici le cas d'appliquer le proverbe qui dit, que tous les badauds ne sont pas à *Paris* : mais laissons le monde tel qu'il est, il n'est plus question de cela, & j'ai des choses bien plus importantes à vous conter, c'est la mort du Roi *Guillaume* : car on ne l'appelloit plus ici Roi d'*Angleterre* depuis que les affaires avoient commencé à se brouiller, & le Roi avoit reconnu, après la mort du Roi *Jacques*, le petit Prince de *Galles* pour Roi de la *Grande-Bretagne*, sous le nom de *Jacques* troisième : c'est donc la mort du Roi *Guillaume* qui fait présentement le sujet de toutes les conversations : chacun raisonne là dessus à sa mode ; le Peuple dévot s'en réjouit ; les nouveaux Convertis en paroissent un peu consternés ; ils ne peuvent plus dire à présent l'épée de *Gedeon* ! Les voilà appuyés sur un bras plus foible, puisque c'est sur celui d'une femme ; car les Anglois ont proclamé la Princesse de *Danemarck* à la place de son beau-frere, & on l'appelle la Reine

Anne. Elle a signalé le commencement de son regne par la déclaration de guerre dont son prédécesseur avoit jetté les fondemens avant de mourir, en faisant une ligue offensive & défensive avec les *Hollandois*, & quantité d'autres Souverains qui ont tous intérêt que le Traité de partage de la Monarchie d'*Espagne* subsiste : on prétend que cette partie est si bien nouée, que la mort du Roi *Guillaume* ne sauroit y apporter du dérangement ; & si cela est, on a tort de s'en réjouir : il est pourtant sûr que le siècle perd un grand homme, & que voilà un Héros de moins. On dit que c'est une chute qu'il a faite à la chasse qui a hâté sa fin : je ne fais pas ce qui en est ; mais il est sûr qu'il ne pouvoit aller loin, il étoit accablé d'infirmités asthmiques, & c'étoit un esprit bien fort dans un corps très-foible. Il y a quelque-temps que le Roi dit à table, qu'il croyoit que le Prince d'*Orange* mourroit avant le mois d'*Avril*. La chose est arrivée ; & comme je ne crois pas que le Roi l'ait su par révélation, je m'imagine que c'étoit

sur le rapport de quelques Médecins qu'il en parloit. On a fait dans cette occasion toutes les folies qu'on fit autrefois lorsqu'on crut qu'il avoit été tué avec le Maréchal de *Schomberg* au passage de la *Boine* : vous savez qu'on fit des feux de joie dans toutes les rues de *Paris* : que les Bourgeois , après avoir vuidé leurs barriques , les brûloient devant leurs portes ; qu'on traînoit sur le Pont-neuf des figures de paille auxquelles on donnoit le nom de Prince d'*Orange* ; & qu'enfin chacun prétendoit signaler son zele à force d'extravagances ; pour ce coup la joie a été plus modérée , & n'a point tant éclaté au dehors. Je ne fais si c'est parce que la haine que l'on avoit pour ce Prince étoit diminuée , ou parce que l'on n'a plus guere envie de rire dans ce Pays-ci ; & cette dernière raison pourroit bien être la meilleure. Mais à propos de la haine que l'on avoit pour ce Prince , on me contoît l'autre jour une assez plaisante chose. Une dévote fut se confesser à un Prêtre de *Saint Lazare* , que nous ap-

pellons *Barbets*, qui faisoit une Mission dans la Paroisse de la dévote. Cette bonne femme, après avoir fait une confession générale de tous ses péchés & reçu l'absolution, s'avança vers l'Autel pour communier : mais un scrupule l'arrêta tout court, & lui fit rebrousser chemin du côté du Confessionnal, où elle fut encore se jeter aux pieds du Prêtre, pour lui dire qu'elle avoit un ennemi qu'elle haïssoit, dont elle souhaitoit la mort, & qu'il lui étoit même impossible de surmonter cette haine, ni de prendre pour lui des sentimens plus humains ; que si elle pouvoit, elle lui donneroit cent coups de poignard de sa propre main. Le pauvre *Barbet*, scandalisé d'une pareille faillie, dit à sa Pénitente qu'elle n'étoit nullement en état de communier, & révoqua l'absolution qu'il lui avoit donnée, à moins qu'elle ne voulût étouffer les sentimens de haine & de vengeance qu'elle nourrissoit dans son cœur. La Pénitente n'en vouloit rien faire, & les choses auroient resté ainsi brouillées, si le Confesseur, poussé par

un esprit de curiosité, qui, comme vous savez, est assez naturelle à ces Messieurs, ne se fût avisé de demander le nom de cet ennemi : c'est, répondit la dévote, le Prince d'*Orange*. À ce mot le visage du Confesseur devint ferein, il loua le zèle de sa Pénitente, & lui promit, en faveur des sentimens qu'il avoit cru un moment auparavant damnables, un degré de gloire dans le Ciel, & des Indulgences pour tous les péchés qu'elle pourroit faire : voyez ce que c'est que de ne pas s'entendre, & comment les circonstances changent les choses. Vous allez peut-être croire que c'est ici un conte fait à plaisir ; mais je vous assure très-sérieusement que la chose est arrivée tout comme je viens de vous le dire ; la dévote est mon alliée, on l'appelle Madame de *Marfolier* ; la scène s'est passée à *Chanqueil* où elle a une maison de campagne, & le Missionnaire est un nommé le Pere des *Mortiers*, Prêtre de la Mission de *S. Lazare*, à *Paris*. Enfin le voilà mort cet ennemi si redoutable ; je ne fais pas si nous en se-

rons mieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que voici une sanglante guerre qui se rallume tout de plus belle, & qui va traîner à sa suite des impôts dont on achevera bientôt de nous accabler : pour moi je vous réponds que je n'en ferai plus la dupe ; bien loin de retrancher mon train & ma cuisine, comme je faisois autrefois en pareil cas, je suis résolue d'augmenter l'un & l'autre, & d'aider au Roi à manger mon bien, afin que cela soit plutôt fait. A quoi bon languir ? tôt ou tard on nous tirera jusques à notre dernier sou, ainsi faisons bombance tant que cela durera, sauf à entrer de meilleure heure à l'Hôpital ; du moins c'est mon avis, le suivra qui voudra. Tous nos petits-mâtres sont empressés à chercher de l'argent pour faire leurs équipages. Le pauvre Comte d'*Albert* voudroit bien à présent avoir le Régiment qu'il a perdu : je ne fais si vous étiez encore ici lorsque ce malheur lui arriva ; ce fut un petit démêlé qu'il eut avec un Gentilhomme Danois qui causa sa disgrâce ; on donna à ce démê-

fé, auquel la Duchesse de *Luxembourg* avoit servi de prétexte, le nom de duel ; le Comte d'*Albert* & le Comte d'*Uzès*, qui y étoient aussi compris, prirent le parti de la fuite : mais M. de *Barbesieux*, qui étoit, comme vous savez, beau-frere du Comte d'*Uzès*, trouva moyen de donner un autre tour à cette affaire, & obligea ces Messieurs à se venir remettre dans les prisons de la Conciergerie. Ils en sortirent quelque temps après ; mais le Comte d'*Albert* en fut pour son Régiment, qui lui avoit coûté quarante mille écus, & que le Roi cassa avant toute autre œuvre ; ainsi le voilà à présent, un peu dérangé. Il n'en a pas tant coûté au Comte d'*Uzès*, & le *Danois* en a été quitte pour sortir du Royaume, où apparemment il n'avoit pas eu dessein de s'établir : la pauvre Duchesse de *Luxembourg* ne s'en est pas tirée à meilleur marché que ces Messieurs, puisque par leur grace elle a été un peu timpanisée. Cette aventure lui en attira même une autre assez désagréable. La *Mopin*, qui se pique de

belle passion pour le Comte d'*Albert* ; prit martel en tête là-dessus. Un jour que la Duchesse entendoit la Messe à *S. Roch*, elle s'approcha de son prie-Dieu pour lui dire d'un ton menaçant, que si elle s'avisait d'écouter encore les raisons du Comte d'*Albert*, elle pouvoit compter d'avoir la cervelle brûlée d'un coup de pistolet. Tous ceux qui connoissent la *Mopin* sont persuadés qu'elle l'auroit fait tout comme elle le disoit. La Duchesse de *Luxembourg* en prit l'alarme, & cette algarade de la *Mopin* fit encore causer la Cour & la Ville, & toujours sur le compte de la pauvre Dame. Voilà à quoi on est exposé quand on est belle & que l'on veut faire usage de ses attraits ! Heureusement pour elle, le pauvre *Savari* fut assassiné à-peu-près dans ce temps ; & cette histoire tragique fit changer la these : comme vous pouvez l'avoir sue, je ne vous la conterai pas : en échange en voici une qui vient d'arriver tout *novissimè* à Mademoiselle de *B...* Vous savez que Madame sa mere donne à jouer ; un Gentilhomme appelé

appellé le Marquis de *S. André*, que la bassette & le lansquenet avoient attiré dans cette maison, trouva la Demoiselle en question fort à son gré ; & après avoir poussé quelques soupirs en petit-Maitre, & dit quelques je vous aime à propos, il eut soin de faire briller une bague que les uns estimoient mille louis, & les autres davantage : Mademoiselle de *B...* éblouie par l'éclat du brillant, après l'avoir admirée, comme le reste de la compagnie, dit au Marquis de *S. André* ; pour cela, Monsieur, il faut avouer que vous avez là une bien belle bague ! Elle est fort à votre service, Mademoiselle, lui répondit fort gracieusement le Cavalier : vous êtes bien honnête, dit la Demoiselle : mais vous jugez bien que je n'abuserai pas de votre honnêteté, & que je regarderai votre offre comme un compliment que je dois à votre politesse. Non, continua-t-il, Mademoiselle, en abaissant la voix, vous avez tort de le prendre sur ce ton, vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement qu'en acceptant l'offre que je vous

Tome II.

M

ai faite de cette bague ; je serai charmé que vous vouliez bien recevoir cette marque de ma tendresse , à condition que vous me donnerez aussi en même-temps quelque assurance de la vôtre : enfin , Mademoiselle , vous êtes fille d'esprit, voyez si cela vous accommode , & donnez-moi le moyen de mettre moi-même le brillant sur votre toilette ; je ne vous en dis pas davantage , c'est à vous à ménager le temps que vous jugerez propre à cela , & dès que vous m'aurez donné votre heure , vous jugerez de ma passion par l'empressement que j'aurai à me rendre à vos ordres. Mademoiselle de *B...* trouva ce discours très-éloquent ; jamais les billets doux du bon homme *Paget* ne firent plus de plaisir à Madame d'*Olonne* ; aussi n'eut-elle point de peine à s'y laisser persuader ; & moitié plaisanterie , moitié sérieux , elle répondit à *S. André* , que le plaisir de voir un joli homme comme lui à sa toilette suffiroit pour l'engager à l'y recevoir , quand même il faudroit risquer quelque chose pour cela & s'ex-

poser à être grondée de sa mere ; cependant, dit-elle, je ferai bien en sorte qu'elle n'en saura rien , je puis m'en fier à ma femme de chambre, dont le savoir-faire nous garantira de tout : ainsi, si vous voulez venir demain à huit heures du matin , vous la trouverez dans mon anti-chambre, elle vous ouvrira ma porte ; & comme ma mere ne se leve jamais avant dix heures, vous pourrez rester jusques à ce temps avec moi , sans qu'il y ait rien à craindre ; & je vous prie, ajouta-t-elle, d'être persuadé que dans ce que je fais pour vous je n'ai en vue que vous-même, & que le brillant n'y a point de part : apportez-le pourtant, continua-t-elle en riant, car je serai bien-aise de le garder pour l'amour de vous. Le Marquis de *S. André* fut un peu étonné de se voir ainsi serrer le bouton de près ; & après avoir écouté la Demoiselle avec beaucoup d'attention, il lui dit d'un air désolé : ah ! que je suis malheureux de ne pouvoir pas profiter des favorables dispositions où vous êtes pour moi, il faut que j'aille

demain à *Versailles* , & que j'y reste jusques à Mercredi que le Roi partira pour *Marli* : s'il ne s'agissoit que de ma fortune , je la sacrifierois de bon cœur à celle que vous avez la bonté de m'offrir ; mais j'ai donné ma parole au Ministre , & c'est pour des affaires qui regardent le service du Roi , ainsi il n'y a pas moyen de s'en dédire , j'en suis au désespoir. Mais , charmante personne , faut-il que je perde mon bonheur , parce que je suis obligé de le reculer ? Ne ferez-vous pas assez bonne pour me conserver ces tendres sentimens jusques à Jeudi matin ? Plaignez-moi d'être obligé d'attendre jusques à ce temps , & comptez sur mon exactitude , à moins que je ne meure d'impatience avant que cet heureux jour arrive. La Demoiselle , charmée du ton passionné avec lequel le Marquis lui parloit , consentit à remettre la partie au Jeudi , & ainsi convenus de leurs faits , nos amans se rapprochèrent de la table où l'on jouoit , de peur qu'une plus longue conversation ne devînt suspecte à la compagnie. Remar-

quez que c'étoit le Dimanche au soir
 qu'ils prirent cette belle résolution. Dès
 que le jeu fut fini, le Marquis se retira
 comme les autres, & le lendemain ma-
 tin, au lieu d'aller à *Versailles*, il fut se
 renfermer au Temple chez un Jouail-
 lier, qui lui fit une bague si pareille à la
 sienne, qu'il étoit aisé de s'y méprendre.
 L'ouvrage fut achevé dans les trois jours
 que *S. André* avoit eu la précaution de
 prendre ; ainsi il sortit triomphant du
 Temple, & se rendit avec ce rare bi-
 jou, le Jeudi au matin, à la toilette de
 sa belle : la femme de chambre après
 l'avoir introduit le laissa seul avec elle,
 & en fille qui savoit son métier, alla
 se mettre en sentinelle pour écarter les
 fâcheux. *M. de S. André* débuta par le
 don de la bague, & la Demoiselle de
 son côté se fit un point d'honneur de
 tenir sa parole, quoique ce fût aux dé-
 pens de son honneur ; ainsi les condi-
 tions du traité ayant été exécutées de
 bonne foi, chacun se sépara content : la
 belle l'étoit fort de l'acquisition qu'elle
 venoit de faire ; & comme il falloit tôt

ou tard que sa mere sût qu'elle avoit cette bague , elle l'arbora dès le même jour à son doigt, ne pouvant pas se refuser plus long-temps le plaisir de s'en voir parée. Dès qu'elle se mit à table, sa mere ne manqua pas de remarquer ce nouvel ornement. Par quelle aventure , lui dit-elle , avez-vous aujourd'hui la bague du Marquis de S. *André* ? Elle n'est plus à lui , répondit la Demoiselle , & la dernière fois qu'il a été ici , il m'en a fait présent. Cela n'est pas possible , lui dit sa mere , on ne fait pas des présens de cette conséquence , & vous auriez même eu grand tort de l'accepter , sans m'en avoir demandé la permission. Ma mere , il est vrai , dit la belle ; mais je ne croyois pas d'abord que cela fût sérieux : je lui dis que sa bague étoit belle , il la tira d'abord de son doigt & me dit qu'elle étoit à mon service. Je l'acceptai pour l'embarrasser , parce que je comptois qu'il me l'offroit par gascnade : mais il me pria fort gracieusement de la garder. Je crus qu'il la viendrait chercher le lendemain ; mais

comme il y a plus de trois jours , & que je n'ai pas entendu parler de lui , j'ai été bien aise de vous la faire voir , & j'espère que vous ne ferez pas fâchée que je la garde , si on ne me la redemande pas. Volontiers , dit la mere ; mais je doute fort qu'on vous la laisse , ou je suis bien trompée , ou il y a du pour ou du contre là-dedans ; encore un coup on ne donne rien pour rien , & des présents de cette conséquence ne se font pas si galamment. Là-dessus elle envoya chercher un Jouaillier de sa connoissance , qui , après avoir examiné le brillant , en reconnut la fausseté. Madame de B... se moqua de la crédulité de sa fille : je savois bien , lui dit-elle , que de pareilles acquisitions ne se font pas à si peu de frais , & que des présens de mille louis ne sont nullement à la mode : cela vous apprendra à ne point accepter une autre fois les offres que l'on vous fera : les hommes de ce temps ne sont pas dupes , & l'on doit toujours être en garde avec eux. Rendez cette bague ; car quoiqu'elle ne vaille pas grand'chose ,

ceux qui l'ont crue fine regarderoient celle-là comme un présent de conséquence , dont le Marquis ne manqueroit pas de se faire honneur. La pauvre Demoiselle se seroit bien passée des réflexions de sa mere ; elle en faisoit d'assez tristes sur cette aventure , dont toutes les circonstances étoient accablantes ; aussi s'abandonna-t-elle à son désespoir : elle s'enferma dans sa chambre, & tant que la journée dura , elle ne fit autre chose que pleurer. Le soir le jeu recommença , & Madame de *B...* fit appeller sa fille. Il fallut qu'elle obéît ; & le premier objet qu'elle rencontra en entrant dans l'appartement de sa mere , fut le Marquis de *S. André* , qui la vint aborder d'un air de confiance : vous devez croire qu'elle le relança de la belle maniere. Voilà , dit-elle , en lui rendant la bague , l'indigne présent que vous m'avez fait ! Je ne vous l'avois pas demandé ; vous savez ce qu'il m'en coûte , & vous devez être persuadé que je vous le ferai payer chèrement. Le Marquis reprit froidement la bague , & en fai-

fant un petit tour de passe-passe , la mit dans sa poche , & reprit la véritable , sans que la belle s'en apperçut , après quoi il s'approcha des joueurs , & prit une carte. Dès qu'il mit la main sur la table , chacun s'écria encore sur la beauté de la bague. Hé si donc , Messieurs , leur dit-il , vous vous moquez ; Mademoiselle dit qu'elle est fausse. Oh pour cela , M. le Marquis , dit Madame de B... qui avoit envie de le mortifier , ma fille n'a pas tout le tort , & un tel Jouaillier qui s'est trouvé ici tantôt par hasard , l'a déclarée très-fausse. Je parie , dit un connoisseur de la compagnie , qu'elle est fine. Là-dessus la dispute s'échauffa , & pour la terminer on envoya chercher les Jouailliers les plus entendus de *Paris* , qui convinrent tous qu'elle étoit fine , & qu'il falloit que le Jouaillier de Madame de B... fût un animal. La Demoiselle eut alors regret à la bague ; & voulant la racrocher elle fit des excuses au Marquis , & lui demanda pardon de l'incartade qu'elle venoit de lui faire. Ce n'est rien , Mademoiselle ,

lui répondit-il ; j'espère qu'à l'avenir vous me rendrez plus de justice : & pour vous faire voir que je suis galant homme, je veux bien vous rapporter encore demain la même bague aux mêmes conditions de l'autre fois. La Demoiselle, qui n'avoit pas fait le premier pas pour reculer, convint d'un second rendez-vous, & reçut encore une fois le diamant faux, ainsi la voilà deux fois dupe. Je ne crois pas qu'elle s'avise de demander encore son reste. Cependant l'aventure a été sue ; je ne fais si c'est par l'indiscrétion du Cavalier, ou par la sienne. Quoi qu'il en soit, la voilà perdue de réputation, & il faudra qu'elle prenne le parti du Couvent, ou qu'on la dépayse : car je ne crois pas qu'il lui fût fort aisé de se marier ici. Quoiqu'elle se soit attirée ce malheur, je ne laisse pas de la plaindre, parce que je connois sa famille ; je crois qu'elle vous fera aussi pitié, quoique son aventure soit fort propre à vous faire rire. Je n'ai pas voulu manquer à vous la raconter ; & si l'on pouvoit la rendre publique,

faits nommer les masques , je crois que l'on rendroit un bon office au Public , puisque cet exemple pourroit servir de leçon aux Coquettes , qui , comme dit la chanson , n'en veulent qu'aux écus. Pour moi , je vous avoue que je me sentirois quelque indulgence pour des foiblesses que l'amour seul pourroit causer : mais je ne saurois pardonner ce que l'on fait par intérêt , il y entre trop de bassesse. Adieu. *A Paris , ce.* Je suis , &c.

LETTRE XXXV.

LA mort du Roi *Guillaume* a été bientôt sue ici ; mais quelque soin qu'on ait eu de la publier par-tout , c'est de moi qu'on en a appris la première nouvelle , & je vous suis très-obligée , Madame , de m'avoir donné le moyen de faire l'importante là-dessus ; car enfin , comme on hurle parmi les loups , il faut aussi faire un peu la *Gasconne* avec

les *Gascons* : il faut voir l'idée qu'on a de moi dans ce *Pvys* ; on me croit initiée dans les secrets des Grands , & je ne dois cette haute opinion qu'à la bonté que vous avez de m'informer de ce qui se passe. On raisonne en Province tout comme à *Paris* sur la mort du Roi *Guillaume* ; les uns s'en réjouissent , les autres s'en affligent ; & moi , qui ne suis ni nouvelle convertie , ni cagote , je laisse rire & pleurer sans prendre de parti : car outre que les affaires publiques ne m'intéressent pas à beaucoup près autant que celles de ma famille , je vous dirai encore que je ne crois pas que cette mort puisse apporter un grand changement dans la situation présente : car on dit que la nouvelle Reine d'*Angleterre* a été proclamée d'un commun consentement , & qu'elle réunit en sa personne l'inclination de tous ses Sujets. Ceux qu'on distinguoit autrefois sous le nom de *Jacobites* , sont à présent contents de voir sur le Trône une Princesse qui porte celui de *Stuard* , & une Princesse qui , à ce qu'on dit , a toutes

toutes les qualités requises pour bien régner : les *Anglois* espèrent que ce sera une seconde *Elizabeth*, dont la mémoire leur est encore en vénération. On remarque que le règne des femmes a toujours été un règne florissant dans ce Pays ; ainsi, si cela est, nous n'aurons pas ici les rieurs de notre côté : mais que nous importe ; si nous étions assez sages pour laisser chamailler les Souverains, sans nous mêler de leurs querelles, nous en serions beaucoup mieux : il faudroit, comme vous l'avez judicieusement pensé, aider au Roi à manger notre bien, & chanter pendant ce temps :

Tout est en feu sur la terre & l'onde,
Tandis qu'en paix nous buvons ici.

Je connois un Gentilhomme qui vient de faire une Compagnie de Dragons, & qui a un peu dérangé ses affaires pour cela : il me contoit l'autre jour qu'étant allé demander du secours là-dessus à un de ses oncles, le bon homme lui avoit répondu : mon neveu, croyez,

Tome II,

N

vous, quand le Roi prendra une Ville en *Flandres* ou en *Catalogne*, qu'il vous la donne pour vous dédommager de toutes les dépenses que vous faites ? Non, mon oncle, dit le Gentilhomme, je ne compte point là-dessus ; vous êtes donc un grand sot, répliqua l'autre, de risquer votre vie & de vous ruiner pour rien. Croyez-moi, allez-vous en dans votre Château, & si quelqu'un vouloit vous en tirer, ou vous en disputer la propriété, alors vous pourriez compter sur mon secours & sur celui de mes amis ; mais je vous prie de ne pas m'en demander d'autre. Le Capitaine de Dragons se retira fort confus ; & en me faisant cette histoire, il pestoit fort contre son oncle, dont le raisonnement me paroît pourtant très-juste, & si juste que ce bon homme-là me paroît le premier *François* qui ait parlé de bon sens sur une affaire de cette nature. Mais pour revenir à celles d'*Angleterre*, je vous dirai qu'il a passé ici un Gentilhomme *Suisse* qui vient de ce Pays, & qui a apporté des nouvelles toutes ré-

centes. Vous savez que les *Suisses* sont amis de tout le monde, aussi bien que *Sofie*, ainsi vous ne devez pas être surprise que celui-là ait eu la liberté de voyager dans des Pays ennemis les uns des autres ; il s'est trouvé à *Londres* lorsque le Prince d'*Orange* est mort ; il a vu son enterrement, proclamer la nouvelle Reine, & n'est parti qu'après avoir assisté à la cérémonie de son Couronnement ; il nous a fait des relations de tout : & comme je vous ai promis de vous faire part de tout ce que j'apprendrai dans mes voyages, je vais vous répéter ce que je lui ai entendu dire, comptant bien que sa narration vous fera plaisir, puisqu'à coup sûr vous n'avez jamais rien vu de pareil en *France*. A l'égard de la mort du Roi *Guillaume*, il dit que la chute qu'il fit à la chasse pouvoit bien en avoir été la cause prochaine, puisque cela a ébranlé un corps qui étoit déjà très-mal disposé. Quoiqu'il en soit, ce Prince s'est vu mourir sans frayeur ; il a songé en bon Chrétien à mettre ordre à sa conscience ; & en bon politi-

148 LETTRES HISTORIQUES
que à pourvoir à la sûreté de ses peuples, en prenant de justes mesures pour maintenir l'union entre ses Alliés. Au moins vous vous souviendrez que dans tout ce que je dis ici, je ne suis que l'écho d'un Gentilhomme *Suisse*; ainsi mes expressions ne doivent pas vous scandaliser. Enfin, ajouta-t-il, ce Prince après avoir réglé toutes choses, se sentant affoiblir, demanda que l'on se hâtât de lui donner la Communion. Ce n'est pas la manière de la Religion *Anglicane* de porter le S. Sacrement; mais le Prêtre va dans la chambre du malade consacrer, ou benir le pain & le vin qu'il doit administrer. Le Roi *Guillaume* reçut ces symboles du Corps & du Sang du Seigneur, avec beaucoup de marques de piété, & mourut peu de temps ensuite, après avoir eu soin de se fermer lui-même les yeux. Lorsqu'on ouvrit son corps, on n'y trouva presque point de sang, & rien de sain que le cœur & le cerveau; on le porta de *Kensington* où il étoit mort, à *Westminster* pendant la nuit, & on l'enterra sans

pompe dans la Chapelle de *Henri VII.* Mais on peut dire, ajouta notre *Suisse*, que chaque cœur lui a dressé un mausolée digne de lui. Cependant, continuait-il, la Princesse *Anne* fut proclamée d'une commune voix; le Prince *Georges de Danemarck*, son époux, fut le premier qui la salua Reine: mais lorsqu'il lui baïsa la main, pour lui rendre ses premiers hommages, elle l'embrassa fort tendrement. Le soir, comme elle étoit fatiguée de tous les complimens qu'elle avoit été obligée d'essuyer pendant cette première journée de son regne, elle envoya avertir le Prince de venir se coucher, & se plaignit même obligeamment à lui de ce qu'il se faisoit attendre: mais il lui répondit qu'il n'avoit pas cru qu'un Sujet dût prendre la liberté de venir coucher avec sa Reine, à moins qu'elle ne le lui ordonnât. La Reine lui fit connoître que les droits qu'elle venoit d'acquérir ne diminueroient jamais ceux qu'il avoit sur sa personne; & ils se couchèrent de fort bonne amitié, tout comme auparavant, car

c'est le meilleur ménage du monde, & jamais mariage de Bourgeois n'a été mieux uni que celui-là. Enfin, ajouta le *Suisse*, après qu'on eut réglé toutes choses, on songea à couronner la nouvelle Reine, & l'on prit pour cela le jour de la fête de S. Georges, qui est le Patron d'*Angleterre*. L'Eglise de *Westminster*, qui est le lieu destiné pour ces cérémonies, fut tendue magnifiquement; on dressa par-tout des échaffauds où les places furent louées bien cher, & d'où l'on pouvoit voir la marche du Couronnement: car le Sacre se fit dans le Chœur, sous un pavillon dressé exprès. La Reine partit du Palais de *Saint James*, où est présentement la Cour, parce que *Whitehall* fut brûlé il y a quelques années. Elle traversa le *Parc* pour se rendre dans l'Eglise, au son des timbales, trompettes & autres instrumens. Les femmes des Barons d'*Angleterre* ouvroient la marche, les Vicomtesse venoient ensuite, suivies des Comtesses; après les Marquises, & les Duchesses toutes les dernières; les uns & les au-

tres coëffées & habillées à la Romaine, avec des corps de robes & des manteaux qui pendoient derrière, & qui étoient attachés sur les épaules avec des nœuds de diamans : toutes les Dames étoient parées d'un grand nombre de pierreries, & portoient chacune à la main une couronne enrichie de perles & de diamans, plus ou moins grande, suivant le rang qu'elles tenoient ; car dans ce Pays chacun ne prend que ce qui lui est dû. Après cette nombreuse & brillante troupe, qui marchoit deux à deux en bon ordre, venoient les Barons, les Vicomtes, Comtes, Marquis & Ducs, habillés aussi à la manière ancienne, & portant chacun aussi sa couronne à la main. Deux Seigneurs, dont l'un représentoit le Duc de *Normandie*, & l'autre le Duc d'*Aquitaine*, fermoient la marche : ils avoient des chapeaux de paille, ou du moins couverts d'un tissu d'or qui paroissoit être de paille ; car il est essentiel que cela soit ainsi, parce qu'apparemment ceux qu'il représentoient en portoient de même. Le Prince

George marchoit ensuite immédiatement avec la Reine. Cette Princesse étoit dans ses habits royaux, & trois jeunes D^{emoiselles}, des premières du Royaume, portoient les bouts de son manteau royal. Elle entra avec un air doux & majestueux, regardant avec beaucoup de bonté toute la foule qui l'environnoit, & fut se placer dans le Chœur, où elle entendit le Sermon de l'Archevêque d'*Yorck*, qui prêcha sur ces paroles & *il leur donnera des Princes pour nourriciers, & des Princeses pour nourrices*. Ensuite la Reine communia & fit le serment, après quoi Elle fut sacrée par l'Archevêque de *Cantorbery*, & couronnée Reine de la *Grande-Bretagne*. On entendit alors retentir l'Eglise des acclamations du Peuple, qui marquoit sa joie par des cris de *housé*; le Soleil même, qui n'avoit pas paru depuis plusieurs jours sur l'horison, brilla dans ce moment tout d'un coup pour venir éclairer la fête, ce qui parut d'un fort bon augure. Enfin, la Reine sortit avec la Couronne Impériale sur la tête,

portant dans une main le globe , & tenant de l'autre le Sceptre. Les Dames qui la précédoient avoient aussi sur leur tête les couronnes qu'elles tenoient dans leurs mains en entrant. La Reine fut s'asseoir dans la chaise d'*Edouard* ; après quoi elle entra dans une grande salle qu'on appelle la halle , où le dîner étoit préparé. Il étoit sept heures du soir lorsque Sa Majesté se mit à table. Pendant le repas le Champion parut , suivant la coutume , à cheval , armé de pied en cap ; & après avoir jetté un de ses gantelets par terre , il dit tout haut , que si quelqu'un prétendoit que *Anne Stuart* ne fût pas Reine légitime de la *Grande-Bretagne* , il n'avoit qu'à ramasser le gantelet , & qu'il auroit à faire à lui. Vous croyez bien que personne n'accepta le défi ! Le Champion fit ensuite quelques caracoles sans tomber , ce qui est encore un fort bon présage en Angleterre : car on a remarqué qu'il étoit tombé lorsque *Jacques II* fut couronné ; & il semble que ce regne a commencé sous de bons auspices ; aussi

les Anglois esperent qu'il sera heureux. La Reine but à la santé du Champion dans une coupe d'or qu'elle lui présenta ensuite, & qu'il eut soin de mettre dans sa poche après l'avoir vidée. Enfin, le repas fini, la Reine fut prendre séance au Parlement, & s'en retourna ensuite à *S. James*, dans le même ordre qu'elle étoit venue. Ainsi finit la cérémonie, & le récit que le Gentilhomme nous en fit, qui étoit peut-être un peu plus circonstancié; mais j'ai cru que je devois abréger, de peur de faire un volume au lieu d'une lettre. Après cela il nous dit, que parmi toutes les Dames qui accompagnoient la Reine, *Mylady Strafort*, fille de la Comtesse de *Roye*, & par conséquent *Françoise*, se faisoit remarquer par son grand air, & par sa magnificence. Cela nous fit beaucoup de plaisir pour l'honneur de la Nation: mais une Dame de *Montpellier* qui étoit présente à ce récit, tira dans le moment un mouchoir pour essuyer quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir. Nous voulumes d'abord savoir ce qui les

causoit ; & la Dame affligée, après s'en être défendue quelque temps, nous dit qu'elle les donnoit au souvenir d'une personne qui lui avoit été chère, & ajouta, en se tournant vers le Suisse, quelques années auparavant Monsieur auroit pu voir la Comtesse de *Lincoln*, ma sœur, tenir son rang dans une pareille cérémonie. Quoi ! Madame, dit-il, la Comtesse de *Lincoln* étoit votre sœur ? Je connois ce nom-là. Oui, continua la Dame, c'étoit ma sœur ; elle étoit comme moi fille d'un bon Gentilhomme de Province, qui, comme il avoit des garçons, ne pouvoit traiter ses filles qu'en cadettes ; ainsi il ne falloit pas compter sur une grosse dot ; mais le défaut du bien étoit réparé en ma sœur par les agrémens de sa personne. Le Comte de *Lincoln*, suivant la coutume des Seigneurs de sa Nation, vint voyager en *France*, & par une inclination naturelle à tous les Anglois, il voulut faire quelque séjour à *Montpellier* ; ce fut-là qu'il vit ma sœur, qu'on appelloit Mademoiselle de la *Verune* : elle

156 LETTRES HISTORIQUES

lui plut ; & comme elle étoit trop bien née , pour qu'il pût espérer d'être heureux auprès d'elle que par les bonnes voies , il n'hésita pas à la demander en mariage à mon pere ; le parti étoit trop avantageux pour le refuser. Quoique l'éloignement fût beaucoup de peine à ma mere , elle ne voulut pas faire manquer une si bonne fortune à sa fille ; ainsi le mariage se fit ; & Monsieur le Comte , après avoir resté encore quelque-temps dans ce Pays , emmena son épouse chez lui , où il la fit reconnoître Comtesse de *Lincoln* , malgré la répugnance de la Comtesse sa mere , qui n'avoit pas voulu donner les mains à ce mariage ; & qui dans les suites , charmée des bonnes manieres de ma sœur , est devenue sa meilleure amie , & a même pris son parti contre son fils ; car le Comte de *Lincoln* , par une inconstance à laquelle la plupart des hommes sont sujets , cessa d'aimer sa femme , & se sépara même d'avec elle ; mais il lui donna une pension convenable au rang qu'elle devoit tenir , & sur laquelle elle épargnoit

éparagnoit tous les ans de quoi faire un fonds pour les frais de sa pompe funebre : car elle a ordonné dans son testament, qu'on l'enterrât avec tous les honneurs dus aux Comtesses d'Angleterre, priant son mari, au cas que le bien qu'elle laissoit pour cela ne fût pas suffisant, de vouloir bien y suppléer ; ce qu'il a fait, lui sachant bon gré de ce qu'elle avoit ainsi pourvu à porter son nom avec honneur jusques dans le tombeau. Après que la Dame eut fini son récit, & qu'on l'eut remerciée de la peine qu'elle s'étoit donnée de le faire, on fit des réflexions sur la fortune de la Comtesse de *Lincoln*. On blâma l'inconstance de son époux, ensuite on fit encore des questions au Gentilhomme *Suisse* sur ce qu'il avoit vu en *Angleterre*. Il nous dit bien des choses que j'avois remarquées dans les Mémoires de la Comtesse d'*Aulnoi*, & il nous parla sur-tout de la fermeté avec laquelle les Anglois affrontent la mort : il n'y a pas jusques à ceux qui pour leurs crimes sont exposés à souffrir celle qui

158 LETTRES HISTORIQUES

est la plus ignominieuse, qui se la reçoivent de sens froid & sans émotion : ces malheureux , après qu'on leur a lu leur Sentence , prient leurs parens & amis à leur mort , comme s'ils les prioient à leurs nœces , leur donnant à chacun des gants blancs & des cocardes de ruban de couleur uniforme, pour le chapeau ; & après les avoir régales du mieux qu'ils le peuvent, ils s'en vont tous gaiement à *Tyborn* , qui est le lieu du supplice. Les patiens de distinction y sont menés en carosse , & ont derrière leur cercueil , en guise de valise ; les autres vont tous pêle-mêle sur la charrette ; car on en prend toujours bon nombre à la fois ; mais les conviés sont à cheval , qui caracolent autour des carosses & de la charrette. Notre Suisse nous dit qu'il avoit été curieux de voir , avant de partir , faire une de ces exécutions : il se rendit pour cela à *Tyborn* , qui est la *Grève de Londres* , & vit arriver , parmi un nombreux cortège de conviés , une femme dans un fiacre , qui , par excès de tendresse , conduisoit

son mari au supplice , & vouloit lui rendre les derniers devoirs. En effet , dès qu'elle vit qu'on se dispoſoit à l'expédier , elle deſcendit de ſon fiacre & courut l'embraffer , enſuite elle tira une bouteille de brandevin de ſa poche dont elle le fit boire , afin de lui donner des forces pour le voyage , après quoi elle l'embrassa encore ; & après lui avoir dit le dernier adieu , d'un œil ſec , elle rentra dans ſon fiacre & ſe tint toujours appuyée ſur la portière pour le regarder mourir. Voilà , ſelon moi , prouver ſa tendreſſe d'une manière bien extraordinaire ; mais chacun a ſa façon d'aimer dans la vie , & il ne faut pas diſputer des goûts. Je ſouhaite que cette Lettre ſoit du vôtre ; ne vous fâchez pas ſi je vous répons un peu tard , vous ne perdrez rien pour attendre : car ſi je vous avois écrit plutôt , je n'aurois pu vous faire la relation du Couronnement d'Angleterre. Je crois qu'on nous va tailler de la beſogne dans ces quartiers ; à la bonne heure. Au reſte , je n'ai point ſu l'hiſtoire de M. Savari , & je vous prie ,

160 LETTRES HISTORIQUES
s'il vous plaît, d'avoir la bonté de me
la faire. *A Toulouse, ce.*

LETTRE XXXVI.

EN vérité, Madame, il y a plaisir
d'avoir commerce de Lettres avec vous :
quoi ! non-seulement vous me donnez
des nouvelles du Pays où vous êtes,
mais encore vous m'apprenez ce qui se
passe dans les Royaumes étrangers. Je
vous assure que si je m'avisais de faire
imprimer vos Lettres, je crois que ce
seroit un fort joli Livre ! On y verroit,
comme dans les Romans de Mademoi-
selle de *Scudery*, tous les événemens
contemporains, & il auroit par-dessus
l'agrément de la vérité. Vos nouvelles
d'*Angleterre* m'ont fait un vrai plaisir,
d'autant mieux que, comme vous di-
tes, nous ne nous sommes jamais vus
ici en pareille fête : cependant, pour ne
pas demeurer en reste avec vous, je
vous parlerai aussi des Pays étrangers,

& je vous dirai qu'on écrit de *Hollande* que l'*Archiduc* y a passé & a été reconnu Roi d'*Espagne* sous le nom de *Charles III* ; il s'est ensuite embarqué pour aller prendre possession des Royaumes qu'il prétend qui lui appartiennent légitimement. Voici un Sonnet qu'on a fait pour lui à la *Haye*.

Prince , en qui les vertus devancerent les ans ,
 Vous qui surpasserez ce héros dont l'histoire
 Nous laisse une si longue & si belle mémoire,
 Et qui faites déjà la terreur des Tyrans ,
 Votre place est marquée entre les Conquérants.
 Allez où vous attend une immortelle gloire,
 Le Ciel à vos côtés fait marcher la Victoire.
 Tous les vœux de l'*Europe* en sont de sûrs garants.
 L'*Espagne*, accoutumée aux loix de vos Ancêtres,
 Ne reconnoît qu'en vous le pur sang de ses Maîtres,
 Et sous vos étendards brûle de se ranger.
 Des traîtres ont en vain , par un lâche artifice ,
 Dans son sein contre vous introduit l'Etranger ,
 L'Aigle porte la foudre & se fera justice.

Le Duc de *Savoie* est entré aussi dans la Ligue , & c'est pour le coup que le Roi peut dire : *tout le monde contre moi , & moi contre tout le monde*. Outre cette grande guerre qu'il aura à soutenir au dehors , on craint qu'il ne s'en allume

une intestine dans le cœur du Royaume, & l'on dit qu'il y a quelques gens qui ont déjà pris les armes en *Cevennes*; le Maréchal de *Montrevel* est parti pour les aller mettre à la raison. Voilà tout ce que je puis vous apprendre à présent des affaires publiques: pour les particulieres, je vous dirai que Madame la Comtesse d'*Aulnoi* est morte, après s'être immortalisée par les beaux Livres qu'elle a donnés au Public. Mademoiselle de *Scudery* a aussi cessé de vivre. M. *Pavillon* n'a pas l'air non plus de durer encore long-temps; on dit que quand on eut obtenu pour lui la pension de deux mille livres qu'avoit feu M. de *Racine*, Madame de *Pontchartrain*, en lui en envoyant le Brevet, lui fit dire que ce n'étoit qu'en attendant mieux, & que M. *Pavillon* répondit à l'envoyé de cette Dame, que si elle vouloit lui faire du bien, il falloit qu'elle se dépêchât, parce qu'il n'avoit pas le temps d'attendre. Voilà de grandes pertes pour la République des Lettres. Madame le *Camus Meleçon*, qui

tient aussi sa place parini les beaux esprits, a fait présent au Roi d'un fort beau bouquet le jour de Saint Louis : c'est du portrait de Sa Majesté lorsqu'Elle n'avoit que six mois , avec ces Vers.

Le Ciel voulant honorer l'hyménée,
D'une Reine & d'un Roi qui demandoient lignée ,
Pour conserver le beau Sang de Bourbon ,
Il commanda à l'humaine Nature
De lui faire une créature
Qui pût servir aux Princes de Patron ,
Sur-tout d'une belle figure ;
Que la matiere en fût si pure ,
Qu'on n'y connût l'humanité
Que pour la distinguer de la Divinité.
Nature fut embarrassée ,
N'étant pas fort accoutumée
A faire un tel chef-d'œuvre en faveur des humains ;
Elle parut pourtant fort animée
Pour obéir aux ordres souverains ,
Et demanda plus d'une année
Pour aller faire sa tournée
Chez les Déeses , chez les Dieux ,
Et prendre ce qu'ils ont de bon , de précieux.
Le Ciel y consentit ; elle assembla la Gloire ,
La Force , les Vertus , les Grâces , la Victoire ,
Et tous leurs plus rares trésors
Servirent à former & l'esprit & le corps
De l'incomparable figure
Que l'on voit en petit dans cette mignature.

Le Roi a fort bien reçu ce présent ,
 & a donné en échange son portrait en-
 richi de diamans à Madame le Camus.
 Mais à propos de beaux esprits , on me
 contoit l'autre jour une aventure arrivée
 à feu M. *Pélisson* & à M. de la *Bastide* ,
 qui étoient aussi tous deux Bourgeois du
Parnasse. On dit donc que M. *Pélisson* ,
 après s'être converti pour sortir de la
Bastille , suivoit un jour le S. Sacre-
 ment qu'on portoit à un malade , & que
 M. de la *Bastide* qui étoit Protestant , se
 trouvant dans la rue , prenoit le parti de
 la fuite , lorsque M. *Pélisson* qui l'ap-
 perçut , & qui se souvenoit des Psea-
 mes de *Marot* , lui dit à demi bas :

Que Dieu se montre seulement ,
 Et l'on verra soudainement
 Abandonner la place.

A quoi Monsieur de la *Bastide* répon-
 dit sans hésiter , en le retenant par le
 bras pendant que le S. Sacrement s'é-
 loignoit : *non* ,

Mais mal sur mal s'entassera sur ceux
 Qui vont courant après ces Dieux étranges.

Il avoit pris sa réponse au même lieu que la demande , & l'on ne pouvoit guere en choisir de plus juste. J'allois vous dire que ce n'est pas seulement en *Gasconne* qu'on a l'esprit présent , & je ne faisois pas réflexion que ces deux Messieurs étoient *Gascons* ; mais pour dire aussi quelque chose à la louange des *Normands*, il faut que je vous conte ce que dit le jeune Marquis de *Tierceville*, fils du Lieutenant de Roi de *Dieppe*, chez une femme de condition, où un de ces grands diseurs de rien , qui veulent toujours primer par-tout , l'avoit introduit : ce beau parleur dit en entrant à la Dame , avec un air de confiance : Madame , voilà M. le Marquis de *Tierceville* que je vous présente , qui n'est pas si sot qu'il en a la mine. Madame , répondit *Tierceville* , c'est la différence qu'il y a de lui à moi ; tout le monde trouva cette réponse fort juste , & elle rabattit un peu le caquet du trop présomptueux introducteur. Voilà à quoi sert l'esprit. On dit que le Duc de *Roquelaure* , qui fait toujours briller le sien

aux dépens du prochain , déconcerta bien un jour Monsieur d'*Hermenonville* au Palais Royal. Monsieur d'*Hermenonville* a pris l'habitude , lorsqu'il fait compliment à quelqu'un , de dire toujours , *je vous baise les mains* ; si bien que trouvant Monsieur le Prince au Palais Royal qui lui fit honnêteté , il n'eut garde de manquer à répondre par son compliment circulaire : quelque temps après , Monsieur le Prince étant sorti , Monseigneur qui étoit aussi au Palais Royal , demanda où il étoit passé. Il ne tardera pas à revenir , dit le Duc de *Roquelaure* , il est allé seulement laver ses mains que Monsieur d'*Hermenonville* a baisées. On rit beaucoup de cette faille de *Roquelaure* , excepté le pauvre Monsieur d'*Hermenonville* , qui n'avoit pas les rieurs de son côté. Mais il est temps de venir à l'histoire de Monsieur de *Savari* que vous m'avez demandée. Monsieur de *Savari* étoit une espèce de Philosophe suivant la Secte d'*Epicure* ; sa maison étoit dans la rue des Déjeuneurs ; & comme il n'avoit ni femme, ni

enfans , c'étoit un réduit où la plupart
 des beaux esprits de la Cour & de la
 Ville se rendoient tous les jours pour
 goûter en liberté les plaisirs de la vie :
 le Maître , quoique perclus par la gout-
 te , ne laissoit pas de contribuer à l'agré-
 ment de cette société par celui de son
 esprit : il n'avoit pour train qu'un Valet
 & une Cuifiniere , & vivoit content ,
 sans ambition & sans avarice , lorsqu'il
 se vit contraint de quitter la vie de la
 maniere du monde la plus terrible. Un
 jour qu'il étoit seul chez lui , un homme
 de sa connoissance vint lui demander à
 dîner. Monsieur de *Savari* le reçut avec
 plaisir , & pour le régaler il ordonna à
 son Valet d'aller tirer du vin de *Cham-*
pagne. Le convié , qui savoit les êtres
 du logis , dit à Monsieur de *Savari* ,
 qu'il alloit suivre le Valet à la cave pour
 voir s'il prenoit du meilleur ; & dès
 qu'il fut descendu , il ramassa un levier
 qui étoit par terre & en assomma le
 pauvre Valet. Un chien qui voulut s'avi-
 ser d'aboyer eut aussi le même sort ; la
 Servante qui faisoit une fricassée de

poulets dans la cuisine , fut traitée de la même manière , & étendue sur les carreaux avec le même levier , & cela en moins de temps que je n'en ai mis à vous le rapporter ; le chat n'en put pas seulement échapper , & ce maître exterminateur l'immola encore à sa colère ; après quoi il rentra dans la chambre de M. de Savari , qui en étoit l'objet , & qui n'étant pas en état de défense , ni de pouvoir fuir , parce qu'il étoit *cu-de-jatte* , ne put point éviter le coup de levier qui lui ôta la vie de la même manière que son Domestique venoit de la perdre. Après cette exécution , celui qui en étoit l'auteur écrivit dans un livre qui étoit sur la table , la manière dont il l'avoit faite ; mais il n'eut garde de mettre son nom. Il y avoit sur la cheminée une pendule avec une tête de mort , & pour devise : *regardez-là afin de régler votre vie*. On trouva ensuite qu'on avoit écrit dessous : *regardez sa vie & vous ne serez pas surpris de sa fin*. Enfin le meurtrier , quel qu'il soit , sortit après avoir pleinement satisfait

satisfaisait sa vengeance, & ferma la porte sans emporter quoi que ce soit. Quand on vint pour voir Monsieur de Savari, on fut surpris de trouver la porte fermée, & de ce que, quoiqu'on frappât, personne ne venoit ouvrir. Comme on savoit que Monsieur de Savari n'étoit pas en état de sortir, on ne douta point qu'il ne lui fût arrivé quelque chose, & on n'hésita pas à faire rompre la porte : mais l'on fut extrêmement surpris de ne trouver par-tout que des corps morts, sans qu'il y eût une goutte de sang répandu, car on les avoit tous faits expirer sous le bâton : comme on trouva encore le couvert mis, & toute la vaisselle d'argent étalée, sans qu'il en manquât une pièce, on comprit bien que ce n'étoit pas là l'ouvrage des voleurs ; on avertit la Justice, qui se transporta d'abord sur les lieux ; & en faisant l'inventaire des papiers, on trouva une lettre de femme écrite à M. de Savari, dans laquelle cette Dame disoit : *nous sommes perdus ! mon mari vient de tout savoir ! songez au remède : il n'y a que*

P

Tome II.

Paparel qui puisse ramener son esprit ; faites qu'il lui parle , sans quoi il n'y a point de salut à espérer. Cette lettre n'étoit ni signée , ni datée ; cependant là-dessus Paparel fut cité en Cour : mais il répondit au Ministre qu'il ne savoit ce que c'étoit ; qu'il étoit vrai qu'il avoit été ami de Monsieur de Savari , mais qu'il étoit le moindre de ceux qui alloient dans cette maison. Et effectivement , quoiqu'il soit Trésorier de l'ordinaire des Guerres , très-riche , agréable & débauché , il alloit chez Monsieur de Savari des gens de bien plus haute volée , comme Monsieur le Duc de Vendôme , & d'autres Seigneurs de la Cour. Enfin tout ce qu'on a pu comprendre delà , c'est que quelqu'un , dont la femme ou la fille avoit été deshonorée par l'entremise de Monsieur de Savari , l'avoit sacrifié , lui & tout ce qui lui appartenoit , à son juste ressentiment : ainsi on n'a pas voulu approfondir la chose , de peur de pénétrer des mystères qu'il n'étoit pas à propos de découvrir. On avoit d'abord fait arrêter des gens ,

qu'on mit ensuite en liberté , de peur qu'ils ne dissent plus qu'on n'avoit envie de savoir ; ainsi la mort de Monsieur de Savari n'a pas été vengée. Au reste, on a publié ici un Arrêt contre les pauvres mendiants , qui les condamne au carcan pour la première fois , la seconde au fouet ; & on dit que cela auroit été jusques à la corde , si Monseigneur ne s'y étoit opposé. L'Arrêt a été déjà exécuté ; on fouetta l'autre jour quelques-uns de ces malheureux tous attachés ensemble, dont l'un étoit un vieux soldat de soixante & dix ans , qui dit , pendant qu'on le lioit : *Dieu soit loué, j'ai passé ma jeunesse à servir le Roi ; il m'a cassé quand il n'a plus eu affaire de moi, & à présent que je suis vieux & pauvre , il me fait donner le fouet pour récompense, parce que je demande un morceau de pain au Nom de Dieu , sans faire tort à personne.* Il y avoit encore un pauvre Breton qui se disoit héritier légitime du Duc de Chaulnes , & qui se tuoit de montrer tous ses prétendus titres ; mais les uns & les autres furent fustigés mal-

gré leurs remontrances : on fit seulement quartier à un Irlandois , parce qu'il n'entendoit pas la langue. Une si grande sévérité a fait beaucoup crier ici contre Monsieur d'*Argenson* , & contre les Ministres qui l'ont conseillée : & franchement le cas est criant ; il vaudroit bien mieux pourvoir à la subsistance des pauvres , comme on fait en *Hollande* , où l'on dit qu'il y a des maisons pour tous les âges , où l'on est bien entretenu & avec beaucoup de douceur ; aussi , bien loin de s'y faire traîner , on y entre avec plaisir , & l'on y est reçu quand on n'a pas le moyen de subsister : d'ailleurs les orphelins y sont élevés avec soin ; on leur fait apprendre des métiers , & les filles ne sortent delà que pour être mariées , & les garçons lorsqu'ils sont en état de gagner leur vie , & c'est aux dépens de la maison que se font les frais de l'établissement des uns & des autres : voilà ce qu'on peut appeler de bonnes fondations , & de véritables maisons de charité : non pas les nôtres , où l'intention des fondateurs est

si mal suivie ; & dont les revenus ne servent qu'à enrichir ceux qui en sont directeurs : mais nous aurions trop à faire si nous voulions entreprendre de réformer les abus ; c'est à quoi nos Magistrats devroient travailler, & c'est à quoi ils pensent le moins. Mais à propos de Magistrats, on dit que Monsieur d'Argenson, lorsqu'il fut reçu à la Charge de Lieutenant de Police, fut voir Monsieur de Harlay, notre Premier Président, & que ce grave Sénateur lui dit, avec ce sérieux que tout le monde lui connoît : Monsieur, *clarté, sûreté & netteté*, après quoi il le quitta. Le nouveau Lieutenant ne favoit ce que ces trois mots vouloient dire ; mais on lui fit comprendre que Monsieur le Premier Président lui avoit voulu par-là remontrer son devoir, & lui faire entendre, qu'il devoit avoir soin de faire bien éclairer les rues, de les tenir nettes, & de pourvoir à la sûreté publique, en faisant punir sévèrement les voleurs ; voilà ce que signifioient les trois mots énigmatiques, & voilà une

maniere de s'exprimer bien laconique. On me contoit ces jours passés encore une réception bien sèche que Monsieur de *Pontchartrain* fit, lorsqu'il étoit encore Contrôleur Général, à des Sous-Fermiers des Aides de *Champagne* : ces Messieurs, ruinés par la grêle qui venoit de détruire en un moment l'espoir le plus doux des vendanges, furent en corps trouver Monsieur de *Pontchartrain*, & lui dirent qu'en honneur & en conscience il ne pouvoit pas se dispenser de leur accorder quelques dédommagemens : Messieurs, leur répondit le Ministre, si c'est ici un cas de conscience, il ne me convient pas d'en connoître, & c'est à la *Sorbonne* à en décider, & si'il s'agit du point d'honneur, cela n'est pas non plus de mon fait, & vous devez vous adresser à Messieurs les Maréchaux de *France* qui sont établis pour en juger. Les pauvres Sous-Fermiers s'en retournèrent fort confus, & furent se réfugier au *Temple*, pour pouvoir, en repos & à l'abri de leurs Créanciers, pleurer la perte de leurs

vendanges. Quelque temps après il courut dans *Paris* d'assez mauvais Vers contre Monsieur de *Pontchartrain* ; quoiqu'il n'y eût que des jeux de mots , & quelques pointes fades , ils ne laisserent pas d'être trouvés plaisans , parce qu'ils étoient satyriques , tant on est à présent dans le goût mordant. Les voici :

Défiez-vous , Peuple de *France* ,
De ce Ministre de *Finance* ,
Que l'on appelle *Pontchartrain* :
C'est un pont de planches pourries ,
Un char traîné par des furies ,
Dont le diable emporte le train.

Vous voyez que ce n'est pas grand'chose ; mais comme j'en ai ri , je compte que vous pourrez aussi en rire , & c'est dans cette vue que je vous les envoie. Mais à propos de *défiez-vous* , il faut que je vous fasse part de quelque chose d'assez vif qui fut dit l'autre jour au Pere de la *Chaise* par un *Gascon* ; car il faut toujours en revenir à eux pour les jolies faillies : c'étoit une espece d'Abbé qui courroit depuis long-temps un Bénéfice , & que le bon Pere avoit leurré.

par de belles espérances qui n'eurent aucun effet ; si bien que le *Gascon*, au désespoir de se voir forcé à les perdre , dit au Confesseur du Roi , lorsqu'il lui annonça qu'il n'y avoit rien à faire pour lui : ah ! mon Pere , j'ai été un grand sot de me fier à vos promesses , & ma mere avoit bien raison de me dire , quand j'étois petit , qu'il ne falloit jamais s'asseoir sur une chaise qui n'avoit que trois pieds. Le *Gascon* faisoit par-là allusion au nom du Religieux , & à la nécessité où il est réduit par son âge de porter un bâton , & cela prononcé par un *Gascon*, avec l'accent de son Pays & un air de chagrin mêlé de comique, fut trouvé tout-à-fait plaisant. On en fit l'histoire au Roi , & elle s'est ensuite bientôt répandue dans la Ville. On m'en a fait encore une autre que je veux vous conter, au hasard de grossir cette Lettre. Une belle *Bretagne*, qu'on appelle Mademoiselle *Leffevin* , voulant mettre ses attraits à profit , s'imagina que le Chevalier de *B.* qui en paroissoit touché, pourroit bien donner dans le

Sacrement : pour cela elle eut soin d'employer à propos les rigueurs & les complaisances ; & enfin, par son savoir faire elle obtint de lui une promesse qui devoit être effectuée lorsqu'elle le requerrait. Cette promesse fut enfermée précieusement dans une cassette en attendant le temps de s'en servir, & la belle se flattoit par avance de l'espoir de devenir Princesse : mais il fallut bientôt décompter ; car le Chevalier naturellement voyage se laissa d'une conquête qui ne lui avoit coûté qu'un trait de plume ; & songea à en faire de nouvelles. Mademoiselle de Lassevin, au désespoir, fit tout ce qu'elle put pour le retenir & pour le rappeler ; mais il n'y eut pas moyen, il étoit dérouté, & les pleurs & les tendresses de la Demoiselle ne pouvoient plus rien sur son cœur. Quand elle vit cela, elle le menaça de montrer la promesse & de le faire contraindre par Justice à l'effectuer. Le Chevalier lui dit sans s'émouvoir, qu'elle pouvoit faire tout ce qu'elle voudroit, & qu'il la mettoit au pis. La belle irri-

tée , perdant alors patience , passa des menaces aux effets , & produisit sa promesse en Justice : elle fut lue en pleine Audience , & les Juges la trouverent conçue en ces termes.

Je soussigné promets d'épouffeter Mademoiselle de Leslevin toutes les fois que j'en serai requis par elle. Signé , le Chevalier de B.

Vous pouvez vous imaginer qu'une pareille promesse ne manqua pas de faire rire ceux qui en firent la lecture , & ceux qui l'entendirent. L'Avocat du Chevalier dit qu'il étoit prêt de l'effectuer , que la Demoiselle n'avoit qu'à parler , & qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elle le fit citer en Justice pour cela. Jugez de la confusion de cette fille ; sans doute qu'elle ne s'entendoit pas mieux en orthographe , que Mademoiselle B. en diamans ; elles n'ont à présent qu'à se joindre ensemble , les voilà dupées à peu-près de même , quoique ce soit en différentes façons. Voilà ce que c'est

que d'avoir eu, l'une trop d'avarice, & l'autre trop d'ambition! Voilà, ce me semble, bien des histoires que je vous conte cette fois-ci; vous voyez que vous n'avez pas à faire à une ingrate. *A Paris, ce Je suis, &c.*

LETTRE XXXVII.

JE vous fais bien obligée, Madame, de la peine que vous avez prise de me conter la fin tragique de Monsieur de Savari. C'est quelque chose de terrible, j'en ai frémi, aussi bien que de la cruauté avec laquelle on traite les pauvres: je ne suis pas surprise qu'on ait crié contre; & l'on ne devrait pas donner de nouveaux sujets de plainte à un Peuple qui commence à être bien las de souffrir. On connoît à présent dans cette Province, mais trop tard, combien il est dangereux de pousser les gens à bout; & je doute qu'il soit fort aisé de tirer parti de ceux qui ont pris les

armes en *Cévennes*. L'affaire est plus sérieuse qu'on ne se l'imagine ; nous en faisons des nouvelles par Monsieur de *Fimarcon* qui est de ce Pays, & dont le Régiment a été étrillé de la belle manière par les *Camisards*, c'est ainsi qu'on appelle ceux qui se sont soulevés ; je ne fais pas la signification de ce nom ; on prétend que l'étymologie vient du temps des guerres du Duc de *Rohan* : quoi qu'il en soit, ceux qui reviennent de ce Pays disent, que les *Camisards* sont tous gens bien aguerris, qui se battent en désespérés, voulant vaincre ou mourir ; que leur discipline militaire est la plus belle du monde & la mieux observée ; & qu'ils ont à leur tête un jeune adolescent qui a les talens d'*Ulysse* & d'*Achille*, & la prudence des Généraux les plus expérimentés ; on dit qu'il donne terriblement de la tablature au Maréchal de *Montrevel*, & je ne fais pas comment tout cela se terminera. Nous avons ici un Archevêque qui, s'il en étoit cru, feroit traiter les pauvres aussi mal qu'on les traite à *Paris*, sans s'en

s'en enquérir pour la conscience ; il les hait à la mort & ne peut les voir sans frémir ; c'est une antipathie naturelle qu'il ne sauroit surmonter , non plus que l'averfion qu'il a pour se trouver lui treizieme à table , qui lui attira une fâcheuse affaire il y a quelque temps. Un Officier Général appelé Monsieur de *Légal* , se trouvant ici , fut chez un de ses amis lui demander à dîner : cet ami lui répondit qu'il étoit fâché de n'être pas son maître ce jour-là , & qu'il s'étoit engagé à aller dîner avec l'Archevêque ; mais , ajouta-t-il , un invité en peut mener un autre ; & je fuis sûr que si vous voulez être de la partie , vous ferez honneur & plaisir. M. de *Légal* accepta la proposition , avec cet air aisé que donne l'usage du beau monde : il se rendit à l'heure du dîner à l'Archevêché avec son ami , trouva la nape mise & douze couverts : on servit , & chacun prit sa place. L'ami de Monsieur de *Légal* voulant faire les honneurs , lui donna son couvert , & en demanda un autre à un Valet , qui n'eut

garde de le lui donner , parce qu'il avoit ordre de ne pas passer la douzaine : ce Monsieur , ennuyé de se voir ainsi au filet , se leva & prit lui-même sur le buffet ce dont il avoit besoin , ce qui fit rougir de dépit notre Archevêque : cependant , Monsieur de *Légal* qui ignoroit ce qui se passoit & qui mangeoit toujours à bon compte , voulant faire sa cour au Prélat , dit tout haut ; pour cela voilà une excellente soupe ! Alors l'Archevêque ne pouvant plus se contenir , lui répondit brusquement , elle n'avoit pas été faite pour vous. M. de *Légal* riposta avec son assiette , & si l'on ne s'étoit pas mis entre deux , la mitre auroit risqué quelque chose : la table fut renversée , & le repas déconcerté ; tout le monde sortit , & cette affaire intéressa toute la Ville ; mais on trouva moyen de l'accommoder , en donnant un tour aux paroles de l'Archevêque , & l'on supposa , qu'en disant que sa soupe n'avoit pas été faite pour M. de *Légal* , il avoit voulu dire qu'il l'auroit fait faire meilleure , s'il s'étoit attendu à l'hon-

neur de l'avoir à dîner. Ces excuses furent prises pour ce qu'elles valaient, & le raccommodement fut fait tant bien que mal; & je ne crois pas que l'Archevêque s'avise de faire de long-temps de pareilles incartades. Il a beau être frere de M. de S. *Pouange*, on n'est point ici d'humeur d'essuyer ses brusqueries, qui lui ont valu un couplet de chanson sur l'air de *don, don*.

Lorsque le gros S. *Pouange*
A la Crèche parut,
Berger, Bergere & Ange,
D'abord tout disparut.

On craignit du Prélat la brutale manie;
Il fit signe au Poupon, don don;
Mais il ne salua, la la,
Ni Joseph ni Marie.

On n'est point du tout endurant dans ce Pays, & j'ai oui dire que la Marquise de *Calvifson* fut obligée de s'y relâcher un peu des airs de hauteur qu'elle s'est donné par-tout ailleurs. Cette Dame, * dont la beauté a fait

* C'étoit autrefois la belle *Mariveau*, Fille d'honneur de la Reine.

tant de bruit , aussi fiere que belle , s'avisa , lorsque son époux vint ici pour se faire installer dans la charge de Lieutenant de Roi de la Province de *Languedoc* ; elle s'avisa , dis-je , de recevoir ses visites debout ; & pour n'être pas obligée de faire asseoir les Dames , elle fit ôter toutes les chaises qui étoient dans sa chambre , voulant se donner un air de supériorité avec toutes ces femmes de gens de Robe , qui , ne s'accommodant pas d'une pareille réception , lui jouèrent un plaisant tour ; elles furent en troupe la voir ; firent ôter les sieges de leurs carosses , & mettre quatre tabourets dans chacun , que les Valets de ces Dames avoient ordre de prendre quand elles descendroient de leur carosse , & de les porter devant elles ; si bien que Madame de *Calvifson* fut toute étonnée de voir entrer dans sa chambre une vingtaine de laquais armés de tabourets , & suivis de leurs Maîtresses qui s'assirent sans façon , & dirent à Madame de *Calvifson* , qu'elles avoient cru devoir user de précau-

tion , parce qu'elles s'étoient apperçues qu'il n'y avoit point de chaises dans sa chambre ; qu'apparemment elle aimoit à se tenir debout , qu'elle pouvoit avoir pris cette habitude à la Cour : mais , ajoutèrent nos Robines , pour nous qui ne sommes point obligées de faire notre cour à personne , nous avons accoutumé d'être assises & ne saurions nous tenir autrement. Madame de *Calvifson* fut obligée d'essuyer cela & de mortifier sa vanité ; car il n'auroit pas été à propos de s'attirer à dos tout un Parlement , dans le temps que son mari venoit en demander le suffrage , & un Parlement aussi fier que l'est celui-ci : c'est le second du Royaume ; il passe même pour équitable , & la Cour s'en remet souvent à lui pour la décision des affaires les plus importantes. On dit qu'il leur va venir du *Bas-Languedoc* un assez plaisant procès , pourvu qu'on ne l'accorde pas en chemin : c'est un duel de femme. Une Dame de *Beaucaire* ayant trouvé dans une assemblée une fille de condition qui avoit été autrefois la Maî-

treffe de son mari , & qu'elle soupçonnoit peut-être de l'être encore , lui dit des choses si piquantes , que la Demoiselle , qui n'étoit pas d'une humeur endurante , après lui avoir répondu quelques duretés , lui jettâ un chandelier à la tête. Comme tout le monde étoit occupé au jeu , on n'avoit pas fait d'abord toute l'attention qu'on auroit dû à cette querelle : mais dès qu'on s'apperçut qu'on la pouffoit au-delà de l'invective , on fit ce qu'on put pour la terminer : le coup de chandelier n'avoit porté que contre une muraille , & par conséquent avoit moins fait de mal que de peur , ainsi on obligea les Dames à s'embrasser , & l'on crut que cela seroit fini ; mais on se trompa , car la Demoiselle ferra la main de son ennemie pendant qu'on les raccommodoit , & dès le lendemain matin lui envoya un cartel en ces termes.

Si vous voulez avoir raison du coup de chandelier d'hier au soir , vous n'avez qu'à vous rendre sur les dix heures au jardin

*de.... vous m'y trouverez avec deux épées ,
 & je serai fort aise que vous me donniez
 satisfaction sur tout ce que vous m'avez
 dit d'injurieux : mais sur-tout venez seule ,
 & ne parlez de ceci à personne ; car il
 seroit dangereux d'embarrasser des hommes
 dans une querelle que nous pourrons fort
 bien vider tête à tête , pourvu que vous
 soyez de mon humeur. Je vous attends.*

La Dame n'eut garde de manquer au rendez-vous : la Demoiselle lui donna le choix des deux épées ; & après avoir bien fermé la porte du jardin en dedans , elles commencerent leur combat avec l'adresse que peuvent avoir deux Dames plus accoutumées à l'exercice de la quenouille qu'à celui de l'épée : elles se chamaillèrent fort long-temps , & firent tant de bruit qu'on les entendit d'un jardin qui étoit tout auprès ; on crut que c'étoit des hommes qui étoient aux prises , & l'on courut d'abord pour les séparer. Comme nos Dames avoient eu la précaution de se barricader , il fallut rompre la porte , & l'on craignoit

que le retardement ne fût funeste aux combattans : enfin on entra , & on fut bien étonné de voir deux femmes qui se portoient des bottes à tort & à travers : la chaleur du combat les avoit empêchées de sentir leurs blessures ; mais dès qu'on les eut désarmées , & qu'elles virent couler leur sang , elles tomberent toutes deux évanouies : on les emporta chez elles , & l'on trouva que la femme avoit un coup d'épée dans le teton gauche , & la Demoiselle un dans la cuisse. Elles ont été toutes deux très-mal ; & pendant qu'on travailloit à leur guérison , les parens ont fait , de part & d'autre , de grandes procédures : l'affaire a été portée au Sénéchal de *Nîmes* en première instance ; & l'on s'en suite appelé au Parlement ; mais on croit que M. de *Baville* accommodera cela ; & que ces deux Dames , qui sont à présent tout-à-fait guéries , n'iront pas plus loin que *Montpellier* : on souhaiteroit fort de les voir ici , à cause de la nouveauté du cas. M. de *Baville* a dit qu'il falloit que le Roi établît à l'avenir des Juges pour

décider du point d'honneur entre les femmes , & que cette affaire-ci , à laquelle il veut donner un tour comique , n'est pas du ressort des Maréchaux de France : on prétendoit pourtant au Pays que c'étoit un duel dans toutes les formes ; que ces Dames seroient obligées de subir la rigueur des Loix , sans que leur sexe pût les en garantir , puisque sous le nom d'homme on comprend toute l'espece , & que l'on prend la plus noble partie pour le tout. Cependant M. de *Baville* trouve le cas gracieux , & il en a écrit en Cour d'une maniere à faire rire le Roi , plutôt qu'à l'irriter contre des femmes si déterminées. Voilà pourtant qui fait honneur à notre sexe , & qui fait voir que si l'on nous employoit , nous serions bonnes à quelque chose ; au moins pour moi , quand je me tâte , il me semble que j'ai du cœur , & que si j'étois en colere je me battrois comme quatre ; & franchement je crois que quand Messieurs les hommes nous empêchent d'aller à la guerre , c'est bien moins pour ne pas nous faire partager

le péril , que pour n'être pas obligés de partager avec nous la gloire. J'ai vu à *Montpellier* une jeune fille qui a fait un coup aussi hardi qu'on en puisse faire , & qui a marqué dans cette occasion une fermeté & une générosité extraordinaires. M. de *Baville* fut averti d'une assemblée que les gens de la Religion avoient faites en *Cévennes* , dans les terres d'un Gentilhomme appelé M. de *Monvallien*. D'abord il se porta sur les lieux , suivi des ministres de sa colere ; l'assemblée fut dissipée ; les uns prirent la fuite , les autres furent tués : l'on prit le Ministre , & M. de *Baville* , qui vouloit en faire un exemple , le donna en garde à M. de *Monvallien* , & l'obligea de lui en répondre. M. de *Monvallien* , qui n'auroit pas pu refuser de s'en charger sans se rendre suspect , le fit enfermer dans une chambre de son Château , où M. de *Baville* lui-même étoit logé avec toute sa petite cour , & où il se reposoit en attendant l'arrivée des bourreaux qu'il avoit mandés , & qui devoient mettre la dernière main à l'ou-

vrage. Pendant ce temps, on tâchoit de se réjouir, & l'on fit une partie de chasse : mais au retour de cette chasse, M. de *Baville* fut terriblement surpris d'apprendre que le Prédicant s'étoit sauvé : cette nouvelle pensa le faire crever de dépit : il accusa d'abord M. de *Monvallien* d'avoir favorisé cette évasion, & jura que sa tête en répondroit. M. de *Monvallien* avoit beau se retrancher sur son innocence, il n'en étoit pas cru ; mais dans le temps que cela se passoit, une Demoiselle qui étoit depuis quelque temps au Château, comme Gouvernante ou comme amie, (je ne fais pas lequel des deux ;) mais enfin cette Demoiselle, qu'on ne se seroit jamais avisé de soupçonner, vint dans la salle où M. de *Baville* fulminoit, & s'exposa à toute sa fureur, en s'accusant elle-même d'avoir fait sauver le Prédicant : elle dit qu'elle avoit pris pour cela le temps qu'on étoit à la chasse, & conta la manière dont elle s'y étoit prise. Monsieur de *Baville*, sans attendre qu'elle eût fini son récit, lui donna un

coup de pied qui la jetta d'un bout de la salle à l'autre bout, & l'envoya ensuite en prison. Il vouloit d'abord la faire pendre, mais il se contenta de la faire fouetter publiquement par la main du bourreau, ne pouvant pas s'empêcher d'admirer le courage de cette fille & son bon cœur, qui ne lui avoit pas permis de laisser condamner Monsieur de *Monvallien* pour un crime qu'elle avoit commis. Cette aventure a fait grand bruit; Monsieur de *Monvallien* en fut quitte pour quelque temps de prison & d'exil; & quand je passai à *Montpellier*, on me fit voir cette pauvre fille qui étoit encore en fort méchant état, & qui depuis est passée, à ce qu'on dit, en *Angleterre*. Vous voyez, Madame, par cette aventure, & par celle de nos deux *Duellistes*, que les femmes peuvent être capables de courage, & même de bravoure. Mais, pour en revenir au Parlement de *Toulouse* & à leur manière de juger, on me contoit l'autre jour comment ce célèbre Sénat avoit décidé une affaire un peu embarrassante.

raffante. Un homme étoit monté au plus haut du clocher d'une Eglise pour y raccommoder quelque chose ; il eut le malheur de tomber delà en bas , mais en même-temps il fut assez heureux pour ne se faire aucun mal , & sa chute ne devint funeste qu'à un homme qui se trouva en bas , & sur lequel il tomba ; & voilà le sujet du Procès. Les parens de cet homme attaquèrent en Justice celui qui étoit tombé du clocher , l'accusant de meurtre , & prétendant le faire condamner , si-non à la mort , du moins à d'autres peines , & tirer de lui de grosses sommes d'argent : cette affaire fut plaidée & replaidée dans bien des Tribunaux ; il falloit donner quelque satisfaction aux parens du mort , & l'on ne pouvoit se résoudre à punir un crime qu'on ne pouvoit imputer qu'au seul malheur. Voici comme le Parlement de *Toulouse* décida le cas. On ordonna à celui qui demandoit vengeance de monter au haut du clocher & de se laisser tomber sur celui qu'il poursuivoit , qui étoit obligé de se trouver précisément

au-dessous , dans la même place où le défunt avoit perdu la vie. Un pareil Jugement fut la fin du Procès. Les parens du mort cessèrent leur poursuite , & il n'y en eut pas un d'eux qui voulût risquer un faut si périlleux ; ainsi cet Arrêt , qui ne fut point exécuté , fut pourtant définitif. Mais à propos de Magistrats , vous m'avez parlé dans votre dernière de Monsieur de *Harlay* , Premier Président du Parlement de *Paris* ; ce qu'il dit à Monsieur d'*Argenson* me paroît bien joli , & j'aime cette maniere de parler laconique qui dit beaucoup en peu de paroles : on dit que toutes celles de M. de *Harlay* sont des sentences qu'on recueillera pour les donner quelque jour au public : mais je vous serai bien obligée si vous voulez avant cela me faire part de quelques-uns de ses dits. On m'a fait ici cent questions sur son chapitre , & je n'ai pas pu répondre à toutes ; je ne l'ai connu que Procureur-Général , fort dévot , ou du moins voulant paroître tel : tout ce que je fais , c'est que lorsque l'on défendit la Comé-

die du Tartuffe , *Moliere* parut sur le Théâtre , dans le moment qu'on devoit commencer la Piece , & dit à toute la foule qui étoit assemblée pour en voir la représentation : *Messieurs , nous avons résolu de vous donner aujourd'hui le Tartuffe , mais M. le Procureur-Général ne veut pas qu'on le joue.* On prétend que cette équivoque fit pour le moins autant de plaisir que la Piece même en auroit pu faire : *Moliere* y trouva celui de la vengeance , sans craindre celle du Magistrat , qui ne pouvoit pas se plaindre sans convenir en quelque maniere du fait , & sans faire voir qu'il s'étoit reconnu lui-même là-dedans ; voilà tout ce que je fais de M. de *Harlay* : je crois qu'il vous fera aisé de m'en apprendre davantage , & je vous en supplie. On est fort dévot dans cette Ville ; & ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle *Toulouse la sainte* ; mais c'est une sainteté un peu à l'Espagnole , c'est-à-dire , que pendant qu'on tient un chapelet dans une main , on coupe les bourses avec l'autre. Les Dames sont fort régu-

196 LETTRES HISTORIQUES

lières à entendre la Messe ; elles vont ordinairement à l'Eglise des Carmes, qui est le rendez-vous du beau monde ; là les amans se mettent à genoux aux pieds de leurs Maîtresses, qui leur parlent en faisant semblant de lire des prières , & leur disent toute autre chose que ce qui est dans les livres qu'elles tiennent dans leurs mains. Il y a des femmes qui, sous prétexte de dévotion, se gendarment contre l'Opéra & la Comédie , & ne font pas scrupule de passer les jours & les nuits au jeu : enfin , chacun habille sa dévotion à sa mode , & décide des cas de conscience suivant son inclination. Pour moi , qui veux me prévaloir du privilege du Pays, & qui n'aime pas le jeu , je soutiens hardiment que c'est le plus criminel de tous les plaisirs , & que l'Opéra & la Comédie n'ont rien que de fort innocent ; que le temps & l'argent que l'on donne à ces sortes de spectacles est borné , au lieu qu'au jeu on pousse quelquefois l'un & l'autre un peu loin , & jusques à gâter ses affaires & à négli-

ger les plus religieux devoirs : enfin , j'argumente si bien là-dessus , que je puis aller après cela impunément à l'Opéra & à la Comédie sans déroger à la dévotion ; ce qui fait bien voir qu'on n'est dévot ici que par grimace , & que *Moliere* y auroit pu trouver bien des originaux pour des Comédies pareilles à celle de son *Tartuffe* ; bien des gens prétendent même qu'il l'a pris dans cette Ville , & que c'est l'Abbé de *Roquette* , autrement dit l'Evêque d'*Autun* , qui en est l'original. Quoi qu'il en soit , on se pique fort ici d'être dévot , & l'on fait pourtant tout ce qu'on a envie de faire : le petit peuple y est de meilleure foi ; mais c'est avec tant d'ignorance & de superstition , qu'on peut dire qu'ils ne sont non plus Chrétiens qu'en *Espagne* & en *Italie*. Il y a même des gens de condition , de ceux qu'on prétend que le monde n'a pas encore gâtés , qui donnent dans les puérités du Peuple. Je fus l'autre jour chez une Dame de cette espece , je la trouvai occupée à la lecture d'un livre que je

jugeai bien n'être point un roman : en effet c'étoient des histoires de plusieurs Saints & Saintes que je n'avois pas encore l'honneur de connoître : j'y en lus une que je trouvai des plus réjouissantes , & dont il faut que je vous fasse part. Il y avoit dans une Ville d'Espagne un Gentilhomme & sa femme qui vivoient fort dévotement ; ils disoient tous les jours l'Office de la Vierge , & récitoient le Rosaire , & distribuoient une bonne partie de leurs biens aux Moines, pour faire dire des Messes pour les pauvres trépassés : ils avoient deux enfans, un fils & une fille, qui étoient beaux comme des Anges , & qui suivoient parfaitement les traces de ceux qui les avoient mis au monde : on auroit dit que cette maison étoit un Cloître ; il y avoit dans chaque chambre une petite chapelle , & au lieu de meubles mondains & de tapisseries où l'on voit quelquefois des histoires scandaleuses , les murailles n'étoient ornées que des images de Saints & de Saintes : enfin après avoir vécu si saintement , ce bon Gen-

Un homme & sa femme moururent , laissant leurs enfans dans le chemin de la piété : le fils avoit dix-huit ans , & la fille dix-sept ; ils s'aimoient tous deux , non-seulement comme freres , mais comme des personnes que la dévotion unit encore plus que le sang : ils résolurent de passer leur vie dans le célibat , & de pratiquer dans leur maison les austerités du Cloître. Mais le diable enragé de ne pouvoir pas les obliger à se perdre , s'avisa de vouloir perdre les autres à leur occasion , & de les mettre en scandale parmi le prochain : il répandit pour cela son venin sur de mauvaises langues , qui accusèrent ce frere & cette sœur d'inceste , & semèrent une si horrible calomnie dans toutes les maisons de la Ville. Cela fit un si grand bruit , qu'il vint jusques aux oreilles de nos Reclus , & perça au travers de leur solitude. Dès qu'ils apprirent cette triste nouvelle , ils en furent fort affligés , & prièrent le bon *S. Ignace de Loyola* & la bienheureuse Sainte *Thérèse* , de confondre leurs calomniateurs : leurs prie-

res furent exaucées , & ils entendirent une voix qui leur cria d'ouvrir la fenêtre de leur jardin , & qu'ils verroient les ames de ceux qui les avoient injustement accusés ; en même-temps ils regarderent & virent un grand arbre tout couvert de vilains oiseaux noirs , dont il y en avoit plus de mille. Ah ! s'écrierent-ils d'abord , faut-il que nous soyons cause de la perte de tant d'ames ? Là-dessus ils se donnerent la discipline & se mirent encore en oraison pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'empêcher toutes ces ames de périr. Leurs prieres finies , la sœur eut une inspiration , & dit à son frere : mon cher frere , il me vient une pensée. Comme ces malheureux ne se damnent que parce qu'ils nous accusent fausement , le seul moyen de les sauver , c'est de rendre leur accusation véritable. Le frere admira l'expédient de sa sœur , & dit qu'il falloit qu'elle fût meilleure que lui , puisque c'étoit elle qui l'avoit trouvée la première : & enfin , une si pieuse résolution ayant été prise & exécutée , ils eu-

rent ensuite la consolation de voir le même arbre qui avoit été couvert de vilains oiseaux noirs , tout rempli de blancs comme colombes , qui chantoient & faisoient le plus beau ramage du monde. Ils remercièrent le Ciel d'un si bon succès , & cet effet de leur charité pour leurs plus grands ennemis , a fait qu'ils ont été béatifiés après leur mort. La bonne dévote à qui le livre appartenoit , ne se sentoît pas de joie de me voir appliquée à le lire ; & quand j'eus achevé cette histoire , elle me demanda avec beaucoup d'empressement comment je la trouvois. Je lui dis que le dénouement étoit fort joli , & je voulus après cela lui en dire mon sentiment plus sérieusement , & lui faire connoître que de pareilles légendes ne pouvoient que faire tort à la Religion & donner gain de cause à nos ennemis ; mais elle me traita d'hérétique , & me dit que son livre étoit imprimé avec permission & approbation du S. Siege , & qu'ainsi je ne pouvois pas le critiquer sans crime. Je n'eus pas le petit mot à

dire , puisqu'effectivement nous sommes obligés de souscrire à tout ce qui plaît à notre Sainte Mere Eglise ; mais je vous avoue que je ne saurois souscrire à toutes ces pauvretés ; mais laissons-là ces moralités. L'aventure de Mademoiselle *Leffevin* m'a paru plaisante , & j'en ai bien ri. Celle de Mademoiselle de *B.* m'inspire plus d'indignation que de pitié , & je n'ai pas été fâchée que le diamant se soit trouvé faux pour la punir de son avarice , qui est , selon moi , le plus vilain de tous les motifs qui portent les gens au crime. Il y a ici une jeune & belle personne , d'un caractère tout différent de celui de ces deux Demoiselles ; car elle est fort sage & se contente d'inspirer des passions violentes , sans être capable de les contenter : elle a mis depuis peu dans ses chaînes trois personnes de différentes conditions ; l'un est Marquis du grand air ; l'autre un riche Bourgeois ; & le troisieme est son Maître à danser , qu'on appelle *Pradal* : ces trois conquêtes ont servi de matiere à bien des

ET GALANTES. 203
plaisanteries, & à des Vers que voici :

e le Soleil , dessus notre Hémisphere ,
Dispense également à tous
La lumière qui nous éclaire ,
Vos yeux , si charmants & si doux ,
Blessent , sans nulle différence ,
Le Marquis , le Bourgeois & le Maître de Danse.
Depuis peu le pauvre *Pradal*
En a senti le trait fatal :
Iris , à son amour gardez-vous d'être fiere ;
Si vous contentez ses desirs ,
Vous danserez d'une manière
A vous donner mille plaisirs.

On a trouvé ces Vers assez plaisants ;
je souhaite qu'ils vous divertissent , &
je crois qu'il est à propos de finir , par
un endroit divertissant , une Lettre dont
la longueur pourroit bien commencer à
vous ennuyer. Adieu. Mandez-moi par
quel moyen M. de *Chamillart* a pu par-
venir à être le Ministre de la Guerre &
des Finances ; emplois que M. de *Lou-
vois* , avec sa faveur , n'avoit jamais pu
réunir en sa personne , quoiqu'il fût
pour le moins aussi digne de les remplir
que celui qui les possède présentement.
A Toulouse , ce.

LETTRE XXXVIII.

Vous me demandez bien des choses, Madame : vous voulez que je vous donne le caractère du Premier Président, que je vous conte ses dits, & que je vous apprenne l'origine de la fortune de M. de *Chamillart*. Pour celui-ci, je crois qu'il ne la doit qu'à son étoile & à son adresse à jouer au billard. Le Roi avoit autrefois une fureur pour ce jeu, il y excelloit; & comme il se plaignoit un jour de ce qu'il se trouvoit peu de personnes qui pussent jouer avec lui, & qui fussent de sa force, M. d'*Armagnac*, son Grand-Ecuyer, lui dit : Sire, si Votre Majesté vouloit s'accommoder d'un petit Conseiller au Parlement, j'aurois l'honneur de lui en présenter un qui joue parfaitement bien. Le Roi accepta l'offre de M. le Grand-Ecuyer, qui lui mena le lendemain M. de *Chamillart*; & M. de *Chamillart* a si bien

bien joué, qu'il a gagné à cela le rang que nous lui voyons tenir & tous les biens qu'il possède : après cela , qu'on nous vienne dire qu'on ne fait pas fortune au jeu ; en voilà pourtant une bien brillante qui n'a jamais eu d'autre source. Dès que le Roi eut pris goût au jeu de M. de *Chamillart* , il lui proposa , pour le rendre un peu plus digne de jouer avec lui , de se faire Maître des Requêtes. Le *Robin* se retrancha d'abord sur son impuissance , & Sa Majesté leva la difficulté en lui donnant quarante mille francs pour joindre à l'argent qu'il retira de sa Charge de Conseiller , & avec ce secours il en acheta une de Maître des Requêtes : ensuite il fut fait Conseiller d'Etat ; & Madame de *Maintenon* l'ayant pris pour son Intendant , il le devint aussi des Finances , & c'est dans ce temps que je l'ai connu. Il sembloit que sa fortune étoit montée assez haut , & qu'il ne devoit pas espérer d'aller plus loin : mais où n'atteint-on pas quand on est soutenu par Madame de *Maintenon* ? Il suffisoit à

M. de *Chamillart* d'avoir eu le bonheur de lui plaire , pour qu'il pût aspirer à tout : aussi dès que M. de *Boucherat* fut mort , & que M. de *Pontchartrain* fut fait Chancelier en sa place , le Roi mit M. de *Chamillart* à celle de M. de *Pontchartrain* , & le fit Contrôleur-Général des Finances , au grand regret de quantité de prétendans , & au grand étonnement de tout le monde : mais Sa Majesté se plaît à la surprise , & à se faire des créatures qui ne doivent leur bonheur qu'à son bon plaisir , persuadée qu'on y applaudira toujours , quand même on le condamneroit , & qu'on en murmurerait tout bas. Le cas est arrivé sur le chapitre de M. de *Chamillart* , & il s'est trouvé des flatteurs qui ont loué le discernement du Roi sur le choix de ce Ministre , quoiqu'on fût très-persuadé qu'il en auroit pu faire un meilleur. M. le Grand-Ecuyer lui-même dit au Roi : Sire , Votre Majesté voit bien que je lui produis de bons sujets. Qui , répondit le Roi , & je vous suis obligé de m'avoir présenté autrefois *Chamillart* ; je

fuis content de lui, & je ne doute point qu'il ne me serve utilement. En effet, il fit tout ce qu'il put, dès qu'il se vit en place, pour enchérir encore sur M. de *Pontchartrain*, & à force d'impôts tâcher de faire venir de la finance. Enfin, pour mettre le comble à sa fortune, M. de *Barbescieux* s'avisa de mourir, par les graces d'une petite personne qui avoit déjà envoyé le Comte de *Mailly* & quelques autres amans à l'autre monde, par la même route qu'elle fit prendre à M. de *Barbescieux*, & cela sans craindre les rigueurs de la Tournelle, puisqu'elle ne leur faisoit perdre la vie que parce qu'ils vouloient bien eux-mêmes courir au trépas avec trop de rapidité. Le Roi jugea à propos d'exiler une personne dont les attraites étoient si dangereux, & qui auroient pu dépeupler la Cour; & après avoir donné quelques regrets à la perte de M. de *Barbescieux*, il songea à la réparer, en donnant ses Charges à M. de *Chamillart*; & voilà comment il est devenu Ministre de la Guerre & des Finances. Ce nouveau surcroît de

bonheur surprit encore extrêmement la Cour & la Ville ; mais après on fit réflexion , que comme nous vivons sous un regne tout merveilleux , on ne devoit être surpris de rien. En effet , il n'appartient qu'au Roi de faire des miracles , & de rendre un homme , qui n'a jamais été qu'apprentif Magistrat , propre à régir l'Etat & à remplir les deux postes les plus éminens ; nous verrons comment il s'en démêlera , & voilà tout ce que je puis vous dire sur son chapitre. La personne qui s'est le plus prévalu de la fortune de Monsieur de *Chamillart* , c'est Madame *Amelin* , qui est une très-jolie femme : son mari fut d'abord fait Fermier-Général ; & après qu'il eut eu soin d'amasser bien de l'argent , il eut l'honnêteté de le laisser à sa femme , & mourut fort à propos pour qu'elle pût se donner un plus beau nom : elle est présentement mariée au Comte d'*Usez*. Ce mariage lui donne un grand relief , & elle a donné beaucoup de bien à ce Seigneur , ainsi ils se sont donnés l'un à l'autre ce dont

ils avoient besoin. Voilà ce qu'a produit la protection de M. de *Chamillart*, & voilà, pour prendre les choses dans leur source, ce qu'a produit le jeu de billard. L'autre personne dont vous me demandez des nouvelles, est d'une autre espece; & il s'en faut beaucoup qu'il ne soit aussi redevable aux caprices du sort: il a déjà un nom connu & célèbre dans la robe; c'est un homme d'esprit, mais qui s'est fait une espece d'esprit à sa mode, & un style particulier qui le rend original: il est dévot par-dessus le marché, ou soi-disant; & avec sa petite houe au menton, ses grandes courbettes & son air d'humilité, il est devenu Premier Président, & est très-capable de remplir ce poste: on l'appelle *Harlequin*, c'est-à-dire, *Harlay cinquieme*, & l'on y prétend trouver une équivoque assez plaisante à cause du sérieux comique de ce Magistrat, qui, sans avoir jamais ri, & sans changer de ton, dit les choses du monde les plus plaisantes. Il y a quelque temps qu'un nommé *Tirial*, fils du Maître des

210 LETTRES HISTORIQUES

Coches de *Paris* à *Lyon*, se fit Conseiller au Parlement. M. *Roulier*, fils du Maître des Postes de *Paris*, suivit bientôt après son exemple ; & M. le Premier Président, avec son air de gravité, lorsque toutes les Chambres du Parlement furent assemblées, dit tout haut, en adressant la parole à cet auguste Sénat : Messieurs, prenez garde à vous, la Cour ira présentement bien vite, elle avoit déjà un Cocher, elle vient de prendre un Postillon. Un autre jour il y avoit chez lui un jeune Conseiller, fils d'un Fermier-Général échappé de la mandille : ce jeune homme, en voulant prendre sa tabatiere, laissa voir sous sa robe une culotte rouge ; ce qui n'étoit pas régulier ; & cela donna occasion au Premier Président de lui dire, devant tout le monde : pour cela, Monsieur, il faut avouer que dans votre famille on a bien de la peine à quitter les couleurs ! Ces paroles prononcées d'un ton grave, firent rire tous ceux qui les entendirent, excepté celui à qui elles s'adressoient, qui n'avoit pas les rieurs de son

été. Lorsque M. d'Oudyk, Envoyé extraordinaire de *Hollande*, vint ici après la paix de *Ryswick*, M. *Bosc*, Maître des Requêtes, lui donna une fête magnifique : la scene se passa au *Roulle*, qui est, comme vous savez, dehors la Porte *Saint-Honoré* : c'étoit des illuminations qui faisoient du jardin paroli au Soleil : tous les arbres étoient autant de lustres ; il y eut un souper magnifique, après lequel on commença un bal qui dura jusques au jour. Tout *Paris* y courut en masque ; les rafraîchissemens y couloient de source, & cette fête fut si belle, qu'elle coûta cinquante mille francs ; dépense que M. *Bosc* pouvoit faire aisément, parce qu'il est fils d'un homme d'affaires de *Montpellier*, qui lui a laissé de grands biens ; ce qui donna occasion à Monsieur le Premier Président de dire, avec son sens froid ordinaire, qu'on devoit savoir bon gré à cet homme, qui venoit du fond de sa Province faire les honneurs de la *France*. Ceux qui prétendoient pourtant savoir le secret, disoient que M. *Bosc* donnoit

cette fête à Madame de *Montpouillan*, qui étoit venue avec lui de *Hollande*, & qu'il a ensuite épousée, & qu'ainsi M. d'*Oudyk* n'en étoit que le prétexte. Quoi qu'il en soit, cela fournit matière au bon mot du Premier Président : mais ce grave Magistrat, qui se divertit ainsi aux dépens du prochain, donna un jour à son tour bien à rire. Comme il fait fort régulièrement sa cour, il étoit à *Versailles* attendant dans une antichambre que le Roi passât, afin de le saluer suivant sa bonne coutume, & en attendant il se tranquillisoit sur son banc, la tête appuyée contre la tapisserie. Un Page qui le vit dans cette attitude, eut la malice d'attacher, sans qu'on y prît garde, la perruque du Magistrat à la tapisserie, avec une grosse épingle ; un moment après on cria : voici le Roi. Le Premier Président se leva avec empressement ; mais sa perruque resta où l'on l'avoit attachée ; il parut devant le Roi avec son crâne pelé. Il ne se déconcerta pourtant pas ; & sans rien diminuer de sa gravité, il dit au Roi : je

ne croyois pas, Sire, d'avoir l'honneur de saluer aujourd'hui Votre Majesté en enfant de chœur ! Le Roi eut beaucoup de peine à s'empêcher de rire ; & comme il comprit bien que c'étoit-là un tour de Page, il voulut savoir qui étoit celui qui l'avoit fait, & lui ordonna de ne paroître devant lui qu'après en avoir été demander pardon au Premier Président. Le Page se retira après avoir reçu cet ordre, & attendit qu'il fût minuit pour l'exécuter ; alors il monta à cheval & courut au galop chez le Premier Président, où tout le monde étoit couché. On fut bientôt éveillé par le bruit qu'il fit à la porte : tout le quartier en fut ému : les gens du Premier Président coururent aux fenêtres, & demanderent pourquoi on faisoit carillon à cette heure ? Il faut, dit le Page, que je parle à votre Maître, de la part du Roi : on fut avertir le bon homme, qui se leva & mit sa simarre de velours ciselé, pour recevoir en habit décent le Courier que le Roi lui envoyoit : on l'introduisit en cérémonie dans la salle

des audiences ; & quand il fut entré , il ne fit autre chose que dire au Premier Président : Monsieur , je suis ici de la part du Roi , qui m'a commandé de vous venir demander pardon d'avoir hier accroché votre perruque à la tapisserie. Monsieur , dit le Premier Président , sans s'émouvoir , cela n'étoit pas pressé. Le Page s'en retourna après avoir fait tout son tintamarre , & parut le matin au lever du Roi , qui lui demanda s'il avoit fait ce qu'il lui avoit ordonné ? Il répondit qu'oui , & il y eut des gens qui conterent à Sa Majesté de quelle maniere la chose s'étoit passée. Le Roi plia les épaules & dit : cela est bien Page ! Tout le monde en rit , & le Premier Président ne jugea pas à propos de s'en plaindre. Il fit bien ; car c'est faire un triste personnage que de s'ériger en plaignant , & l'on ne doit jamais se fâcher de ce qui réjouit le Roi : on dit qu'il rit beaucoup de ce double tour du Page. Pour moi , je trouve le dernier encore meilleur que l'autre , quoiqu'ils soient tous deux bien

réjouissans. On est ici tout comme à *Toulouse* ; le monde y est partagé en deux classes , celle des esprits forts qui font profession de ne rien croire, & le petit peuple qui croit trop ; cependant ces prétendus esprits forts , ou plutôt ces athées , ne laissent pas de faire les hypocrites pour se conformer à l'usage de la Cour ; car il faut à présent paroître dévot , si l'on veut y faire sa fortune : mais comme il n'y a que Dieu qui ait inspection sur les cœurs, le Roi qui ne veut pas empiéter sur les droits du Souverain , se contente des apparences , ainsi on en est quitté pour feindre comme les nouveaux Convertis. On disoit il y a quelque temps à l'Abbé *B...* qu'il n'obtiendrait jamais aucun Bénéfice , s'il n'avoit pas soin de paroître dévot. Et à propos de cet avis que ses amis lui donnoient , il fit des Vers dont je n'ai su que le commencement :

Enfin , puisqu'il faut que je quitte
Le beau titre de débauché,
Je vais devenir hypocrite ,

216 LETTRES HISTORIQUES

De peur qu'il me manque un péché ,
Et imiter la contenance
De certains dévots d'importance.

Voyez où on en est à présent ! Ce qu'a produit le zèle avec lequel Sa Majesté a voulu que l'on fût gens de bien par force. Le Roi fit dire à la bonne Madame le *Camus Meleçon* , dont je vous ai déjà parlé , pourquoi elle ne venoit pas plus souvent à la Cour ; c'est , répondit-elle , parce que j'ai toute ma vie eu tant de peur des masques , que j'avois accoutumé de me renfermer chez moi tous les ans pendant le carnaval ; ainsi comme on est toujours masqué à la Cour , je n'ose y aller , crainte de rencontrer par-tout ces sortes de figures. On me contoit encore que le Maréchal de *Bellefonds* , qui étoit un dévot de profession , étant allé à la Messe avec un de ses amis , avec lequel il avoit fait quelque partie de plaisir ou d'affaires , il eut le malheur de rencontrer un Prêtre qui étoit l'antipode de l'Abbé *Croizat* , & qui par conséquent étoit

étoit fort long-temps à dire sa Messe. Le Maréchal, ennuyé de sa lenteur, se tourna vers son ami lorsqu'on consacroit le Calice, & dit à demi bas : ce maraut-là prêche long-temps sur la vengeance ! Voyez ce qu'on doit attendre de pareils dévots ! On se donne ici la même liberté qu'à *Toulouse* ; chacun tourne sa dévotion à sa manière, & donne le sens qu'il veut aux Ecritures, pour les accommoder au temps & à l'état des affaires : mais ce n'est pas d'aujourd'hui que ces abus se sont introduits, & l'on me contoit l'autre jour de quelle manière la Loi Salique avoit été établie en France ; c'est quelque chose d'assez plaisant. Lorsque la succession de cette Monarchie tomba en quenouille, le premier Prince du Sang qui prétendoit être préféré à la fille du Roi, eut soin de mettre dans ses intérêts un grand Prédicateur de ce temps, c'étoit l'Evêque d'*Amiens* ; ce Prélat, prêchant devant ceux qui devoient décider de ce différent, prit son texte sur ces paroles : *les Lis ne travaillent ni ne*

filent ; & prouva par bons argumens , que puisque Dieu décidoit que les Lis ne filoient point , on ne pouvoit sans crime les faire tomber en quenouille ; ainsi on décida en faveur du parent au préjudice de la propre fille , & voilà l'origine de la Loi Salique en *France* ; n'est-ce pas quelque chose de beau ? Outre le ridicule que se donnent ici les dévots , il y a une autre espece de gens , aux dépens desquels on se réjouit ; quelquefois ce sont ceux à qui une fortune , pour laquelle on n'auroit pas cru qu'ils dussent être nés , fait tourner la tête. Monsieur *Bechamel* , Intendant de Monsieur , est de ce nombre : vous savez la chanson :

Vive le Roi & Bechamel son Favori.

Chanson un peu ironique ; mais qui flatte extrêmement l'amour propre du dit Sieur , qui , parce qu'il a trouvé le secret de gagner du bien , se croit l'homme du monde le plus accompli. Il y a quelque temps que le Duc de

Roquelure, malin comme chacun le connoît, étant aux *Tuilleries*, dit à quelques Seigneurs qui étoient avec lui : je parie que je vais donner des coups de pied dans le derriere à *Bechamel* que je vois dans la grande allée, & qu'encore il me remerciera. Il n'y manqua pas, il fut l'aborder à grands coups de pieds ; mais il eut soin, en les appliquant, de crier tout haut : te voilà donc, Duc de *Grammont* ! il y a deux heures que je te cherche ; après cela, faisant semblant de s'appercevoir de son erreur, il dit : ah ! c'est vous, M. *Bechamel*, parbleu je vous demande pardon ; mais vous ressemblez si fort au Duc de *Grammont*, que je m'y méprends toujours. Comme le Duc de *Grammont* est un Seigneur des mieux faits de la Cour, cette prétendue méprise flatta M. *Bechamel*, & lui donna une grande idée de sa figure ; si bien qu'au lieu de se fâcher des coups de pied qu'il avoit reçus, charmé de ce qui les lui avoit attirés, il en remercia mille fois le Duc de *Roquelure*, & lui dit qu'il lui faisoit

bien de l'honneur. Les Seigneurs qui avoient parié perdirent leur gageure ; mais ils n'y eurent pas de regret , car cette aventure les divertit beaucoup : mais s'il se trouve des fots dans le monde , il s'y trouve aussi quelquefois des gens d'esprit : il est vrai que le nombre en est moins grand ; & c'est aussi ce qui en augmente le prix. Je ne crois pas qu'on puisse avoir l'esprit plus présent en *Gascogne* que l'avoit feu Madame la *Dauphine* , ni qu'on pût répondre plus juste : on dit que lorsqu'elle étoit en couche de M. le Duc de *Bourgogne* , Madame la Princesse de *Conti* entra dans sa chambre avec quelques autres Dames ; mais comme Madame la *Dauphine* paroissoit assoupie , elles n'osèrent avancer , & Madame de *Conti* dit en s'en retournant aux Dames qui l'avoient suivie : voyez Madame la *Dauphine* , elle est aussi laide en dormant qu'éveillée ! Quoiqu'elle eût dit cela assez bas , Madame la *Dauphine* , qui ne dormoit sans doute pas bien profondément , l'entendit ; & sans hésiter

un moment, elle répondit à Madame de *Conti* : Madame, si j'étois fille de l'Amour, je serois aussi belle que vous. Madame de *Conti* entendit ce que cela vouloit dire, & s'en plaignit au Roi, qui l'obligea encore d'aller demander pardon à Madame la *Dauphine*, qui étoit dans ce temps plus à la mode qu'elle ne l'a été dans les suites. Un jour le Roi disoit à cette Princesse : vous ne m'aviez pas dit, Madame, que vous aviez une sœur qui étoit très-belle ! il parloit de Madame la grande Princesse de *Toscane* : il est vrai, Sire, répondit Madame la *Dauphine*, j'ai une sœur qui a pris toute la beauté de la famille ; mais j'en ai eu tout le bonheur. On dit qu'on pourroit faire un fort joli recueil de tout ce que cette Princesse a dit de spirituel pendant le peu de temps qu'elle a vécu. La tendresse un peu ontrée qu'elle a eue pour le Duc de *Bavière* son frere, a été cause qu'elle a passé assez désagréablement les dernières années de sa vie, & qu'on n'a pas eu beaucoup de regret à

sa mort. Mais pour quitter un peu toutes ces idées sérieuses , il faut que je vous fasse part d'une aventure qui est arrivée au Marquis de *Janson*, Officier dans les Mousquetaires. Il étoit à une journée de *Paris* , dans un cabaret , où il se faisoit rôtir un chapon qu'il vouloit manger seul dans sa chambre : l'Abbé *Boileau* qui faisoit la même route , arriva un peu tard à ce cabaret : l'hôte lui dit que tout le monde avoit déjà soupé , & qu'il ne lui restoit rien dans toute sa maison : l'Abbé *Boileau* mouroit de faim ; & regardant le chapon qui tournoit à la broche , avec des yeux de convoitise , il auroit dit de bon cœur comme *Arlequin* , plus j'observe ce rôti , & plus je le desire. Il demanda à l'hôte pour qui étoit ce chapon ? C'est , dit-il , pour un Monsieur qui veut souper dans sa chambre , & qui est arrivé un peu avant vous. Oh ! dit l'Abbé *Boileau* , ce Monsieur ne mangera jamais ce chapon lui seul ! Priez-le de trouver bon que je l'aide à aider. L'hôte fut dire au Marquis de *Janson* , qu'il y

avoit un honnête Ecclésiastique qui souhaitoit de souper , & qui le prioit de permettre qu'il eût l'honneur de lui tenir compagnie : Je le veux bien , dit M. de *Janson* , cela me désennuyera ; apportez-nous du vin. L'Abbé *Boileau* fut fort content de cette réponse , & monta dans la chambre du Marquis , qu'il remercia fort de la bonté qu'il avoit de vouloir partager son souper avec lui. Mettez-vous là , M. le Curé , dit le Mousquetaire , d'un petit air cavalier : après cela , faisant toujours le souverain : à votre santé M. le Curé , dit-il à l'Abbé *Boileau*. (Qui dit *Boileau* , dit un homme d'esprit , & celui dont il est ici question en a infiniment.) Mais comme il avoit beaucoup de faim dans ce quart-d'heure là , il ne songea qu'à manger , & ne s'amusa pas à relever toutes les pauvretés que M. de *Janson* lui dit. Enfin celui-ci croyant avoir à faire à quelque Curé de Village , & voulant le turlupiner , lui dit : eh ! parbleu , M. le Curé , que je sache du moins avec qui je bois ce soir ; dites-

moi votre nom ? Monsieur, répondit froidement l'autre, on m'appelle *Boileau*. *Boileau* ! ah le vilain nom, répliqua M. de *Janson*, en faisant toujours l'agréable : si donc, M. le Curé, il faut vous faire débaptiser : oh ! de grace, faites-vous donc vite débaptiser ; & au lieu de *Boileau*, faites-vous appeller *Boivin* ; car le vin vaut beaucoup mieux que l'eau. L'Abbé, qui commençoit à être soul de manger & des sottises du Marquis, lui dit enfin : voulez-vous bien, Monsieur, qu'à mon tour je vous demande avec qui est-ce que j'ai eu l'honneur de souper ce soir ? M. le Curé, dit l'autre, je le veux bien, on m'appelle *Janson* : *Janson* ! répéta l'Abbé ; ah ! si, Monsieur, si, faites-vous débaptiser, & au lieu de *Janson*, faites-vous appeller *Jean-farine* ; ce nom vous conviendra mieux, & la farine vaut encore mieux que le son, M. de *Janson* connût bien à qui il avoit à faire, & n'eut garde de demander son reste, L'Abbé conta l'aventure dès qu'il fut de retour à *Paris* ; on en rit beaucoup, & la chose fut

bientôt publique. Comme le Marquis de *Janson* joue un vilain rôle, & qu'il n'entend nullement raillerie là-dessus, il a déjà mis l'épée à la main contre ceux qui en ont voulu plaisanter avec lui. Voilà ce que l'on s'attire quand on est trop fier, & que l'on s'avise de mépriser les gens qu'on ne connoît pas, & de juger d'eux par leur équipage ou par leur habit ! Voilà le défaut dans lequel on donne quand on n'a pas l'esprit de discernement ! Les gens de bon sens aimeront toujours mieux pêcher par faire trop d'honnêtetés à ceux qui ne le méritent pas, que de manquer à en faire à ceux qui le méritent ; ainsi le parti le plus sûr est de faire honnêteté à tout le monde. Le Roi a donné une Lieutenance-Générale de la Province de *Champagne* au Marquis de *Segur*, autrefois si connu sous le nom de beau Mousquetaire ; c'est encore un homme très-bien fait, quoiqu'il ait une jambe de moins, car il en perdit une dans la dernière guerre, à la bataille de la *Marsaille* : son aventure a fait trop de

bruit pour que vous n'en ayez pas entendu parler : cependant , comme vous pourriez ne l'avoir sue que confusément, pour vous épargner la peine de me la demander, je m'en vais vous la conter. Il n'y a pas long-temps qu'on m'en a fait le détail, & j'en ai les idées toutes récentes. Le Marquis de *Segur* étoit un cadet de *Gascogne*, de fort bonne maison, mais beaucoup plus fourni de vieux parchemins & titres de Noblesse, que de louis. Ses parens l'envoyèrent tout jeune à *Paris* ; il entra dans les Mousquetaires ; & comme sa bonne mine étoit tout son appanage, il songea à la mettre à profit, donna dans la galanterie, fit mille conquêtes, autant ou plus d'infidélités, & il ne fut bientôt d'autre bruit que du beau Mousquetaire. Lorsque la Cour fut à *Fontainebleau*, comme il étoit obligé de rester à *Nemours* avec la Compagnie, il chercha à se faire un amusement dans ce quartier, & fut voir l'Abbesse de la *Joye*, dont le nom étoit de véritables armes parlantes ; car c'étoit une jeune Non-

nette , belle & charmante , qui ne respiroit que la joie & le plaisir. Le beau Mousquetaire ne manqua pas d'être de son goût ; elle le reçut le mieux du monde , le pria de revenir , & l'intrigue fut bientôt formée. Le Cavalier s'entendoit à merveille à inspirer de l'amour , & s'avisait rarement d'en prendre ; car c'étoit un vrai Héros à la moderne , qui n'étoit pas assez fou pour suivre les traces des Amadis & des Céladons. Outre les agrémens de sa personne & de son esprit , il avoit eu soin de joindre beaucoup d'acquit à un très-beau naturel ; il avoit mille belles qualités , savoit danser , chanter , & jouoit si divinement du Luth , que l'on peut dire que ç'a été l'instrument de toute sa fortune : ce fut par-là principalement qu'il gagna le cœur de la jeune Abbessé ; elle vouloit qu'il en jouât continuellement auprès d'elle , & ensuite elle souhaita d'en jouer aussi. Il s'offrit fort obligeamment de lui montrer , & ne manquoit pas de se rendre tous les jours au parloir pour lui donner leçon. La

Dame ouvroit une petite grille pour pouvoir faire passer le Luth, & le beau Mousquetaire tâchoit de lui faire entendre de sa place la maniere dont elle devoit s'y prendre : mais comme ces sortes de choses s'apprennent bien mieux par démonstration que par raisonnement, il dit un jour à la belle Abbessé, que s'il avoit pu lui montrer de plus près, elle en auroit appris bien plus vite, & la pria de permettre qu'il fût aussi heureux que son Luth, & qu'il lui fût permis de passer par la petite grille : La belle crut d'abord la chose impossible, parce qu'il n'y avoit place que pour faire entrer quelques livres, ou quelques boëtes, ou des choses à-peu-près de cette grosseur ; mais le Cavalier qui avoit la taille fine & le corps très-souple, trouva le secret de passer sans beaucoup de peine. Il plaçoit alors lui-même les doigts de la Dame sur les cordes du Luth, & se donnoit tous les soins imaginables pour en faire une bonne écolière. S'ils s'en fussent tenus-là, il n'y auroit eu que plaisir : mais l'éco-

liere

fiere étant devenue maîtresse , leurs tendres accords eurent bientôt des suites embarrassantes. Le beau Mousquetaire ne s'en embarrassa pas beaucoup ; il revint à *Paris* lorsque la Cour partit de *Fontainebleau* , & laissa à la Dame le soin de se tirer d'affaires comme elle le pourroit ; elle prit le seul parti qu'elle pouvoit prendre , qui étoit de feindre quelque maladie pour se faire ordonner des eaux : les Religieuses n'y font pas autre chose , & c'est là leur grande route. Notre Abbessé prit celle de *Versailles* , pour delà aller au lieu qu'elle avoit choisi pour mettre son petit Embryon au monde , & où elle comptoit pouvoir parfaitement bien se cacher ; mais il se trouva qu'elle n'avoit pas bien compté ; il y eut erreur de calcul , & *Versailles* fut le théâtre où cette scène se passa ; la Dame y fut prise par ses douleurs , & il ne lui fut pas possible de porter son paquet plus loin , ni d'empêcher que son aventure ne fût sue. Le Duc de *S. A...* qui ne croyoit pas y avoir autant de part qu'il y en avoit ,

fut le premier qui vint la conter au Roi , charmé de trouver occasion de divertir Sa Majesté : mais la *Feuillade* , qui étoit venu dans la même intention , & qui étoit fâché que le Duc de S. A... l'eût prévenu , trouva bientôt le moyen de s'en venger & de lui rabattre son caquet , en lui apprenant le nom de la Religieuse. Le Duc de S. A... n'eut pas les rieurs de son côté , dès qu'il sût que c'étoit sa fille ; sa confusion & son embarras étoient encore plus propres à réjouir le Roi , que l'histoire qu'il venoit de lui faire. Comme il avoit été lui-même le premier à découvrir la honte de sa fille , il n'y eut plus moyen de la cacher , & il fallut qu'elle subît la peine. On lui ôta son Abbaye , & elle fut enfermée pour le reste de ses jours dans un Couvent , où tout ce qu'elle a pu emporter pour sa consolation , a été le Portrait de M. de *Segur* qu'elle aime toujours ; il est peint en Sainte *Cécile* jouant du Luth , & c'est l'objet de toutes ses dévotions. On dit que c'est à cette Dame que l'on doit ces Lettres si

passionnées qui ont paru dans le monde sous le nom de *Lettres Portugaises*. On prétend que c'est l'Abbesse de la *Joye* qui les a écrites à Monsieur de *Segur* ; & que c'est pour dépayser la scène, qu'on a supposé qu'elles venoient de *Portugal*. Quoi qu'il en soit, comme ce qui fait le malheur de l'un , fait quelquefois le bonheur de l'autre , la disgrâce de l'Abbesse de la *Joye* causa la fortune de M. de *Segur*. Le Roi voulut voir ce beau Mousquetaire : il le trouva à son gré, lui fit mille biens en faveur de sa bonne mine ; & au lieu d'être puni pour avoir profané un Couvent , & pour toutes les autres circonstances de cette galanterie, il en a au contraire été récompensé : puisqu'outre la faveur du Roi , que son aventure lui a procurée , elle lui a encore fait faire un mariage très-avantageux : car la fille d'un Fermier-Général, qui avoit de grands biens, eut la même curiosité que le Roi avoit eue , & cette curiosité eut à-peu-près le même succès. M. de *Segur* plut à la Demoiselle, qui l'épousa bientôt après ,

& le fit grand Seigneur par la quantité de biens qu'elle lui apporta en mariage : elle voulut sur-tout avoir ce Luth si célèbre dans l'histoire de son époux ; & je le vis encore l'autre jour chez elle, où j'étois allée passer la journée avec d'autres personnes de ma connoissance. Voyez , Madame , ce que c'est que les caprices du sort , & si l'on n'a pas raison de dire que le gâchet n'est jamais que pour les malheureux ! Une pareille aventure auroit entraîné tout autre que M. de *Segur* dans le précipice , & l'auroit fait périr sous la rigueur des Loix , ou par le ressentiment des parens de l'Abbesse : mais au contraire il en sort triomphant , & elle ne lui a procuré que des biens & des honneurs. Après cela , je défie les Politiques les plus habiles de pouvoir prendre des mesures justes sur leur fortune ! Et le plus court est de se laisser mener en aveugle par cette aveugle Déesse. Mais l'aventure du beau Mousquetaire me fait souvenir d'une plaisante chose qui arriva à M. le Duc de *Bourgogne* , lorsqu'il étoit en-

core enfant : on lui donna le nom de Mousquetaire pendant quelque temps pour la forme , & il en fit même quelques fonctions : le Roi lui avoit donné le choix des deux compagnies : il avoit voulu entrer dans celle des Noirs , parce qu'il y avoit quelques Princes avec lesquels il étoit bien aise d'apprendre à faire l'exercice : mais quelque temps après il eut occasion de se repentir de son choix ; car son tour étant venu d'aller demander l'ordre au Roi , avec un Mousquetaire gris , M. de *Montpertuis* ordonna à celui-ci de prendre la droite sur M. le Duc de *Bourgogne* , & de ne pas lui céder le pas , parce que la compagnie des Mousquetaires gris , que M. de *Montpertuis* commande , a le pas devant celle des Noirs. M. le Duc de *Bourgogne* fut un peu mortifié de ce petit déboire : le Roi l'en railla , & lui demanda s'il ne vouloit pas changer de compagnie. Et le Prince , après y avoir un peu pensé , s'avisa d'un expédient pour concilier les choses , & dit au Roi , qu'il vouloit être Mousquetaire gris &

234 LETTRES HISTORIQUES
noir à l'avenir , & que pour cela il
prioit Sa Majesté de lui faire donner un
cheval pie. Le Roi rit beaucoup de
cette faillie , que tout le monde admira.
Vous en rirez aussi , si vous le jugez à
propos ; & cependant je suis. *A Pa-*
ris ce , &c.

LETTRE XXXIX.

J'AI lu votre dernière Lettre avec
bien du plaisir , Madame , & je vous
avoue que j'ai ri de bon cœur de l'aven-
ture du *Marquis de Jean-farine*. Fran-
chement je ne l'attendois pas-là , & je
fais bon gré à l'Abbé *Boileau* d'avoir su
ainsi lui rabattre son caquet : voilà à
quoi sert l'esprit ! Quand vous m'avez
conté cette histoire , j'ai cru d'abord
que vous m'alliez parler de celle de M.
de *Pertuis* , Gouverneur de *Menin* ;
elles y ont quelque rapport , & cela
commence à-peu-près de même ; car
M. de *Pertuis* revenant de *Flandres* à

Paris, arriva à *Senlis* si tard, qu'il ne se trouva plus rien pour lui dans le cabaret où il étoit logé : il n'y avoit pour tout bien qu'un dindon à la broche, qu'on lui dit être vendu à un honnête homme qui vouloit souper seul dans sa chambre : eh ! mon Dieu, dit M. de *Pertuis*, cet honnête homme ne sauroit manger ce dindon lui seul, priez-le de trouver bon que je lui aide, puisqu'aussi-bien, d'honnête homme à honnête homme il n'y a que la main, & que jamais honnête homme n'a eu tant de faim que j'en ai ce soir. L'hôte s'acquitta de sa commission, & rapporta à M. de *Pertuis* qu'il feroit beaucoup d'honneur à ce Monsieur, & que pourvu que cela ne lui fit pas de peine, il étoit le maître de souper avec lui. M. de *Pertuis*, charmé d'une réponse si favorable, courut à la chambre de l'*Inconnu*, qu'il trouva lisant auprès du feu : il le remercia d'abord fort gracieusement du plaisir qu'il lui faisoit ; & à la maniere des gens de guerre, qui est de faire bientôt connoissance, l'embrassa, l'appella son

236 LETTRES HISTORIQUES

ami ; & comme il lui trouva beaucoup d'esprit & des manieres fort polies , il prit pour lui ce qu'on appelle une belle passion. L'*Inconnu* répondit à tous ses empressemens , mais d'une maniere un peu réservée , se tenant toujours sur le ton respectueux. M. de *Pertuis* n'eut garde de lui demander son nom ; mais comme il fut en causant qu'il faisoit son séjour à *Paris* , il le pria de vouloir bien lui faire l'honneur de venir manger la soupe chez lui , lui dit où il logeoit , & qu'il étoit M. de *Pertuis*. L'*Inconnu* accepta l'offre. M. de *Pertuis* crut qu'il ne falloit pas pousser la curiosité plus loin , & attendit , pour la satisfaire , que son nouvel ami lui tint la parole qu'il venoit de lui donner : cependant , le verre à la main , ils parlerent des sciences en gens qui s'y entendoient. M. de *Pertuis* étoit charmé de son camarade : ils passerent une partie de la nuit à table , & enfin on se sépara le lendemain avec mille protestations d'amitié & promesse de se revoir à *Paris* , où M. de *Pertuis* alloit , pendant

que l'autre suivoit la route de *Flandres*. M. de *Pertuis* attendoit avec impatience qu'il en revînt, comptant qu'il ne manqueroit pas à ce qu'il lui avoit promis ; mais il l'attendit vainement, & il s'étoit passé plus de six mois sans qu'il en eût entendu parler, lorsqu'il le rencontra sur le Pont-neuf. M. de *Pertuis* fit d'abord arrêter son carosse, & sans faire aucun compliment à trois Seigneurs de ses amis qui étoient avec lui, il courut sauter au cou de celui-ci, & vouloit à toutes forces le faire monter lui cinquième avec eux pour les mener tous dîner chez lui. L'*Inconnu* prétexta une affaire pour s'en défendre, & se déroba par-là aux caresses de M. de *Pertuis*, qui fut bien étonné, quand il entra dans son carosse, d'apprendre que c'étoit au *Bourreau* de *Paris* à qui il venoit de les faire : cela ralentit un peu son ardeur ; mais ne l'empêcha pas de dire que cet homme avoit de l'esprit infiniment, & les meilleures manières du monde. Ainsi la *Souri* de la *Fontaine*

238 LETTRES HISTORIQUES
n'avoit pas tort quand elle disoit à son
fils :

Gardes-toi , tant que tu vivras ,
De juger des gens sur la mine.

Mais à propos des gens d'esprit , on
me contoit à *Nîmes* qu'un Savant ,
nommé *M. Graverol* , avoit fait connois-
sance avec quelque chose de pire que le
Bourreau de Paris : l'aventure vous pa-
roîtra un peu extraordinaire , peut-être
même fabuleuse , & je vous assure que
j'aurois eu peine à y ajouter foi , si *M.*
Graverol , qui ne passoit pour rien moins
que pour visionnaire , ne me l'avoit lui-
même certifiée. Enfin , le cas est arrivé
de nos jours , & est attesté par toute la
Ville de *Nîmes* : voici de quoi il s'agit.
M. de Graverol étoit seul dans son cabi-
net , sur les deux heures après midi ,
lorsqu'un Valet lui vint annoncer un
étranger qui demandoit à le voir. *M.*
Graverol dit qu'on le fit entrer ; & le
Valet , après avoir donné des sieges , se
retira. Dès que l'étranger se vit seul
avec *M. Graverol* , il lui dit , dans le

plus beau latin du monde, qu'il avoit
 oui parler de son savoir, & qu'il étoit
 venu d'un Pays fort éloigné pour avoir
 l'honneur de s'entretenir avec lui, &
 pour raisonner ensemble sur des choses
 qui ont embarrassé les anciens Philoso-
 phes. M. *Graverol* accepta le défi, après
 avoir répondu modestement aux éloges
 qu'on lui donnoit, & les sciences les
 plus relevées furent mises dans le mo-
 ment sur le tapis. On ne s'en tint pas
 même long-temps au latin, on parla
 grec, & dans la suite M. *Graverol*, qui
 entendoit les langues orientales, fut
 tout étonné de voir que l'étranger les
 possédoit si parfaitement, qu'elles pa-
 roissoient toutes lui être naturelles ;
 ainsi charmé de sa conversation, & de
 peur que quelques fâcheux ne vinssent
 l'interrompre, il lui proposa un tour de
 promenade. L'heure étoit propre pour
 cela, il faisoit beau ; & comme les
 dehors de *Nîmes* sont enchantés, ils
 sortirent de la maison dans le dessein de
 sortir de la Ville par la porte de *la*
Couronne, qui conduit à des jardins &

à de très-belles allées ; mais comme M. *Graverol* logeoit assez loin delà , il leur fallut traverser bien des rues : ils parloient toujours en marchant ; & ce qu'il y avoit de surprenant , c'est qu'on voyoit M. *Graverol* qui gesticuloit & parloit d'action ; d'ailleurs on ne voyoit personne avec lui , ce qui obligea quantité de gens de sa connoissance d'aller avertir sa femme qu'il falloit qu'il rêvât , ou qu'il lui fût arrivé quelque chose de bien extraordinaire. Elle le fit chercher par-tout , mais inutilement ; il s'étoit éloigné de la Ville , & avoit gagné des allées sombres , où , à l'abri des importuns , il traitoit du sublime avec sa nouvelle connoissance. Après avoir épuisé toute la Philosophie ancienne & moderne , & raisonné des secrets de la nature , ils parlerent aussi des sciences cachées , de la magie & autre choses semblables. L'étranger argumentoit le mieux du monde ; mais enfin comme il outroit un peu la matiere , M. *Graverol* dit : halte-là , Monsieur , le Christianisme ne nous permet pas d'aller si loin ,
&

& il faut se tenir dans les bornes qui nous sont prescrites ! En disant cela, il fut tout surpris de ne voir personne auprès de lui. Cependant il étoit au bout d'une allée bornée par une palissade qui formoit une espece de cul de sac, si bien qu'il falloit nécessairement, pour en sortir, retourner sur ses pas. Cette surprise obligea M. *Graverol* à faire un cri d'étonnement, & ce cri fit venir à lui quelques hommes qui travailloient assez près à raccommoder des arbres. Ces hommes qui le trouverent pâle & presque sans force, lui firent boire un peu du vin qu'ils avoient dans leur calebasse, & lui donnerent tous les secours qu'ils purent. Il leur demanda s'ils n'avoient pas vu par où étoit passé le Monsieur qui étoit avec lui : mais il fut bien surpris quand ces bonnes gens lui dirent, qu'ils étoient sur des arbres lorsqu'il étoit passé, qu'ils l'avoient même vu venir de bien loin ; mais qu'assurément il n'y avoit personne avec lui, & qu'ils auroient même été surpris de l'entendre parler seul, s'ils n'avoient

cru, comme ils savoient qu'il étoit Avocat, qu'il composoit quelque plaidoyer. M. *Graverol*, surpris du discours de ces hommes & de la disparution de l'étranger, s'en retourna chez lui, où il trouva tout le monde en alarme, sur l'avis que l'on étoit venu donner à sa femme. Il conta alors son aventure ; & toutes ces circonstances jointes ensemble, firent que l'on publia bientôt dans la Ville que le diable étoit venu voir M. *Graverol*. Lui-même, qui fort honnêtement me conta la chose comme je viens de vous la rapporter, sans vouloir cependant conclure, me dit : voilà ce qui m'est arrivé, vous en savez présentement autant que moi, & vous pouvez vous-même en juger comme il vous plaira, je n'en fais pas davantage ; tout ce que je puis vous dire, c'est que cet étranger étoit fort savant & fort éloquent, qu'il raisonnoit en Philosophe, & qu'il me paroissoit même réglé dans ses mœurs & dans sa conduite ; après cela je ne saurois vous dire qui il étoit, ni vous en donner d'autre définition. Je trouvai

dans la maison où *M. Graverol* étoit logé , une jolie petite femme qui me plut beaucoup : elle parloit son petit jargon le plus joliment du monde ; & comme les femmes du *Bas-Languedoc* ont des manieres fort aisées , & qu'on fait bientôt connoissance avec elles , je n'eus pas de peine à lier conversation avec celle-là. Ce qui m'engagea encore à m'intéresser en elle , fut que la personne à qui j'avois demandé qui elle étoit , m'avoit dit que c'étoit la femme d'un Gentilhomme septuagénaire , & que sa destinée étoit assez triste ; cela m'avoit donné envie d'en savoir davantage , & dès le soir même je sus toute son histoire , que la petite femme ne fit nulle difficulté de me conter. Je ne fais pourquoi je ne vous en parlai pas dans les lettres que je vous écrivis dès ce temps ; mais puisque je m'en souviens , il faut que je vous en fasse part à l'heure qu'il est. Cette jeune personne étoit fille d'un Bourgeois de *Nîmes* , & dès sa seizieme année elle fut livrée à un vieux Gentilhomme qui étoit dans sa climaté-

244 LETTRES HISTORIQUES

rique : l'ambition de ses parens leur fit faire ce mariage si mal assorti , & la petite femme y donna les mains par un esprit de vanité naturel aux personnes de son sexe & de son âge. On prit un jour pour célébrer cette fête ; & ce jour, qui auroit dû être le plus beau de ceux de la Demoiselle , eut un destin bien différent. L'époux , par des raisons que je ne veux ni ne dois approfondir , fut dès le matin chez un Apothicaire de ses amis , & le pria de lui faire une potion cordiale pour le soir : il défendit qu'on l'apportât chez lui , de peur de donner occasion à de mauvaises plaisanteries , disant qu'il la viendrait chercher lui-même le soir. Il n'y manqua pas : mais comme il faisoit obscur , & que de peur d'être connu il ne voulut point qu'on apportât de lumière dans le coin où on lui avoit promis de mettre la bouteille , il la prit à tâtons , & au lieu de celle qui lui étoit destinée , il rencontra malheureusement une copieuse dose d'émétique qu'on venoit de préparer pour un malade , auquel ce *qui pro quo* pensa

coûter la vie; car la potion cordiale lui augmenta si terriblement la fièvre, que l'on crut qu'il expireroit la nuit. Cependant notre nouveau marié, qui ne se doutoit point de l'échange, après avoir été dans son cabinet vuidier sa petite bouteille, vint d'un grand air de confiance se coucher auprès de son aimable épouse : mais dès que les parens & les amis se furent retirés, pour laisser à ces nouveaux mariés toute la liberté que donne l'hymen en pareille occasion, voilà l'émétique qui commença à faire son effet. La petite femme, épouvantée de ce manège, vouloit appeller du secours, & ne savoit que penser de cette aventure; peut-être s'étoit-elle formée d'autres idées de cette nuit; enfin elle e trouva dans un grand embarras : son mari la pria en grace de se taire; elle n'osa lui désobéir, & elle fut toute la nuit sur pied pour lui donner ce dont il avoit besoin, croyant à tout moment le voir expirer par les efforts qu'il étoit obligé de faire. Cela dura jusques à ce que le remede eut achevé d'opérer; &

246 LETTRES HISTORIQUES

vers le matin le mari se trouvant un peu soulagé , commença à se reposer. Il étoit si foible & si abattu , & sa femme si fatiguée de cette terrible nuit , qu'ils avoient peine à se soutenir l'un & l'autre ; si bien que quand on entra pour leur souhaiter le bon jour , on attribua leur abattement à une cause très-différente. Le marié n'eut garde de vouloir tirer les gens de cette erreur , & de peur que la Dame ne fût plus ingénue que lui , il lui donna dix louis pour l'obliger au silence , & pour la dédommager en quelque maniere de la mauvaise nuit qu'il lui avoit fait passer. La petite femme lui dit fort naturellement, que s'il vouloit lui en donner autant tous les matins , elle seroit fort contente de lui , & ne lui demanderoit jamais autre chose. Elle lui promit le secret qu'elle lui garda fort religieusement , & le garantit par-là des railleries auxquelles il auroit été exposé ; il eut ainsi tout le temps de rétablir sa santé. Mais au lieu d'en faire l'usage qu'il devoit , il s'avisa de se mettre Bartel en tête. Il

s'imagina qu'une jeune & jolie personne ne se seroit pas donnée ainsi à lui sans répugnance , si elle n'avoit pas eu quelque raison pour cela ; & enfin il porta ses soupçons jusques à croire qu'on l'avoit choisi pour couvrir les fautes d'autrui : les railleries que l'on fait là-dessus aux nouvelles mariées , l'embonpoint de sa femme , tout cela le confirmoit dans cette pensée & lui faisoit croire qu'il y avoit quelque chose sur jeu dont il savoit bien qu'il n'étoit pas auteur ; ainsi pour s'éclaircir de la vérité du fait , il résolut de laisser écouler un certain temps avant d'user des droits que l'hymen lui donnoit sur sa femme , puisqu'aussi bien il en avoit manqué l'occasion dans le temps convenable ; si bien qu'ils vécurent fort honnêtement ensemble , sans que personne s'aperçût de cette espece de divorce , dont la femme n'avoit garde de se plaindre. Mais lorsqu'après plusieurs mois le mari, convaincu de l'injustice de ses soupçons , voulut changer de manière avec sa femme , il la trouva tout-à-fait rebelle

à ses desirs. Quoi ! dit-elle , Monsieur , c'étoit donc par malice que vous en usiez ainsi ? Je croyois que c'étoit par impuissance , & j'avois la discrétion de ne pas m'en plaindre ; mais à l'heure qu'il est que votre mauvaise volonté m'est connue , je vous déclare que vous devez vous résoudre à vous passer toute votre vie de ce dont vous avez bien pu vous passer volontairement pendant neuf mois : j'ai pris mon parti là-dessus , prenez le vôtre ; vivons honnêtement pour ne pas donner à rire au public , & croyez que quoi que vous puissiez faire , rien au monde ne sera capable de me faire changer de résolution. Le-mari fit tout ce qu'il put pour la faire revenir ; mais il n'y eut pas moyen : il eut enfin recours au pere & à la mere , qui voulurent en vain interposer leur autorité là-dedans , la petite femme fut toujours inexorable ; & comme cette affaire commençoit à devenir publique & à réjouir les indifférens , les parens trouvèrent à propos , pour la terminer , de séparer ces deux personnes. La sépa-

ration se fit de concert ; la petite femme retourna chez son pere où elle a toujours resté depuis : son mari lui paye une pension tous les ans , & les choses en sont demeurées-là , sans qu'il y ait jamais eu moyen de les raccommo-der. Voilà ce qui arrive aux maris qui n'ont pas toute la confiance qu'ils doivent avoir en leurs femmes. On n'en doit point épouser à moins qu'on ne l'estime ; & quand on estime une femme , il n'est pas permis de la soupçonner. Enfin la bonne foi est la chose du monde la plus nécessaire dans le mariage , & je ne saurois m'empêcher de louer là-dessus la conduite de M. le Marquis M... Lieutenant de Roi de cette Province. Il avoit une femme dont la conduite ne passoit pas pour la plus régulière du monde , & cela avoit obligé ses parens & les personnes qui prenoient intérêt en lui , à l'avertir de ce qu'on en disoit dans le monde , afin qu'il pût y remédier : toute la famille s'assembla pour cela ; & après une mûre délibération , on choisit un de ceux qui composoient

l'assemblée , & on le chargea de porter cette désagréable nouvelle au mari : le Gentilhomme qui connoissoit l'humeur du Marquis , & qui se voyoit chargé d'une fâcheuse commission , ne sachant comment s'en acquitter , s'avisa de le faire indirectement. Monsieur , dit-il au Marquis un jour qu'il étoit seul avec lui , je suis dans un grand embarras. Je suis obligé d'avertir un mari de prendre garde à la conduite de sa femme , qui n'est pas la plus régulière du monde ; l'intérêt que je prends en lui m'oblige en quelque manière à lui en donner avis , j'ai même ordre de le faire , & toute une famille assemblée m'a donné cette commission ; cependant , comme je trouve la chose un peu délicate , & que ces sortes d'avis ne sont pas toujours bien reçus , je n'ai voulu encore rien faire là-dessus sans vous avoir consulté. Vous êtes homme de bon conseil , je vous prie , dites-moi ce que vous feriez si vous étiez à ma place ? C'est selon , répondit le Marquis , c'est à vous à connoître l'humeur de l'homme à qui vous

avez à faire ; mais je fais bien ce qu'il feroit s'il étoit de la mienne ; car pour moi je vous déclare qu'en pareil cas je répondrois par un coup de pistolet , & que je brûlerois sur le champ la cervelle à Monsieur le donneur d'avis. Oh ! puisque cela va ainsi , dit le Gentilhomme , je n'ai garde de me risquer , & je rengaine dès ce moment mon compliment. Je crois , répondit le Marquis , à vous en parler franchement , que vous prendrez le bon parti. Ainsi ces deux Messieurs , qui sans s'expliquer davantage , s'entendoient parfaitement bien , en demeurèrent-là , & voilà où l'on devroit s'en tenir si l'on étoit sage , on s'épargneroit le soin de réjouir le public , à qui l'on ne sauroit éviter de donner des scènes quand on fait éclater des choses que l'on a tant d'intérêt de tenir cachées. Un Gentilhomme de ce Pays se seroit épargné bien des chagrins , & peut-être même de fâcheuses affaires , s'il avoit suivi cette maxime , & s'il s'étoit résolu à souffrir de bonne grace ce qu'il n'étoit pas en état d'em-

252 LETTRES HISTORIQUES

pêcher : il avoit une jolie femme un peu coquette , qui aimoit à plaire & à se trouver dans les endroits où l'on pouvoit trouver du plaisir ; le bal étoit surtout sa passion dominante ; elle dançoit bien , & son mari , qui craignoit qu'elle ne fît enfin quelque faux pas , lui défendit absolument cette espece d'exercice. La Dame obéit avec peine , & seulement parce que , comme l'on dit , la raison du plus fort est toujours la meilleure ; mais enfin , après s'être fait assez long-temps violence , elle se résolut à tromper son mari à la faveur du déguisement que le carnaval autorise , & fut en masque à un bal pendant la nuit , croyant son époux profondément endormi. Mais comme les jaloux ne dorment jamais bien tranquillement , celui-ci s'éveilla dans le temps qu'on s'y attendoit le moins , & son mauvais génie lui mit des soupçons dans la tête , qui l'obligèrent à se lever & à passer dans la chambre de sa femme pour s'en éclaircir : mais ne la trouvant pas dans son lit , ses soupçons se changerent en certitude.

Ne

Ne doutant point qu'il ne fût trahi , il ne songea plus qu'au moyen de se venger ; & comme il jugea bien qu'il en trouveroit l'occasion au bal , il les courut tous cette nuit , & s'arrêta enfin dans un lieu où il vit une Dame qui dançoit à-peu-près comme sa femme , & dans laquelle il crut trouver sa taille & toutes ses manieres. Après avoir examiné pendant quelque temps ce masque , persuadé que c'étoit-là ce qu'il cherchoit , il s'en approcha animé de rage & de fureur , & lui donna sur la tête un coup de son gant , qu'il avoit eu soin de remplir de plomb. La Dame tomba sur le carreau , étourdie du coup , & ce furieux fut bien surpris de voir que ce n'étoit point celle qu'il avoit cru : on la porta chez elle , où elle est encore bien malade ; & comme cette aventure fut sue dans le moment , la femme de notre jaloux ne voulant pas s'exposer à en avoir un pareil , prit le parti de se retirer chez ses parens , d'où elle a intenté procès à son mari , disant qu'il a eu dessein de la tuer. La Dame qui a

254 LETTRES HISTORIQUES

reçu le coup n'a pas manqué d'en faire ses plaintes en Justice : ainsi ce pauvre diable se voit en butte entre deux femmes, dont l'une le poursuit pour l'intention, & l'autre pour l'effet. Je ne sais comment il se tirera de cette affaire; & voilà de la besogne pour notre Parlement. Quand il aura décidé le cas, je vous ferai part de sa décision. *A Toulouse, ce.*

LETTRE XL.

VOUS m'avez conté des choses bien particulières dans votre dernière Lettre. La vision de M. Graverol me paroît un peu extraordinaire; & pour faire paroli à cette histoire, il faut, Madame, que je vous en donne une à-peu-près de même espece : c'est celle du feu Maréchal de *Faber*, que j'ai eu occasion de savoir ces jours passés par une aventure assez imprévue. M. *Costar*, dont le nom vous est apparemment connu, m'ap-

porta l'autre jour un manuscrit qu'il me pria de faire voir à une personne de ma connoissance à *Versailles*, & de tâcher par son moyen d'en tirer de l'argent : ce manuscrit étoit les *Mémoires* de M. de *Faber*, écrits de sa propre main. On auroit autrefois acheté cette piece bien cher ; mais la misere du temps a empêché qu'on ne l'ait pu vendre son prix, & j'ai été obligée de le rendre, parce qu'on n'en a pas voulu donner ce qu'il valoit : cependant, pour ma peine, j'ai eu le plaisir de le lire, & j'y ai vu des choses dont je m'en vais vous faire part. Le Maréchal de *Faber* étoit un Soldat de fortune, fils d'un Libraire de *Sedan*, qui ne devoit qu'à sa bravoure & à son mérite le Bâton de Maréchal dont le Roi l'avoit honoré, & qui, de ce haut degré de gloire où il étoit monté, n'avoit pourtant jamais perdu de vue son origine. Bien loin de se faire faire une généalogie à la mode, qui lui donnât des Souverains pour ancêtres, il ne voulut pas seulement accepter un certificat de Noblesse, quoi-

que ces sortes de preuves soient nécessaires lorsqu'il s'agit d'être fait Cordon bleu ; & dit naturellement au Roi, qu'il aimoit mieux ne pas recevoir l'honneur que Sa Majesté vouloit lui faire, que de l'acquérir aux dépens de la vérité ; qu'il n'étoit pas né Gentilhomme, qu'il croyoit l'être devenu, & qu'il ne vouloit se donner que pour ce qu'il étoit. Vous pouvez croire que de si beaux sentimens lui firent bien autant d'honneur dans l'esprit du Roi, qu'en auroit pu faire la naissance la plus illustre. Mais la justice que Sa Majesté rendit à M. de *Faber* lui attira bien des envieux : chacun murmura contre une fortune aussi brillante, & l'on prétendit que le Maréchal ne l'auroit jamais poussée si loin, si le diable ne lui avoit aidé. Comme j'étois prévenue de cette opinion, je cherchai dans les manuscrits dont je viens de parler, quelque chose qui pût ou la détruire, ou la fortifier, & voici tout ce que j'ai pu trouver qui ait quelque rapport à cela. M. de *Faber* dit, dans un endroit de ses Mémoires,

qu'un soir étant dans son lit il s'endormit après avoir fait de longues & sérieuses réflexions sur ce que nous sommes , ce que nous avons été , & ce que nous devons devenir , & qu'au milieu de son sommeil il entendit tirer les rideaux de son lit ; que s'étant éveillé par ce bruit , il vit dans sa ruelle une espece d'homme d'une figure un peu extraordinaire ; qu'il le questionna , & qu'il fut surpris de la maniere dont cet homme répondit à toutes ses questions ; qu'enfin , après lui avoir demandé bien des choses , il voulut savoir son sentiment sur l'origine du monde ; & que ce savant lui dit de s'en tenir à ce que *Moyse* a écrit là-dessus , & que la chose est arrivée tout comme il l'a rapportée dans la *Genese*. M. de *Faber* s'est interrompu dans cet endroit , & a laissé quelques feuilles de papier en blanc , apparemment pour achever d'écrire cette conversation nocturne , & l'on ne peut pas juger , par ce qu'il en dit , si celui avec qui il l'a eue étoit un Ange ou un diable ; il n'en parle même plus dans la

258 LETTRES HISTORIQUES

suite de ses Mémoires , & passa à des expéditions militaires & à d'autres aventures. Ceux qui croient aux génies n'auront pas de peine à se persuader que c'étoit celui du Maréchal , qui après l'avoir servi utilement, venoit faire connoissance avec lui & recevoir les remerciemens qui lui étoient dûs. Quoi qu'il en soit, voilà ce que j'ai lu , & sur quoi vous pouvez compter : après cela on a composé une histoire , ou plutôt une fable , pour confirmer les bruits que l'on avoit fait courir du commerce que M. de *Faber* avoit avec le diable : car comme on avoit dit qu'ils avoient fait un traité ensemble , on publia aussi que le diable étoit venu au temps marqué , en exécution du traité , se faire tenir parole , & voici comment on conta la chose. On dit que le Maréchal , étant à sa maison de campagne , se trouva un soir un peu incommodé , & que s'étant mis au lit sans vouloir rien prendre , il ordonna à son Valet de chambre d'ouvrir une fenêtre , & de lui dire s'il ne voyoit point quelque chose dans la campagne.

Le Valet obéit & répondit qu'il ne voyoit rien : quelque temps après , son maître lui fit encore le même commandement , & alors il répondit qu'il voyoit , mais d'extrêmement loin , une petite lumière comme une bougie : enfin , pour la troisième fois il ouvrit la fenêtre , & alors il dit à M. de *Faber* , que la petite bougie approchoit , & qu'elle étoit auprès du Parc. C'est assez , dit le Maréchal , allez vous coucher & qu'on me laisse seul. Le Valet obéit : mais comme il étoit inquiet du mal de son maître , & du manège qu'il lui venoit de faire faire , il resta quelque temps à la porte de la chambre , entendit ouvrir la fenêtre & quelque chose qui fit du bruit comme si quelqu'un étoit entré par-là ; ensuite il entendit parler auprès du lit , distingua parfaitement bien deux voix qui contestoient sur le plus ou le moins ; mais il n'osa se risquer à entrer après les défenses de son maître : enfin la dispute cessa , tout le monde parut endormi. Mais le matin , lorsqu'à l'heure ordinaire le valet voulut entrer ,

dans la chambre de M. de *Faber*, il le trouva au travers du lit la tête en bas & le cou tordu. On ne douta point que ce ne fût le diable qui avoit fait cette exécution, & que la dispute qu'on avoit entendue, n'eût été causée par quelque erreur de calcul & quelque faute d'arithmétique. Enfin ce conte courut tout *Paris*, & il y eut même des personnes de distinction qui donnerent là-dedans, & qui voulurent assister à l'inventaire qui fut fait des effets de ce *M. lechal*, pour voir si on ne trouveroit point parmi ses papiers ce prétendu traité fait avec le diable : mais il n'y avoit rien d'approchant ; on trouva seulement dans son cabinet deux mandragores d'une beauté achevée. Vous savez, Madame, que les mandragores sont des racines qui imitent la figure humaine : ces deux-là étoient mâle & femelle qui se tenoient embrassés ; & quoiqu'on dût regarder cela comme des raretés qu'un curieux est bien aise d'avoir chez lui, ne trouvant point d'autres preuves de l'alliance diabolique, on ne manqua pas de dire

que les mandragores en étoient le sceau. Pour moi , je vous avoue que je ne puis assez m'étonner comment des personnes raisonnables peuvent avoir la foiblesse de croire qu'on traite avec le diable. Premièrement je ne le crois pas fort traitable , & je suis persuadée que s'il étoit d'humeur à composer , il auroit occasion de faire un fort grand commerce : car enfin il n'y a guere de joueur qui ne se donnât à lui à bon marché lorsqu'il a perdu tout son argent ; & nous en voyons tous les jours qui dans pareille occasion le réclament en vain : il trouveroit peut-être aussi quelques pratiques chez les amans ; & enfin tant de gens qui se donnent à lui *gratis* , n'en feroient pas plus de scrupule lorsqu'ils y trouveroient leur avantage. Mais quand il seroit vrai qu'on pourroit entrer en composition avec lui , je voudrois bien savoir de quelle utilité seroit un contrat , & si lorsque le diable en voudroit enfreindre les conditions, il seroit aisé de trouver des Huissiers pour lui faire signifier qu'il doit les observer.

Si l'on dit que l'on ne court pas ce risque avec lui , & qu'il est exact à tenir ce qu'il promet , il faut donc aussi s'en tenir à sa parole ; & cela étant , il n'est pas besoin de signer des conventions de part ni d'autre : enfin , ce sont des pauvretés qui font honte à notre espece , & dont je rougis pour elle. L'opinion des génies n'est pas tout-à-fait si grossiere ; il y a ici bien des gens qui y donnent , & qui prétendent que quelque chose nous avertit de ce qui nous doit arriver , & que si l'on faisoit attention à ces sortes d'avertissemens , on feroit bien moins de fautes qu'on n'en fait. Nous avons une joueuse de profession , qu'on appelle Mademoiselle de *S. Martin* , qui s'est mis dans la tête qu'elle a un génie : cependant elle n'en est guere plus riche , & ce génie n'empêche pas qu'elle ne perde très-souvent son argent : mais elle prétend lui devoir la vie , & que c'est lui qui l'a garantie du danger où elle fut exposée ces jours passés. Cette Demoiselle n'est ni belle ni jeune ; elle a les inclinations d'un homme plutôt que

celles d'une femme ; son métier ordinaire est d'aller , dans toutes les maisons où l'on joue , offrir son ministère , & railler à la bassette avec une chemise d'homme boutonnée au cou & aux poignets , une robe de chambre abattue , & un bonnet sur la tête au lieu de cornettes & de fontanges : dans cet équipage amphibie on la voit aller de porte en porte , cherchant à jouer , tantôt perdre , tantôt gagner , suivant qu'il plaît au hasard. Il y a quelque temps , qu'étant au Temple chez Madame de *Chaulieu* , la séance ayant duré jusques à trois heures du matin , elle finit enfin , & Mademoiselle de *S. Martin* se vit obligée de se retirer comme le reste de l'assemblée : elle dit pour cela que l'on avertît ses porteurs : mais lorsqu'on fut venu lui dire qu'ils attendoient au bas de l'escalier , elle se tourna du côté de Madame de *Chaulieu* , & la pria de permettre qu'elle passât le reste de la nuit chez elle : mon génie , lui dit-elle , me défend de sortir d'ici : ainsi il faut , s'il vous plaît , que vous trouviez bon

que j'y reste. Mais, Mademoiselle, disoit Madame de *Chaulieu*, votre génie ne fait peut-être pas que je n'ai point de lit à vous donner, il devoit avoir remédié à cela : n'importe, Madame, dit Mademoiselle de *S. Martin*, vous en ferez quitte pour me faire donner un fauteuil, & j'aime beaucoup mieux rester au coin de votre feu, que de défobéir à mon génie. Pendant ce temps-là elle avoit envoyé chercher sa femme de chambre, qui lui apporta ce dont elle avoit besoin pour la nuit ; ensuite elle la fit mettre dans sa chaise & la renvoya. Cette chaise fermoit avec un ressort, si bien que quand on en avoit poussé la porte, il falloit que la personne qui étoit dedans l'ouvrît, & ceux de dehors ne le pouvoient point. Quelques pas de-là des filoux, qui savoient que Mademoiselle de *S. Martin* avoit joué de bonheur, & qui ne doutoient point qu'elle ne fût dans cette chaise avec son gain, l'arrêterent ; un des porteurs qui voulut faire résistance fut tué, l'autre prit la fuite, abandonnant sa charge

charge au pouvoir des filoux qui n'en furent pas pour cela plus avancés ; car ils ne purent jamais ouvrir la chaise , & un carosse qui passa assez près delà les empêcha de la rompre , & les obligea à fuir. La chaise étoit cependant renversée ; la femme de chambre évanouie dedans , & le pauvre porteur étendu mort tout auprès , sans que personne s'en apperçût jusques à ce qu'il fut jour : mais alors tout le monde s'assembla autour de la chaise ; on la fit ouvrir , & à force de secours on fit revenir la pauvre femme de chambre de son évanouissement. Elle conta le fait , & cette aventure a mis le génie de Mademoiselle de *S. Martin* en crédit , & augmenta la confiance qu'elle avoit en lui. Il faut que je lui demande de quel sexe est ce bienfaisant génie ; mais je m'imagine qu'il faut qu'il soit féminin : car la Demoiselle est un peu dans le goût de la Comtesse de *Murat* , qui malgré son bel esprit & sa qualité (car elle est petite-fille de deux Maréchaux de France) a été exilée , parce qu'on

prétend qu'elle aime un peu trop fort semblable. Qui croiroit que cela fit un crime & un crime punissable, tant il est vrai que la plupart des choses les plus innocentes, & même les meilleures, peuvent devenir mauvaises par le mauvais usage & l'abus que l'on en fait ! La Reine *Marguerite* semble vouloir insinuer dans ses Mémoires, que *Catherine de Médicis* sa mere avoit aussi quelque espece de génie qui l'avertissoit de tout ce qui devoit lui arriver de bien ou de mal, & le public ne s'en est pas tenu à cette opinion ; car la bonne Dame a été accusée de la plus noire magie, & d'être en intrigue avec le diable. Mais à propos de la Reine *Marguerite*, je ne lui connoissois pas une foiblesse que des personnes, qui savent les choses d'original, me dirent l'autre jour qu'elle avoit, celle de ne pouvoir pas entendre prononcer le nom de mort ; & elle chassa sur le champ un Jardinier, qui, sans y entendre malice, lorsqu'elle lui demanda pourquoi un certain arbre qu'elle lui montra ne fleurissoit point, lui répon-

dit : c'est , Madame , parce qu'il est mort. On dit que cela est arrivé dans l'*Oraguais* , lorsque cette Princesse étoit en quelque manière reléguée à *Castelnaudary* : comme vous êtes à portée , il ne vous sera pas mal aisé de vous éclaircir de la vérité d'un fait qui doit être connu dans ce Pays-là. On m'en conta encore un assez plaisant qui regarde le Roi *Henri IV*. Chacun sait que ce Prince fut élevé d'une manière un peu extraordinaire ; & que pendant son enfance , il alloit sans façon manger chez ses Fermiers , & s'humanisoit même avec ses Domestiques. Un Jardinier , qui avoit eu dès ce temps beaucoup de part dans ses bonnes grâces , s'avisa , lorsqu'il apprit qu'il étoit enfin Roi paisible , d'entreprendre le voyage de *Paris* , pour le voir & renouveler leur ancienne connoissance. Il partit pour cela du *Bearn* à pied ; & après une assez longue & assez pénible route , il se rendit enfin aux portes de notre grande Ville : il demanda où logeoit le Roi : on lui dit que c'étoit au Louvre. Il y fut & se fit

d'abord annoncer, disant qu'il étoit du Pays du Roi, & qu'il en étoit venu exprès pour lui rendre visite ; qu'on n'avoit qu'à dire qu'il étoit un tel, & que le Roi seroit bien aise de le voir. Sa Majesté connut effectivement le nom ; mais ne jugeant pas à propos de lui donner une audience publique, comme à un Ambassadeur, Elle ordonna qu'on le regalât, & qu'on lui dît d'attendre jusqu'au soir, & qu'il le feroit alors entrer dans sa chambre & lui parleroit en son particulier. Le bon homme obéit malgré son impatience : mais comme il apprit que le Roi soupoit en public, & qu'on pouvoit le voir manger, il voulut toujours se procurer le plaisir de la vue, en attendant mieux, & fut au souper avec sa cape du *Bearn*, sous les auspices de l'Officier à qui le Roi l'avoit recommandé. Il fut d'abord charmé de voir son cher Prince qui se quarrôit dans un bon fauteuil, entouré des Seigneurs de sa Cour, qui se tenoient tous debout devant lui. Le bon homme ne se sentoît pas de joie quand il songeoit à toute

cette magnificence : il regardoit de temps en temps le Roi , & lui faisoit des mines auxquelles Sa Majesté n'avoit garde de répondre , ce qui scandalisoit un peu M. le *Manant* , qui se souvenoit que les choses n'avoient pas toujours été sur ce pied , & qui ignoroit cette maxime si nécessaire à savoir & à pratiquer , qui nous apprend qu'il faut toujours observer les temps , les lieux & les personnes. Suivant cette regle , le Roi attendit d'être seul dans sa chambre pour faire entrer son *compatriote* , & alors il l'embrassa & lui demanda en *Bearnois* , si ce qu'il voyoit lui faisoit plaisir ? Oui , Sire , répondit le *Jardinier* , tout ceci est fort beau , il n'y a qu'une chose qui me fâche ; c'est qu'il me semble que vous avez pris un peu trop de vanité depuis que vous avez fait fortune. On auroit dit tantôt à vous voir devant tout ce beau monde , que nous ne nous connoissions plus. Le Roi ne put s'empêcher de rire de cette naïveté , qui , prononcée en gascon , a deux fois plus de grace que traduite : il fit mille

careffes au *Paysan* ; & après l'avoir fait bien régaler pendant quelque temps , & promener par-tout , il lui fit des préfens & le renvoya chez lui. On me contoit encore à propos d'*Henri IV* , qu'un *Tailleur Bearnois* , qui s'étoit établi ici , & qui y avoit gagné du bien , se plaignant un jour de la misere du temps , dit , pour prouver que *Paris* étoit un Pays ingrat : voyez ce qu'il y a présentement à faire ici , puisque de tout le *Bearn* il n'y a que deux personnes seulement qui ayent pu y faire fortune , qui sont , le Roi *Henri IV* & moi : je ne fais pas même s'il ne se nomma pas lui-même le premier. Quoi qu'il en soit , cette faillie me fit bien rire l'autre jour lorsqu'on me la conta avec la visite du *Jardinier* , & je m'étonne qu'étant presque sur les lieux vous n'ayez pas sutoutes ces petites particularités , & que les sachant vous ne me les ayez pas contées. A certains égards le *Tailleur Bearnois* n'avoit pas tout le tort ; & si la comparaison eût été un peu plus juste , on auroit pu convenir avec lui , que c'est

ici un Pays bien ingrat. Je vis l'autre jour un homme qui prouve parfaitement bien cette vérité ; c'est un nommé *Perelongue*, qui croupit depuis près de quinze ans dans les Mousquetaires noirs, après avoir rendu au Roi un service assez considérable pour qu'il dût être récompensé ; car un jour que Sa Majesté étoit à la chasse, son cheval se cabra, & le Roi auroit été infailliblement renversé, si *Perelongue* qui se trouva là ne l'eût pris à foi de corps, & ne l'eût arraché à un danger aussi grand, & qui étoit presque inévitable. Ceux qui furent témoins de cette action louerent le zele & la hardiesse de ce jeune homme, qui, sans faire d'attention au risque qu'il couroit, au cas qu'il eût manqué de force ou d'adresse, ne songea dans cette occasion qu'à sauver le Roi, sans s'embarrasser du reste. Comme il ne faisoit que d'arriver de Province, personne ne savoit qui il étoit. Le Roi lui demanda son nom & celui de son Pays. Il répondit qu'il étoit de *Bayonne*, qu'on l'appelloit *Perelongue*, qu'il étoit Gentilhom-

me , mais d'une famille plus chargée d'enfans que de biens. Sa Majesté lui ordonna d'entrer dans les Mousquetaires , lui fit compter cinq cens écus , & lui promit de prendre soin de sa fortune : toute la Cour le remercia. Monseigneur lui dit qu'en son particulier il n'oublieroit jamais le service qu'il venoit de lui rendre , & ce pauvre garçon avoit tout lieu d'espérer qu'on feroit quelque chose de considérable pour lui , & que du moins le don de cinq cens écus reviendrait tous les ans : cependant , bien loin d'être une pension , ce n'a été qu'une gratification faite une fois pour toutes, & *Perelongue* est depuis ce temps dans les Mousquetaires , aussi peu avancé que le premier jour. On dit qu'on l'a laissé pour ne pas être obligé de parler d'une aventure qui ne faisoit honneur qu'à lui seul ; car enfin on ne sauroit , sans faire tort au Roi , prétendre qu'il ait eu peur. Les Héros peuvent mourir , mais ils ne peuvent pas craindre ; & on doit supposer que Sa Majesté se seroit bien tirée elle-même de cet

embarras , fans que personne s'en fût mêlé ; d'ailleurs il n'étoit pas fort glorieux pour ceux à qui il confie la garde de fa personne , de permettre que d'autres priffent le foin de fa confervation , ni de fouffrir qu'un inconnu en approchât de fi près , puisque , s'il avoit été mal intentionné , il lui auroit été aisé de tout entreprendre. Ainfi , par toutes ces confidérations , on a jugé à propos de laiffer ce bienfait fans récompense : cependant l'aventure n'a pas laiffé d'être fue ; on a même fait bien des raifonnemens là-deffus : les uns ont dit que le cheval du Roi s'étoit cabré , parce que les mouches le piquoient , & qu'il s'étoit empêtré dans fon caparaçon ; mais ceux qui donnent dans le merveilleux , ont prétendu qu'un fpectre s'étoit présenté au Roi ; que le cheval épouvanté par cette vifion avoit pris le mors aux dents , & que la frayeur dont Sa Majefté avoit été faifie dans cette occafion , lui avoit fait abandonner la bride & les étriers. Ce font de petits contes auxquels je n'ajoute pas ordinairement beaucoup de

foi : mais ce qu'il y a de sûr , c'est que *Perelongue* a été oublié , & que pour se disculper du crime d'ingratitude , on a dit qu'il en avoit imposé au Roi , en disant qu'il étoit Gentilhomme , & que l'on avoit su depuis qu'il étoit fils d'un marchand. Il a répondu à cela qu'il n'y avoit là-dedans rien de contradictoire , puisque dans les Villes maritimes le commerce ne déroge point : mais quand on veut noyer son chien on dit qu'il a la rage ; ainsi il est inutile de chercher à se justifier , lorsqu'on voit qu'à quelque prix que ce soit on veut nous imputer des crimes. J'ignore de quoi l'on peut accuser un nommé *Lagarigues* , qui n'a pas été mieux récompensé que *Perelongue* , quoiqu'il ait risqué quelque chose de pis pour le service du Roi. Cet homme fut envoyé autrefois en *Hollande* avec douze Dragons pour enlever *Paul Sardan* , originaire de la Ville de *Nîmes* , qui après avoir trempé dans la conspiration du Chevalier de *Rohan* , lorsqu'il l'eut vu manquée , se réfugia en *Hollande* , où on l'appelloit le Comte

de *S. Paul. Lagarigues* se rendit dans ce Pays avec les hommes qu'on lui avoit donnés, dont tous ne lui furent pas fideles : son dessein fut découvert, son projet échoua, on le mit en prison, & il fut condamné à mort, comme ayant commis un attentat & violé le droit des gens : il fut conduit au lieu du supplice, on lui banda les yeux, & le bourreau avoit déjà levé le bras pour lui faire sauter la tête, lorsqu'on vint apporter sa grace, que M. le Comte d'*Avaux* notre Ambassadeur avoit obtenue du feu Roi, alors Prince d'*Orange* & Stadhouder de *Hollande*. Le bourreau ôta d'abord le bandeau de dessus les yeux du pauvre *Lagarigues*, & lui offrit de le saigner promptement, pour empêcher que la frayeur qu'il avoit eue ne lui causât quelque maladie. *Lagarigues* ne savoit où il en étoit; il s'étoit cru mort, il voyoit une foule assemblée autour de lui qu'il s'imaginait être des habitans des champs élysées. Mais enfin, les Officiers François qui se trouverent là, monterent sur l'échafaud pour

le féliciter ; ils lui prouverent par bons argumens qu'il étoit encore en vie ; ils lui dirent même qu'il ne devoit pas refuser l'offre que le bourreau venoit de lui faire ; que c'étoit un très-habile Chirurgien , & que l'on n'avoit pas en *Hollande* la même horreur que l'on a en *France* pour ces sortes de personnes. M. *Lagarigues* ne voulut pourtant pas se faire saigner , & ne songea qu'à partir au plus vite d'un pays où il avoit couru un si grand danger. Il vint en Cour , & le Roi lui fit compter une gratification de cinq cens écus une fois payés. Voyez un peu si cela vaut la peine de s'exposer à se faire pendre pour son service ; encore fut-il heureux en ce temps-là , car il fut payé argent comptant ; au lieu que si la chose étoit arrivée à présent , il auroit été obligé de prendre des billets de monnoie , où il y a quelquefois les deux tiers à perdre. C'est la seule monnoie qui ait cours à l'heure qu'il est , & vous comprenez bien que n'étant que de papier , elle ne doit pas être fort de poids : voilà pourtant avec
quoi

quoi l'on nous fait troquer notre argent,
 & où nous sommes réduits : & je ne
 fais pas si avec de pareilles especes on
 pourra fournir long-temps aux frais
 d'une guerre qui paroît furieusement
 allumée. Je vous ai déjà parlé dans mes
 précédentes d'un bouquet que Madame
 le *Camus* donna au Roi le jour de *S.
 Louis* : je vous ai dit aussi, ce me sem-
 ble, que Sa Majesté fit présent à cette
 Dame de son Portrait enrichi de dia-
 mans. Madame la Princesse d'*Epinoi*
 dit là-dessus, par un esprit de jalousie,
 que le Roi avoit donné ce Portrait,
 mais que Madame le *Camus*, pour tirer
 plus de vanité de ce présent, en avoit
 fait faire la bordure à ses dépens : cela
 donna occasion à l'Epigramme suivante ;
 elle est adressée à Madame le *Camus*.

Par l'auguste présent dont ton ame est ravie,
 L'invincible Héros qui nous donne la Loi,
 Te marque ton estime, aimable *Gustavie* ;

C'est assez pour l'envie

A se déchaîner contre toi.

Ce serpent infernal, qui veut que rien ne dure,
 N'ose mettre les dents sur le Portrait du Roi ;

Mais il en ronge la bordure.

Tome II.

A a

278 LETTRES HISTORIQUES

Je crois que vous trouverez cette Epigramme de votre goût , & je puis vous assurer qu'elle n'a déplu qu'à Madame d'*Epinoi*. Le Roi , à qui Madame le *Camus* trouva occasion de la faire voir , ne put pas s'empêcher d'en sourire. Voilà , Madame , ce que l'on s'attire quand on n'a pas assez de justice pour rendre aux autres celle que leur mérite demande pour eux. Je ne manquerai pas de continuer toujours à vous mander ce que je croirai le plus capable de nous dédommager de l'éloignement qui est entre vous & moi. Je vous demande la même grace , & suis toujours. *A Paris , ce.*



L E T T R E X L I .

VOUS vous plaignez fans doute de moi , Madame , & il semble que vous ayez raison : cependant il est sûr que je n'ai pas tort ; & un voyage si fatigant que celui que je viens de faire , doit vous faire excuser mon silence , puisque c'est ce qui l'a causé. Ne l'imputez donc , s'il vous plaît , qu'au changement de lieu , & point du tout à celui de mes sentimens qui seront toujours tendres & sinceres. Comme j'ai fait la même route que j'avois suivie autrefois , je ne vous parlerai pas des lieux où j'ai passé en allant de *Toulouse* à *Nîmes* , de peur de donner dans la répétition ; il ne m'est même point arrivé d'aventure en chemin qui vaille la peine d'être racontée ; mais je me suis trouvée à *Nîmes* pour être spectatrice d'un événement assez bisarre. Je vous ai parlé dans mes précédentes des soulèvemens

Aa 2

280 LETTRES HISTORIQUES
des *Cevennes* , comme d'une chose qui
pouvoit avoir des suites fâcheuses ; &
la Cour même avoit paru les craindre ,
puisqu'elle avoit envoyé une armée &
des Maréchaux de France contre ces
mutins. Les cruautés du Maréchal de
Montrevel avoient si fort aigri les esprits
dans ce pays , qu'il les avoit portés à la
rebellion , plutôt que de les en détour-
ner , & son nom y est en horreur. J'ai
vu auprès de la Porte des Carmes , les
tristes vestiges d'un moulin auquel il
avoit fait mettre le feu , ayant su que
quantité de personnes s'y étoient réfug-
iées , & où les flammes consumèrent
les jeunes avec les vieux , l'enfant avec
la mere , & n'épargnerent ni sexe ni
condition. Le Maréchal de *Villars* ,
qui fut envoyé pour relever *Montrevel* ,
s'y prit d'une maniere toute opposée ;
& faisant succéder la douceur à la bar-
barie , il éprouva la vérité du prover-
be , qui dit qu'on prend plus de mou-
ches avec le miel qu'avec le vinaigre ;
il laissa délasser les bourreaux des fa-
tigues que son prédécesseur leur avoit

données , il promet grace à tous ceux qui se mettroient en état de la mériter ; & sachant , comme dit l'Evangile , qu'il n'y a qu'à mettre la division dans un parti pour le détruire entièrement , il tâcha de gagner quelques-uns de ces gens : il s'adressa vainement à un nommé *Roland* , qui commandoit une troupe dans les *hautes Cevennes* , il n'y eut pas moyen de l'ébranler : mais *Cavalier* a été plus traitable , & a accepté l'amnistie & les récompenses qu'on lui a offertes. Sa désertion a scandalisé tous ses camarades. On lui avoit donné le commandement d'un certain nombre de *Camifards* qui faisoient leurs courses aux environs de *Nîmes* ; & quoiqu'il fût très-jeune , sachant mieux l'exercice de la *pelle* , que celui de la *pique* , (car il étoit *Boulangier* de son métier ,) on lui déféroit extrêmement ; parce qu'il se vantoit du don de *Prophétie* , que bien des gens assurent encore qu'il a eu : quoi qu'il en soit , il disoit l'avoir ; & comme il donnoit tous ses ordres de la part de Dieu , & qu'on avoit de la foi

pour ce qu'il disoit, il étoit très-bien obéi, & regardé parmi les siens comme un second *Moyse*. On parloit de lui comme d'un *Héros*, & je vous en ai, je crois, parlé autrefois sur ce pied; cependant on dit à présent qu'il n'étoit qu'un *zero*; qu'il a été paré des plumes d'autrui, comme le *geai* se pare de celles du *paon*, & que c'est à la bravoure de ceux qui le suivoient qu'il doit toute la gloire qu'on lui avoit attribuée; c'est ainsi que parlent ceux qu'il a quittés. Le Maréchal de *Villars* & ceux de sa cour, pour faire valoir leur acquisition, & pour élever leur trophée, lui font mille honnêtetés: & comme les uns & les autres doivent être suspects, j'attends, pour porter mon jugement, que la manière dont *Cavalier* se conduira dans les suites me fasse connoître son caractère. Il s'étoit chargé d'engager ses camarades à suivre son exemple; mais, il n'a pu y réussir: car lorsqu'il fut les trouver pour cela, il fut reçu à coups de fusil, & bien lui valut d'avoir le pied léger. Il est traité de

déserteur par ceux de son parti , & on lui impute le sang de quelques-uns des Chefs qui viennent d'être brûlés & roués , & celui de *Roland* qui a mieux aimé se faire tuer que de se laisser prendre. On espere que cette guerre civile aura été éteinte là-dedans ; & pendant que les Protestans de ces Cantons-là pleurent la perte de leurs protecteurs , *Cavalier* jouit des honnêtetés qu'on lui fait , & se repaît des espérances qu'on lui donne. Il a été régélé dans le Pays par toutes les Puissances , & après y avoir resté quelque temps , il demanda permission d'aller en Cour , disant qu'il avoit des avis à donner de la derniere importance , & dont il ne pouvoit confier le secret à personne. On lui accorda sa demande ; si bien que peu de jours après être arrivé ici , je l'y ai vu venir , & vous le verrez apparemment bientôt à *Paris* : tout *Lyon* court en foule au Fauxbourg de *la Guillotiere* pour le voir , & on n'est pas moins surpris que je le fus à *Nîmes* en voyant cette petite figure qui ne paroît pas avoir dix-huit

ans , & qui n'a rien moins que l'air guerrier : car c'est un beau jeune garçon , blanc & blond , dont la tête ni les bras ne paroissent pas promettre grand chose , & l'on a peine à s'imaginer qu'il puisse déjà avoir fait parler de lui. Les *Huguenots* répondent à cela que *David* n'avoit que sa fronde , & que lorsqu'il gardoit ses brebis , il ne paroissoit peut-être pas plus martial que lui ; & moi , comme je l'ai déjà dit , je suspends mon jugement , & j'attends que vous me mandiez celui que vous aurez fait de sa personne , que vous verrez dans peu de jours à *Paris*. Je voudrois savoir quel accueil on lui fera ; si le Roi voudra bien lui parler , comme on dit qu'il s'en flatte , & si on aura autant de curiosité qu'on en a eue ici sur son chapitre : car la foule étoit si grande autour de son logis , qu'on a été obligé d'y mettre des gardes ; il en eut aussi auprès de sa personne , & je ne sais si ce n'est point autant pour s'en assurer , que pour lui faire honneur , & si ce ne sont pas des chaînes dorées : mais c'est

assez parler de lui pour le coup. Il n'y a pas moyen de finir cette Lettre sans vous dire un mot de la Ville où je suis, qui est une des plus belles du Royaume, & qui, selon moi, l'emporte sur *Toulouse*. Quoiqu'elle n'ait pas un Parlement, on prétend que c'est par politique qu'on n'a pas voulu y en mettre un, de peur de déranger par-là le commerce qui est ici florissant, & qui seroit bientôt détruit si Messieurs les Marchands se mettoient la vanité dans la tête, & achetoient des Charges à leurs enfans, au lieu de les élever dans le négoce. Il y a pourtant une Cour Souveraine des Monnoies, un Présidial, une Jurisdiction Consulaire qui est très-considérable, que l'on tient trois fois par semaine dans l'Hôtel-de-Ville, & quelques autres Juridictions subalternes, quatre Echevins, un Prévôt des Marchands. Le Gouvernement de cette Ville est depuis plus d'un siècle héréditaire dans la maison de Neuville de *Villeroy*. Le défunt Archevêque *Camille* a été revêtu jusqu'à la mort de la

Lieutenance de Roi, & M. le Maréchal la possède depuis la mort de son père. La situation de cette Ville est très-belle; on voit, avant d'y arriver, quantité de jolies maisons de campagne. Le Château de *Pierre-Encise*, séjour des Criminels d'Etat, bâti sur des rochers escarpés, paroît un lieu de défense en cas de besoin. La rivière de *Saône* traverse la Ville & s'y perd dans le *Rhône* qui en baigne les murailles; il y a de très-belles rues & des quais magnifiques: mais ce qui m'en plaît le plus, ce sont ces montagnes qui forment le plus bel aspect du monde, sur lesquelles on voit de très-belles Eglises, des Couvens d'hommes & de femmes, des arbres & de la verdure, & où, sans sortir de la Ville, on trouve tous les agrémens de la campagne. C'est-là qu'est cette miraculeuse Eglise de *Fourvieres*, célèbre par les fréquens Pélerinages qu'on y fait; celle de *S. Irenée*, autrefois Evêque de *Lyon*, le Tombeau des deux *Amans*, tant vanté par M. d'*Urfé* dans son *Astrée*, & qui,

si on l'en croit, étoit un asyle inviolable sous le Roi *Gondebaut* qui régnoit pour lors à *Lyqa* : quoi qu'il en soit, tout ce que j'ai pu apprendre de ce Tombeau des deux *Amans*, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui est sur le bord de la *Seine*, entre *Paris* & *Rouen*, c'est que celui-ci renferme les corps d'*Hérodé* & d'*Hérodias*, qui furent relegués par *Caligula*, Empereur de *Rome*, quelque temps après la mort de Notre Seigneur. Comme cette Princesse voulut suivre son époux dans son exil, & qu'elle se donna là-dessus des airs de belle passion, on lui a fait l'honneur de lui donner le beau nom d'*Amante*, que celui de femme détruit ordinairement, & elle le garde encore jusques dans le tombeau. Voilà ce que la tradition m'a appris, & ce que je vous donne comme on me l'a donné. Ce qu'il y a de sûr, c'est que *Pilate* & *Hérodé* ont été exilés presqu'en même temps sur les bords du *Rhône*, & que ces malheureux, qui avoient eu part à la mort de Notre Seigneur, y ont fini leur triste desti-

née. Il ne me manque plus après avoir vu tout ceci , que de passer quelques jours dans les lieux où *Judas* s'est pendu ; & je suis si ambulante , que du train dont je vais , je ne désespere pas d'arriver un jour , en me promenant , du côté de la *Palestine* , & je vous avouerai que je n'en serois pas trop fâchée. Oh ! ce seroit delà qu'il y auroit plaisir de recevoir de mes Lettres , & que je vous enverrois des relations dignes de votre curiosité. Je n'ai pas encore eu le temps de satisfaire la mienne dans cette Ville , ni de voir tout ce qu'il y a de rare ; ainsi vous pouvez espérer d'en apprendre une autre fois davantage ; mais il faut me donner le temps de respirer ; car *Lyon* n'est pas un lieu qu'on puisse voir en un jour , c'est une espece de petit *Paris* , & je n'ai point encore vu de Ville qui lui ressemblât mieux : j'ai vu cette horloge dont vous avez entendu parler , qui est dans l'Eglise des Comtes de *S. Jean* : c'est quelque chose d'assez particulier ; & je m'étonne que quelques superstitieux

vieux idiots ne se soient pas avisés de
 de dire qu'il y avoit là-dedans du mi-
 racle : peut-être que si cette horloge
 avoit été au pouvoir de certains Moi-
 nes, ils auroient bien pu donner ce tour
 à la chose, si on les en avoit voulu croi-
 re ; & je m'imagine que c'est comme
 cela que se sont établis tant de miracles
 que la simplicité de nos Peres a reçus
 pour argent comptant. Quoi qu'il en
 soit, Messieurs les Comtes de *S. Jean*
 sont trop honnêtes gens pour donner
 dans ces fraudes pieuses, & tout le
 monde convient qu'on ne doit le mer-
 veilleux de cette horloge qu'à l'adresse
 de celui qui l'a faite, auquel, dit-on,
 on fit crever les yeux après qu'il en eut
 fait une pareille à *Strasbourg*, pour
 l'empêcher d'en faire davantage. Toutes
 les fois que l'heure doit sonner, un coq
 qui est sur le cadran commence par
 battre des ailes, chante par trois fois,
 & après ce petit prélude, on voit ou-
 vrir une petite porte & sortir la Vierge
 & les Apôtres qui passent en revue.
 Pendant que l'heure sonne, le *S. Esprit*

paroît aussi en forme de colombe , & Dieu le Pere au-dessus qui donne la bénédiction , après quoi chacun rentre dans sa niche comme il en étoit sorti , & la porte se referme de la même manière qu'on l'avoit vue ouvrir ; & tout cela se fait par des ressorts , & sans que personne paroisse s'en mêler. Voyez un peu si dans cette Ville de *Suisse* où l'on vouloit faire brûler le pauvre *Brioché* comme forcier , à cause de ses marionnettes ; voyez , dis-je , si on n'auroit pas cru qu'il entroit du miracle ou de la magie dans cette affaire , & si je n'ai pas raison de dire qu'on en a sans doute fait accroire à nos pauvres ayeux , avec tous ces prétendus miracles dont on les a bercés. Mais à propos de merveilleux , on dit qu'on ne voit plus le cabinet de *M. de Servieres* : j'en serois fâchée , car j'avois bien envie de le voir : je m'en informerai mieux , & si je le vois , je vous en dirai des nouvelles : donnez-m'en un peu , je vous prie , de ce qui se passe à *Paris* , & croyez que je suis toujours. *A Lyon , &c.*

L E T T R E XXII.

JE suis fort aise d'apprendre que vous vous êtes rapprochée de nous, & j'espère, Madame, que n'étant plus qu'à cinq journées de *Paris*, vous voudrez bien y venir faire un tour avant de partir pour la *Palestine*. Vous pourrez bien, puisque vous êtes si fort en train de vous promener, faire, chemin-faisant, un tour aux *Tuilleries*. J'y étois l'autre jour avec Madame D***, à laquelle je lisois votre dernière Lettre, & nous songions ensemble à prendre des mesures pour être informées du jour que *Cavalier* arriveroit à *Paris*, & pour pouvoir trouver les moyens de satisfaire la curiosité que vous nous aviez donnée sur son chapitre, lorsque nous fûmes interrompues par le bruit d'une grande quantité de personnes qui couroient en foule dans la grande allée où nous étions. Je ne savois que penser de ce

Bb 2

conours ; & après avoir caché ma Lettre , je me levai de dessus le banc où nous étions assises , & je me mis à fuir sans savoir pourquoi. Je croyois d'abord qu'il y avoit quelque chien enragé : mais enfin je revins de ma frayeur , & je vis , entendant nommer M. Cavalier , que le hasard me servoit à ma mode , puisqu'il me l'amenoit sans que je fusse obligée de me donner la peine de l'aller chercher. Il passa devant moi entouré d'une cohue qui ne paroissoit pas la mieux intentionnée du monde pour lui ; & si quelques personnes d'autorité ne l'eussent pris sous leur protection , & ne l'eussent fait sortir au plus vite par la porte du *Pont-Royal* , je ne fais pas ce qu'il en seroit arrivé , & je ne crois pas qu'il lui prenne de longtemps envie de revenir aux *Tuilleries*. Il passa tout auprès de moi , & nous ne fûmes pas moins surprises , Madame D*** & moi , que vous l'avez été , de sa figure enfantine : & je vous avoue que si vous ne m'aviez pas fait son portrait , je m'en serois formé une toute

autre idée : il ne paroît pas même capable de toutes les cruautés qu'on l'accuse d'avoir faites : il a une petite physionomie assez gracieuse , & il faut avoir beaucoup de foi pour croire qu'il ait eu l'esprit & le temps de faire parler de lui. Il a été à *Versailles* & a parlé à M. de *Chamillart* , mais point au Roi : Sa Majesté a pourtant eu envie de le voir , & on l'a fait trouver sur son passage ; le Roi le regarda & plia les épaules. Voilà tout ce que j'en-fais : on lui a donné un Brevet de Lieutenant-Colonel ; on l'envoie au vieux *Brisac* , où la Maréchaussée a ordre de le conduire , pour le mettre , dit-on , à l'abri des insultes que la populace pourroit lui faire en chemin. Je ne fais ce que ce petit garçon doit s'imaginer de se voir ainsi traiter en homme d'importance : il croit sans doute que c'est un rêve ; ou , s'il est capable de réflexions , il doit en faire à-peu-près de pareilles à celles que faisoit le lievre dont parle la *Fontaine* , qui passant auprès d'un étang , y donna l'alarme aux grenouilles , dans un temps

où le mouvement d'une feuille le faisoit lui-même trembler & l'avoit obligé à prendre la fuite : je crois que le cas est assez pareil , & que l'application pourra vous en paroître juste. Voilà tout ce qu'il y a présentement de plus nouveau à *Paris* ; ainsi comme je n'ai plus rien à vous dire , & que vous voudriez pourtant bien en savoir davantage , je m'en vais emprunter le secours d'autrui pour continuer à vous apprendre des nouvelles. Celle que je joins à cette Lettre est écrite par une meilleure main que la mienne , puisque c'est par feuë *Madame d'Aulnoi* , qui , avant de mourir , avoit confié ce Manuscrit à une de ses bonnes amies : ainsi comme on ne l'a pas trouvé dans son cabinet après sa mort , on n'a pu le faire imprimer comme œuvres posthumes ; & vous pouvez compter que vous allez voir ce que personne n'a encore vu ; vous aurez la bonté de m'en dire votre avis en me le renvoyant. *Madame d'Aulnoi* n'avoit fait cet écrit que pour elle-même , & n'avoit nul dessein , à ce qu'on dit , de

rendre cette aventure publique ; mais comme il paroît que toutes les personnes qui ont part à cette histoire sont mortes , & qu'il n'y a pas d'apparence qu'on puisse en avoir la clef , je ne me fais pas un scrupule de vous en faire part : peut-être que si Madame *d'Aulnoi* avoit voulu la mettre au jour , elle l'auroit encore revue & corrigée : ainsi vous ne devez pas être surprise si vous ne trouvez pas dans cette petite relation toute la justesse qui est dans ses autres ouvrages. Vous y reconnoîtrez pourtant son style, sur lequel on ne peut pas se méprendre. Je dois vous dire encore que tout y est véritable ; c'est ce que Madame *d'Aulnoi* a dit à son amie , & c'est ce dont cette amie m'a assurée ; ainsi vous pouvez le lire comme une vérité , & non comme un roman. En échange , car vous savez qu'on ne fait rien pour rien dans la vie , je vous prie de me faire l'histoire de *Cavalier* ; vous avez été sur les lieux , & vous en êtes encore assez près pour vous faire donner des mémoires sûrs , & je vois quel-

que chose de si incompréhensible dans ce que l'on m'a dit de lui, que je serois fort aise de savoir au juste ce qui en est. Vous avez passé si succintement sur ce qui le regarde, que tout ce que j'en ai pu comprendre, c'est qu'il a été *Boulangier* de son métier; mais il n'en peut tout au plus avoir été qu'apprentif, & je ne crois pas qu'il ait eu loisir d'être encore fort habile à aucun. Enfin apprenez-moi ce qui en est, son pays, sa naissance, ce qu'il a fait, à propos de quoi il s'est attribué le don de Prophétie, par quels miracles il a pu persuader les gens là-dessus: il me semble que cela mériteroit une relation un peu plus circonstanciée, & les vôtres sont toujours si fort abrégées, que j'en enrage; corrigez-vous donc, je vous en conjure, & croyez que quand je ne serois pas assez de vos amies pour lire avec plaisir tout ce qui vient de vous, la manière dont vous écrivez m'y engageroit. Adieu, je vous laisse avec *My lady des Nouvelles Angloises*.

MYLADY,

NOUVELLE ANGLOISE.

APRÈS que le Traité de *Ryswick* eut rendu le repos à l'Europe, & assuré les Couronnes de la *Grande-Bretagne* sur la tête de *Guillaume III*, ce nouveau Monarque, charmé d'être reconnu pour tel par *Louis le Grand*, envoya en *France* le Comte de *Portland*, son ancien favori, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. Ce Seigneur fit une entrée magnifique dans *Paris*, & on lui rendit tous les honneurs dûs à son caractère. Les peuples ravis du retour de la Paix, couroient en foule au-devant de ce Ministre; & le Roi le reçut avec cet accueil charmant qui lui gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de sa personne. Au milieu de cette joie publique, le Roi *Jacques*,

relogé à *S. Germain* avec la petite Cour, n'avoit assurément pas les riens de son côté ; il se voyoit hors d'espérance de remonter sur le Trône , & il craignoit encore d'être obligé d'aller à *Rome* remplir la place de la Reine *Christine*. Mylord *Portland* avoit ordre de son Maître de demander au Roi son éloignement ; mais le Roi toujours bon ne lui accorda pas sa demande , & ne voulut point donner à ce pauvre Prince un nouveau sujet de mortification , en l'obligeant d'aller chercher ailleurs un nouvel asyle ; c'étoit assez un grand débordre pour lui de voir sous ses yeux toute la magnificence de Mylord *Portland* : il se rencontra même à *Versailles* lorsqu'il eut audience du Roi , & il fut témoin oculaire de l'accueil qu'on lui fit. Franchement il falloit avoir beaucoup de fermeté pour soutenir un si terrible revers ; & l'on peut dire que le Roi *Jacques* marqua une grande force d'esprit dans cette occasion : il se réjouit de la Paix , quoiqu'il eût bien des raisons de s'en affliger ; parce , disoit-il,

que l'on pourroit avoir sans peine des chevaux *anglois*. Ces sentimens étoient ne furent pas expliqués toujours avantageusement ; & ce que les Jésuites & les autres amis de ce Roi dépouillé appelloient grandeur d'ame , étoit traité d'indolence & d'insensibilité par le public : c'est ainsi que toutes les choses de la vie ont deux faces. On ne pouvoit pas prendre le change sur le chapitre de la Reine ; il ne falloit que la voir , pour comprendre qu'elle étoit fort mécontente de son sort. Cette mélancolie se répandoit sur les personnes qui avoient suivi sa destinée , & l'on peut dire qu'il n'y avoit rien de plus triste que la petite Cour de *S. Germain*. Cependant *Paris* se remplissoit d'*Anglois* qui , par leurs dépenses & tout le fracas qu'ils faisoient , monroient qu'ils avoient suivi le parti du véritable *Amphitrion*. Ces nouveaux venus n'alloient point à *S. Germain* , quoique quelques-uns y eussent des proches , de peur de se rendre par-là suspects dans le Pays ; & les pauvres *Jacobites* étoient obligés de ve-

nir chercher leurs parens à *Paris*, s'ils
 vouloient avoir la consolation de les
 voir. La maison de la Comtesse d'*Aul-*
noi étoit souvent le rendez-vous des uns
 & des autres ; & ce fut chez elle que
Mytaty *** vit, pour la première fois,
 la Comtesse d'*Exeter*, qui étoit venue à
Paris pour chercher du remède à la ma-
 ladie de son époux. Les *Anglois* sont
 sujets à une langueur qu'ils appellent
consomption, de laquelle ils ne peuvent
 guérir qu'en changeant d'air : c'est ce
 qui fait qu'ils viennent en foule respi-
 rer celui de *France*, dès que la Paix
 leur en ouvre les chemins. Madame
 d'*Aulnoi* avoit été autrefois à la Cour
 d'*Angleterre* : elle en a donné même
 des Mémoires au public, qui sont écrits
 avec cette délicatesse qu'on admire dans
 tous ses ouvrages. Comme elle s'étoit
 fait beaucoup d'amis dans ce pays,
 elle y avoit toujours entretenu corres-
 pondance, & sa maison étoit le bureau
 d'adresse de toutes les personnes de
 considération qui venoient de *Londres* à
Paris. La Comtesse d'*Exeter*, qui étoit
 son

son ancienne amie, la fut voir des premières ; & *My lady* ***, qui la cherchoit depuis quelques jours , fut assez heureuse pour l'y rencontrer. La Comtesse fut un peu de temps sans la reconnoître ; quelques années & bien des chagrins qu'elle avoit essuyés , avoient fait tant d'impression sur son visage & sur son humeur , que ce n'étoit plus la même personne. Ah ! ma chere , lui dit la Comtesse , la joie que j'ai de vous revoir est bien traversée par le chagrin que j'ai de l'état où je vous vois. Se peut-il qu'après avoir tenu un rang considérable en *Angleterre* , après avoir été admirée à la Cour & à la Ville , estimée & considérée par-tout , l'on vous voie traîner ici une vie languissante , manquant de toutes choses , & cela par une fausse délicatesse , & pour vous attacher à un parti que le Ciel abandonne , qui par conséquent ne sauroit être le meilleur ? Croyez-moi , ma chere , les plus courtes folies sont ; dit-on , les meilleures ; il ne vous sera pas mal aisé de faire votre paix , & de rentrer dans

vos biens : le cas n'est pas , comme vous savez , sans exemple , & vous y trouverez plus de facilité qu'une autre. Vos amis ne vous ont pas oubliée ; & le Roi même , à qui votre mérite n'est pas inconnu , vous verroit avec plaisir rentrer dans votre devoir. Ne parlons pas de cela , ma chere Comtesse , répondit la triste *My lady* *** , il faut soutenir la gageure , dût-il m'en coûter la vie. Elle laissa couler quelques larmes en prononçant ces dernières paroles : & comme la compagnie étoit nombreuse chez la Comtesse d'Aulnoy , les deux Anglaises , qui s'en étoient séparées un moment , furent obligées de la joindre , & la conversation devint générale. Elle roula d'abord sur le mariage de M. le Duc de Bourgogne ; sur les merveilles de la vie de Louis le Grand , les magnificences de sa Cour , & sur tout ce qu'il y a à admirer à Paris & à Versailles. Tout ce grand nombre d'étrangers qui étoit chez Madame d'Aulnoy , ne pouvoit se lasser de parler de cela ; mais la Comtesse d'Exeter , qui pouvoit d'un-

patience d'entretenir son amie, lui proposa d'aller faire un tour de promenade. *My lady* en fut fort aise : elles monterent toutes deux dans le carrosse de la *Comtesse*, & furent descendre à la porte des *Tuilleries*. Elles entrèrent d'abord dans la grande allée, où il y avoit un monde infini que la douceur de la saison & la beauté du lieu y attiroient. Mais comme ces Dames n'étoient là ni pour voir, ni pour être vues, elles quitterent bientôt la grande allée pour chercher la solitude, & elles gagnèrent celle qu'on appelle l'allée des soupirs : & après s'être assises l'une auprès de l'autre sur le gazon, elles se dirent tout ce que l'amitié la plus tendre peut inspirer à deux personnes qui ont de l'esprit & de la délicatesse, & qui ont été long-temps sans se voir. La *Comtesse* donna des nouvelles à *My lady* *** de sa famille : & comme elle vit qu'elle s'attendrissoit, elle tâcha de lui persuader de retourner à *Londres*. Est-il possible, lui disoit-elle, que les amis que vous avez ici occupent toute votre tendresse,

& que vous oubliiez ceux que vous avez laissés à *Londres* ? Est-il possible que vous n'ayez pas d'empressement de revoir un mari que vous avez aimé, & que je jurerois bien, quoi qu'il fasse, qu'il vous aime encore tendrement ? Ne devriez-vous pas vous rapporter à lui sur ce qui regarde les affaires d'Etat & les cas de conscience ? Est-ce aux femmes à décider là-dessus ? Elles à qui il est défendu de parler en public, que l'on a éloignées des sciences & des emplois, & qui, selon *Moliere*, ne devraient savoir autre chose que coudre, filer & aimer leurs maris. Voilà à quoi je m'en tiens. Je suis persuadée que l'homme est le chef de la femme, & qu'il faut se laisser conduire par le chef : tant pis pour lui s'il nous mène mal ; il paiera pour nous deux. Nous sommes faites pour obéir, & l'obéissance chez nous vaut mieux que le sacrifice. Si vous aviez raisonné sur ce principe, vous seriez restée chez vous, où vous auriez attendu tranquillement que le Ciel eût décidé du sort du beau-père & du gen-

dire, sans vous intéresser, comme vous avez fait, dans leur querelle. Vous parlez le mieux du monde, ma chère Comtesse, répondit *Mylady*; cependant si vous examiniez ma conduite, peut-être y trouveriez-vous plus de sujets de me plaindre que de me blâmer. Vous savez que dès mon enfance je fus mise dans l'Abbaye Royale de *Montbuisson*, où l'on m'éleva dans la Religion Catholique, que mes parens me forcèrent d'abjurer lorsqu'ils me firent revenir à *Londres* pour épouser le Chevalier ** qui faisoit profession de la Religion Anglicane, de laquelle je n'ai jamais pu m'accommoder, quoi que j'aie pu faire: la tendresse que j'avois pour mon époux m'obligeoit à dissimuler mes sentimens; je faisois même tout ce que je pouvois pour les étouffer: je donnai dans le grand monde; je m'attachai à la Cour. Vous savez, Madame, que j'eus le bonheur de réussir dans ce pays; que la fortune de mon mari en devint meilleure, & que la mienne avoit de quoi remplir mon ambition. Cependant j'a-

vois beau être heureuse , je n'en étois pas plus contente. Le regret d'avoir quitté une Religion , que je croyois la meilleure , troubloit toute ma félicité. Dès que j'avois le moindre petit mal , je croyois voir l'enfer ouvert sous mes pieds. Enfin pressée par mes remords , je crus que je devois sacrifier le plaisir de ma vie au repos de ma conscience. Et Dieu fait combien ce sacrifice m'a coûté de larmes ! Il fait aussi que c'est le seul motif de ma fuite. Je puis avoir raisonné sur de mauvais principes ; mais il est sûr que mes intentions ont été bonnes. J'avois appris dans l'Evangile , qu'il falloit s'arracher un œil , & se couper un bras , dès que cet œil ou ce bras pouvoit être un obstacle au salut ; & je me crus par-là engagée à me séparer d'un époux dont la tendresse pouvoit me perdre : car enfin , quoi que vous en disiez , quand on se laisse mener par un aveugle , on ne peut éviter de tomber avec lui dans le précipice. Voilà , ma chere Comtesse , ce qui m'a fait prendre le parti que vous condamnez , & que

j'ai cru le plus juste. S'il est vrai que les croix & les afflictions soient les marques de la bonne voie, j'ai tout lieu de m'applaudir de mon choix, car j'en ai eu de toutes les especes depuis que je suis dans ce pays ; & je puis dire que le repos de ma conscience a causé bien du trouble à mon cœur. Ah ! ma chere, dit la Comtesse, prenez garde que toutes ces croix dont vous vous félicitez, ne soient des châtimens du Ciel, qui veut par-là vous rappeler & vous faire rentrer dans votre devoir ; car encore un coup, le devoir d'une femme est d'être toujours attachée à son mari ; & *S. Paul* y est exprès lorsqu'il dit : que fais-tu, femme, si tu ne convertiras pas ton mari ? Cela seul devoit vous engager à rester avec lui, d'autant mieux que vous serez responsable des péchés que votre absence peut lui avoir fait commettre ; & dont votre présence l'auroit garanti. Eh ! de grace, interrompit-elle, Madame, ne me chargez point des iniquités d'autrui, j'ai assez des miennes. Votre morale me fait peur. Mais après tout, ce que j'ai

fait est autorisé par une infinité d'exemples. Il y en a à *S. Germain* qui sont dans le même cas où je me trouve ; & toute l'*Angleterre* est remplie de Françaises , qui par un motif de Religion ont abandonné leurs maris , & ont suivi à la lettre cet endroit de l'Evangile , où il est dit , que celui qui aimera pere , mere , mari , femme , enfans plus que lui , ne sera pas digne de lui. Vous me citez-là , répondit la *Comtesse* , un passage dont on abuse terriblement dans ces temps , & qui ne vient du tout point à notre sujet , puisqu'il ne s'agit pas de renoncer à Jesus-Christ , auquel cas je conviens qu'il faudroit tout quitter. Les Catholiques & les Protestans adorent le même Dieu , & l'adoreroient encore ensemble , si la politique des grands n'avoit autorisé les désordres que les disputes causent dans l'Eglise. Croyez-moi , la Religion a toujours été un prétexte dont les grands se sont servis pour couvrir leur ambition : c'est de quoi les petits ont été les dupes : & cela est si vrai , que lorsque les fureurs de la Ligne désoloient

le Royaume de *France*, les *Guifards* se feroient faits Protestants si les *Bourbonnistes* s'étoient faits Catholiques. C'est ce que personne n'ignore, & que ces Chefs de parti fomentoient les divisions qui naissoient tous les jours dans l'Eglise, afin de soutenir leurs querelles particulieres, en faisant semblant de soutenir celle du Seigneur. Voyez si *Henri IV* fit tant de façon lorsqu'il s'agit de se faire Catholique pour s'assurer son Trône. Et après cela vous ferez difficulté de suivre la Religion régnante, que vos peres ont professé, & vous prétendrez en savoir plus là-dessus que tout le Clergé du Royaume. Franchement, il y auroit un peu de vanité dans votre fait. Vous avez beaucoup d'esprit; mais je crois que nous avons des Prélats qui sont meilleurs Théologiens que vous: & en un mot, il n'y a point de Religion qui autorise une femme à quitter son mari, & l'on a très-grand tort en *Angleterre* & en *Hollande* de donner asyle à ces sortes de réfugiés, puisque c'est séparer ce que Dieu a conjoint, & qu'a-

310 LETTRES HISTORIQUES

près tout , les points qui nous séparent ne valent pas la peine de nous séparer. Pour moi je crois que c'est le cas défendu par *S. Paul* : & qu'en disant , je suis de *Paul* , & moi d'*Apollos* , on s'éloigne également de *Jésus-Christ* , qui est le Dieu de paix. Mais je commence à m'appercevoir qu'il est temps de se retirer. Elles se leverent alors : le carrosse les attendoit à la porte qui donne au bout du *Pont-Royal*. La Comtesse ramena *Mylady* *** dans le *Fauxbourg S. Germain* , où elle logeoit lorsqu'elle étoit à *Paris* , & elle lui fit promettre de se trouver le lendemain chez *Madame d'Aulnoi*. La Comtesse y fut dès l'après-midi ; *Mylady* n'eut garde de manquer au rendez-vous. Elle avoit les yeux si abattus , qu'il étoit aisé de juger qu'elle n'avoit pas passé une bonne nuit. Comme chacun lui fit la guerre là-dessus , elle dit , pour se tirer d'affaires , qu'elle avoit une migraine effroyable ; & la Comtesse proposa , pour tâcher de la dissiper , d'aller faire un tour au *bois de Boulogne*. Il y avoit beaucoup de

monde ce jour. La belle Mademoiselle d'*Armagnac* attira les regards & l'admiration de nos deux *Angloises*, qui furent obligées d'avouer qu'elles n'avoient rien de si beau dans leur pays. Après qu'elles eurent fait quelques réflexions là-dessus, & quelques tours dans le bois, elles descendirent dans l'endroit le plus solitaire, & ce fut-là que la *Comtesse* dit à *My lady* : eh bien ! ma chere, avez-vous un peu réfléchi sur notre conversation ? Ah ! dit-elle, un peu trop pour mon repos ; mon visage vous marque assez que je n'en ai pas eu beaucoup cette nuit, & je vois bien que je n'en aurai de ma vie parmi tous les maux que je souffre : j'avois du moins la consolation de me les être attirés par mon zele, & de souffrir pour la bonne cause, & vous travaillez à m'ôter cette consolation, en tâchant de m'inspirer l'indifférence où vous paroissez être sur les Religions. Ah ! dit la *Comtesse*, je n'ai garde d'avoir des sentimens si criminels : bien loin d'avoir de l'indifférence pour la Religion, je suis persuadée qu'il

n'y en a qu'une dans laquelle on puisse faire son salut , qui est la Chrétienne ; je crois que c'est la vraie Eglise , hors de laquelle il n'y a point de salut : mais je regarde toutes les différentes sectes qui la partagent , comme celles qui étoient autrefois dans l'Eglise Judaïque. Vous savez qu'il y avoit des *Esséens*, des *Saducéens*, des *Pharisiens* & autres , qui se haïssoient , & se déchiroient les uns les autres , comme font à présent les Catholiques & les Protestants : cependant c'étoit la vraie Eglise , comme la Chrétienne l'est présentement. Malgré ces divisions , dans lesquelles il entre plus d'aigreur & d'esprit de parti que de zèle , on ne fait que trop que la haine est plus forte entre les frères qu'entre les étrangers. Celle qui anime les *Anglicans* contre les *Presbytériens* , dans notre pays , prouve assez ce que je viens de dire , puisqu'ils se sont séparés sur des sujets si légers , que pour peu que les uns & les autres fussent poussés par un esprit de charité, il n'y auroit rien de si aisé que de les raccommoder. Malheur

à ceux qui les premiers ont semé cet esprit de discorde dans l'Eglise ! Et malheur à ceux qui entretiennent ces divisions ! C'est-là cette ivraie que l'ennemi sème dans le champ, & que Dieu saura démêler au jour du jugement : c'est ce que nous devons attendre sans nous ingérer de porter le nôtre, & de condamner nos freres, parce qu'ils ne sont pas de même avis que nous sur certaines choses. Encore un coup, je crois que celui qui invoquera le nom de Jesus-Christ sera sauvé ; que hors la Religion Chrétienne il n'y a point de salut ; que c'est la vraie Eglise, & qu'il ne convient pas aux sectes qui la composent de se parer en particulier de ce beau nom. Voilà mon sentiment ; & ce système étant posé, je tiens qu'il y a de la folie à déranger sa famille & ses affaires, pour suivre le caprice d'autrui, & que c'est faire un crime de se déranger de son devoir pour un sujet aussi frivole que celui-là. Ah ! ma chere Comtesse, que je me serois épargnée de peines, si j'avois raisonné comme vous faites ; ré-

pondit *Mylady* *** , avant de quitter ma patrie : mais j'étois si persuadée que ma conscience m'obligeoit à prendre ce parti, que je ne me donnai pas le temps d'envisager toutes les horreurs d'un avenir que j'allois me rendre très-triste , & qui pouvoit être long , puisque , comme vous le savez , j'étois encore assez jeune lorsque je pris cette résolution. Je vous avoue qu'elle m'a plus coûté à soutenir qu'à exécuter ; car j'ai eu loisir de faire de sérieuses réflexions sur mon état : cependant j'en ai souffert toute l'amertume sans murmure : & quoique mon mari ne m'ait envoyé aucun secours , je n'ai jamais pu me résoudre à me démentir : je n'aurois jamais cru , franchement , qu'il m'eût abandonnée comme il a fait : Dieu veuille le lui pardonner comme je le lui pardonne. Vous auriez grand tort de le blâmer là-dessus , dit la *Comtesse* ; si votre mari ne vous aimoit pas , il vous enverroit sans doute de quoi vivre ici , afin de vous ôter tout prétexte de revenir auprès de lui. Mais ce que vous appelez oubli chez lui , c'est

une marque de sa tendresse. Il veut vous prendre par famine, comme les *François* prirent autrefois la *Rochelle* : & comme on dit que la faim chasse le loup du bois, il se persuade que le manque d'argent vous obligera enfin à quitter *S. Germain*, & à retourner auprès de lui. Si vous avez de la délicatesse, vous devez entrer dans ses sentimens, & lui tenir compte de ce que vous appelez dureté. Ah ! Madame, dit *Mylady*, que vous savez vous servir utilement de votre esprit ! Vous donnez aux choses le tour qu'il vous plaît ; mais avec tout cela, vous ne sauriez trouver le remède à mes maux. Je vous suis très-obligée de la part que vous y prenez, c'est tout ce que vous pouvez faire pour moi : je ne puis trouver la fin de mes chagrins que dans celle de ma vie. J'espere qu'ils la hâteront, & je voudrois que la Religion me permit de m'y aider : laissez-moi donc remplir ma destinée. Non, dit la *Comtesse*, je ne vous laisserai point ; tout ce que vous me dites-là vient du désespoir, & vous n'avez point de raison.

son de vous y abandonner. Abandonnez plutôt ce malheureux parti que vous ne fortifiez pas de beaucoup , duquel vous n'avez pas même , à ce que je puis comprendre , grand sujet de vous louer , & revenez chez vous regagner la tendresse de votre époux & l'estime publique. Tout cela , Madame , dit *Mylady* , n'est pas si aisé que vous pensez : mais enfin , quand il seroit vrai que je pourrois rattraper tous les agrémens que j'ai quittés , & que je me verrois sur le même pied où j'étois autrefois , je n'en serois pas moins malheureuse. Encore un coup , ma chere Madame , laissez-moi mourir , & ne m'en demandez pas davantage. Il lui prit un si grand saisissement dans cet endroit , que la Comtesse crut qu'elle alloit mourir. Elle comprit dès-lors que tous les chagrins de *Mylady* ne lui étoient pas connus : & comme elle avoit une vraie amitié pour elle , elle jugea qu'il falloit attendre un autre temps pour lui demander un secret qu'elle commençoit à pénétrer ; ainsi pour ne pas aigrir sa douleur , après lui avoir donné les se-

cours nécessaires , elle l'embrassa & lui dit : eh bien ! n'en parlons plus ; tâchons de dissiper vos chagrins par quelque petite partie : elle appella en même temps un de ses gens , auquel elle ordonna d'aller à *Passi* commander une fricassée de poulets *aux Pèlerins d'Emmaüs* : c'est un cabaret où les Dames ne font pas scrupule d'aller , & que la promenade du bois de *Boulogne* rend fort fréquenté. Malgré les défenses d'*Arlequin Jason* , la Comtesse & *My lady* s'y rendirent en carrosse , après avoir fait quelques tours , & passé par-devant le Château de *Madrid* , que la Comtesse fut fort surprise de trouver rempli de métiers à bas. Il n'y a pas apparence que *François I* l'eût fait bâtir dans cette intention ; mais dans le temps où nous sommes , on ne suit pas toujours l'intention du fondateur. Nos Angloises trouverent quantité de monde *aux Pèlerins* ; la Princesse de *Bournonville* , la Marquise de *Mirepoix* , quantité d'autres personnes de la Cour y étoient déjà , & les deux Angloises entrèrent dans une

chambre qu'elles se firent donner en leur particulier , où on les servit avec beaucoup de propreté. *Mylady* se trouva un peu mieux quand elle eut mangé. Elles ne parlerent que de choses indifférentes; la *Comtesse* proposa d'aller le lendemain à *S. Cloud*. J'y ai été autrefois , dit-elle, mais on dit que *Monsieur* a fait faire depuis peu une cascade d'une beauté enchantée. Cela est vrai , dit *Mylady*, je l'ai vue , elle est magnifique. Eh bien ! dit la *Comtesse*, il faut voir cela demain ; où voulez-vous que je vous aille prendre ? Vous me trouverez , dit *Mylady*, dans le jardin de *Luxembourg* , qui est tout auprès de chez vous. Je le veux bien , dit la *Comtesse* ; mais allons-nous-en toujours , car il sera bientôt nuit , & il y a assez loin d'ici au Fauxbourg *S. Germain*. Elle ordonna en même-temps à un Valet de faire avancer son carosse , & elles s'en revinrent à *Paris* au petit pas des chevaux. *Mylady* fut fort rêveuse pendant tout le chemin. La *Comtesse* la ramena jusqu'à sa porte ; & après s'être embrassées , elles se dirent adieu

jusqu'au lendemain. *Mylady* passa la nuit dans sa mélancolie ordinaire, & la *Comtesse* qui avoit de la pénétration, & qui l'avoit observée tout l'après-midi, n'eut pas de peine à deviner son mal. Elle comprit aisément que *Mylady* avoit une violente inclination : elle lui connoissoit un cœur tendre & capable d'un fort attachement ; ainsi elle la plaignoit beaucoup : & effectivement on est fort à plaindre quand on est de cette humeur, & l'on peut dire avec l'*Opéra*, que le Ciel, en nous donnant un cœur sensible, nous a fait un mauvais présent. Le lendemain la *Comtesse* ne manqua pas au rendez-vous : elle y trouva *Mylady* qui révoit auprès du grand bassin, & qui paroissoit entièrement appliquée à regarder couler l'eau, pendant que toutes les personnes qui étoient dans le jardin, se rangeoient autour de la belle *Coulon*. C'étoit une Demoiselle de *Vienné en Dauphiné*, que quelques affaires avoient attirée à *Paris* avec sa mère, & qui y avoit acquis une si grande réputation de beauté, que tout le monde

320 LETTRES HISTORIQUES

couroit après elle pour la regarder. Quoique dans le fond il n'y eût rien d'extraordinaire, & que Mademoiselle d'*Armagnac* fût de beaucoup plus belle, cependant on ne parloit que de la beauté de *Vienne* : & cette prévention où l'on étoit en sa faveur, lui attira tant d'envieux, que l'on fit des satyres contre elle, qui se vendoient quatre sols. On les débitoit à l'Opéra, à la Comédie, & dans tous les autres lieux publics, où l'on entendoit crier, à quatre sols la beauté de *Vienne*, à quatre sols. Enfin on fit si bien, qu'avec tous ses charmes, & beaucoup de sagesse, elle a été malheureuse, & on la calomnia si fort, que le Marquis de *Martel* la quitta deux jours après l'avoir épousée, & la relégua dans une petite Communauté de la rue *Cassette*, où il la faisoit vivre à juste prix. Tout cela n'étoit pas encore arrivé, lorsque nos Angloises la virent au *Luxembourg*. Elle s'y étoit venue promener pour éviter la foule qui l'envirounoit aux *Tuilleries*; mais elle avoit beau faire, on la suivoit par-tout; &

cela la déconcertoit si fort , qu'elle ne savoit où se mettre. La Comtesse d'Exeter , qui connut son embarras , & qui avoit le meilleur cœur du monde , s'approcha d'elle , & lui dit : Voilà ce que c'est, Mademoiselle , que d'avoir un mérite extraordinaire; si vous n'étiez pas plus belle qu'une autre , on ne courroit pas après vous comme on fait : cela vous fatigue , mais il faut avoir le bénéfice avec les charges. Hélas ! Madame , dit la belle Coulon , je ne crois pas que je doive m'en applaudir; c'est sans doute un air de Province , & non pas mon mérite , qui fait que l'on se récrie sur moi : mais quoi qu'il en soit , je m'aperçois qu'on n'a pas trop de tort de traiter les *Parisiens* de badauds ; car enfin il me semble que je suis à-peu-près faite comme une autre , que l'on m'en devroit laisser passer parmi la foule. Elles se trouverent dans ce moment au bord de la fontaine , où *Mylady* paroissoit immobile. Voilà , dit la Comtesse , en la montrant à la belle Coulon , une Dame dont vous n'avez pas lien de vous

plaindre : je gagerois qu'elle ne vous a pas seulement regardée , & qu'elle n'a pas entendu un mot de tous les applaudissemens qu'on vous a donnés , quoiqu'on vous les ait donnés assez haut. *My lady* revint alors de sa léthargie ; & après s'être défendue avec esprit de la guerre que la *Comtesse* lui faisoit , elles prirent congé l'une & l'autre de la belle *Viennoise* , & allèrent monter en carrosse. Elles passèrent sur le *Pont-Royal* pour gagner la porte de la Conférence , d'où elles entrèrent dans le *cours de la Reine* , & prirent le chemin de *S. Cloud*. La *Comtesse* trouva ce lieu extrêmement embelli : elle admira la magnificence des bâtimens , & la beauté des jardins : ensuite , se laissant conduire par *My lady* , elles arrivèrent sur une terrasse d'où l'on voit *Paris* tout à plein , mais dans un éloignement si bien ménagé , que cela forme un point de vue le plus charmant du monde. Il semble que cette grande Ville s'humilie sous *S. Cloud* , qui paroît la dominer ; c'est sur cette terrasse où *Monsieur* a fait faire la cas-

cade dont il est question. La Seine qui baigne les bords de ces jardins, & qui paroît ne couler que pour les arroser, y fournit de l'eau en abondance. On a trouvé le secret de la faire monter si haut dans cet endroit, que c'est une chose étonnante. Il y a une quantité prodigieuse de degrés de marbre sur lesquels l'eau se roule, & qui sont bordés de rampes dorées. On voit la-dedans des tritons, des sirenes, des dauphins, quantité d'autres poissons, & des grenouilles. Tout cela est doré, & si bien imité, que lorsque les eaux jouent, ils prennent tous le mouvement qui leur est naturel; ce qui fait un effet très-agréable, & paroît fort magnifique. Nos Angloises furent quelque temps seules dans cet endroit, parce qu'on jouoit dans les appartemens; mais un moment après, elles virent venir des échappés du lanfquenet, qui marquoient, par leurs postures désespérées, en avoir été maltraités. Ils se mordoient les lèvres, ils levoient les yeux au Ciel; & après avoir resté quelque temps sans marcher, ils

sembloient courir pour s'aller jeter dans l'eau. La Comtesse qui voyoit *My lady* enfoncée dans une profonde rêverie, la tira par le bras, & lui dit : tenez, ma chere, voilà des gens qui ne sont guere plus contens que vous : on dit que la consolation des malheureux est d'avoir des compagnons ; voyez un peu ces Messieurs-là. Ah ! Madame, dit *My lady*, le malheur de ces gens peut se réparer, le jeu a ses hauts & ses bas : ils gagneront peut-être demain ce qu'ils ont perdu aujourd'hui : mais il est des pertes irréparables. Elle poussa un profond soupir en disant cela, & elle tourna languissamment les yeux d'un autre côté ; ce qui confirma la Comtesse dans ses conjectures, & augmenta l'envie qu'elle avoit de savoir le secret de son amie. Pendant qu'elle rêvoit à cela, on vit arriver toute la partie. Le jeu venoit de finir, & *Monsieur* s'avançoit avec Madame de la Ferté, & quelques autres, du côté de la cascade, & toute la foule suivoit. Comme la Comtesse n'avoit pas encore été saluée Madame, elle voulut s'éloigner ;

s'éloigner ; mais il n'y eut pas moyen : *Monsieur* la reconnut, quoiqu'il se fut passé quelques années sans qu'il l'eût vue, & avec cet air gracieux qui lui étoit si naturel, il s'approcha d'elle & lui demanda des nouvelles de sa santé : & comme il avoit une vraie amitié pour *Mylady*, il pria obligeamment la *Comtesse* de la tirer de cette mélancolie dont elle paroissoit accablée. Je ne fais, ajouta ce Prince, ce que c'est ; il y a une infinité de personnes qui sont dans le cas où elle se trouve, & qui n'ont pas, à beaucoup près, autant d'esprit & de raison qu'elle en a, & qui pourtant ne se laissent pas abattre de même. Pour moi, je crois qu'elle va tomber dans cette maladie qu'on appelle dans votre pays, las de vivre, & dont on prétend que la Reine *Elizabeth* mourut. Prenez-y garde, Madame, dit-il à la *Comtesse*, ce seroit dommage de laisser mourir une aussi aimable personne, & nous perdriions tous à cela. *Mylady* remercia *Monsieur* de sa sensibilité, & elle l'en remercia d'une manière à l'augmen-

ter de beaucoup ; car c'étoit en termes si touchans , & avec tant de politesse , qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer. *Monsieur* les quitta après avoir ordonné qu'on fît jouer toutes les eaux , & qu'on leur fît voir tout ce qu'il y a à voir dans ce charmant endroit ; il les pria même de s'aller rafraîchir dans les appartemens : mais la *Comtesse* ne jugea pas à propos d'accepter cette offre ; & après s'être bien promenée, elle mena *My-lady* chez *Desnoyers* , où elle avoit fait commander un petit souper. On les servit dans un pavillon qui donne sur la rivière ; & ce fut-là où la *Comtesse* résolut absolument de faire expliquer son amie. Eh bien ! lui dit-elle , vous voyez comme votre mélancolie inquiète les personnes qui prennent intérêt en vous. Est-il possible que tout ce que *Monsieur* vient de vous dire là-dessus , & la manière obligeante dont il vous l'a dit , ne vous fera pas faire un effort sur vous-même ? & n'aurez-vous jamais assez de confiance en moi pour m'ouvrir entièrement votre cœur ? Je dis entièrement , car j'en ai

déjà pénétré le secret. J'ai compris par tout ce que vous m'avez dit, & tout ce que vous ne m'avez pas voulu dire, que vous aimiez quelqu'un : que ce quelqu'un ne répond pas comme il le devoit à votre tendresse : delà je conclus qu'il n'en est pas digne, & que si vous vouliez vous y aider, on pourroit vous guérir d'un entêtement qui ne peut être que l'effet d'une inclination aveugle, que la raison vous fera sans doute surmonter. Ah ! Madame, dit *Mylady*, je vois bien que je ne saurois plus reculer. Il faut vous avouer toutes mes foiblesses, puisque malgré les soins que j'ai pris de vous les cacher, elles n'ont pu échapper à votre pénétration. Je ne vous demande pas de les excuser, je les condamne moi-même : mais je ne saurois les surmonter : je me suis dit là-dessus tout ce que je comprends que vous allez me dire : j'ai appelé la raison à mon secours, & tout cela inutilement. Enfin puisque le dépit n'a pu dégager mon cœur, il n'est rien au monde qui puisse le faire. Ce malheureux attachement me

coûte tout le repos de ma vie ; & je crains fort que l'aveu que je vais vous faire ne me coûte encore votre estime. Vous auriez pu me garantir de cette dernière disgrâce ; mais il en faut courir les risques , puisque vous le voulez. Eh bien , Madame , j'aime plus qu'on n'a jamais aimé. Et qui aimez-vous , répondit froidement la *Comtesse* ? J'aime , dit *Mylady* , le plus aimable & le plus ingrat de tous les hommes. Cette dernière qualité devoit bien détruire la première , dit la *Comtesse* ; mais voyons un peu ce qui fait son mérite chez vous , & commencez , s'il vous plaît , par m'apprendre le nom de cet heureux mortel. Ah ! Madame , dit *Mylady* , on n'est heureux qu'autant qu'on croit l'être , ainsi il ne doit pas l'être beaucoup. Je ne fais comme vous l'entendez , dit la *Comtesse* ; le bon goût fait une partie du mérite , & il semble que vous ne donniez pas une idée fort avantageuse de celui de ce Cavalier ; mais n'importe , dites-moi son nom. C'est , dit *Mylady* , le... Elle s'arrêta-là quelque temps. Coura-

ge, dit la *Comtesse*, il ne faut pas demeurer en si beau chemin : allons, achevez. Eh bien ! dit-elle, c'est le Chevalier *Cheiles*. Le Chevalier *Cheiles* ! dit la *Comtesse*, le fils de Mylord *** ; je connois sa famille : elle est des meilleures d'Irlande : mais, ma chère, cet homme doit être fort jeune, & une femme raisonnable ne doit pas se risquer avec ces petits étourdis. Ah ! je suis perdue, dit *My lady*, si vous me représentez mon devoir ; je ne connois que trop combien je m'en suis égarée ; mais je ne puis revenir de mon égarement : j'avois bien prévu que votre pitié se changeroit en indignation, & qu'une vertu aussi austère que la vôtre, ne s'accommoderoit pas de mes relâchemens. Je fais qu'une honnête femme ne doit aimer que son mari : que tout autre attachement est criminel ; & comme je ne m'en croyois pas capable, je n'étois point en garde contre moi-même là-dessus ; si bien que mon cœur m'est échappé, sans que je m'en sois aperçue ; quand j'ai voulu courir après, je

n'ai pu le rattraper. Je vous plains, dit la Comtesse, je ne puis m'empêcher de vous blâmer; mais je ne vous en aime pas moins, c'est de quoi vous devez être assurée, & je n'ai garde d'augmenter vos peines par des remontrances à contre temps, quoique les années que j'ai plus que vous, & l'intérêt que je prends en ce qui vous regarde, me donnent en quelque manière ce droit: parlez-moi donc sans façon comme vous feriez à votre Confesseur; j'ai plus d'âge & plus d'expérience que vous; je vois les choses avec plus de sang froid; ainsi je pourrai peut-être trouver du remède où vous croyez qu'il n'y en a point, & du moins vous trouverez du soulagement à vos maux, dans la part que vous m'y verrez prendre: d'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, on a toujours du plaisir à parler de ce qu'on aime, & vous verrez que ce récit vous coûtera moins que vous ne pensez; commencez-le donc, je vous en prie. Je ne saurois vous refuser, dit *My lady*, mais songez que ce récit sera long, & qu'il est déjà bien

tard ; ainsi je crois qu'il vaudroit mieux renvoyer cela à demain. Je le veux bien, dit la Comtesse ; mais il faut demain que j'aille à Versailles ; & à moins que vous ne soyez d'humeur d'y venir avec moi, je ne saurois être à vous de tout le jour. Si vous y allez pour faire votre cour, je ne puis vous y suivre, dit Mylady, car il ne conviendrait pas qu'on nous vît paroître ensemble en public, pendant que nous sommes engagées dans des partis différens, & cela pourroit me faire des affaires à S. Germain. Non, dit la Comtesse, je ne vais point y paroître en public, j'y vais seulement par curiosité : le petit Prince de Galles, ou son fils, doit y être, & j'ai une envie la plus grande du monde de le voir. Puisque ce n'est que pour cela, dit Mylady, je vous y accompagnerai de bon cœur ; & quand vous aurez vu notre Prince, nous irons dans le Parc chercher un endroit solitaire où nous puissions nous entretenir en liberté : cependant la grâce que je vous demande, c'est de ne me plus parler de mes chagrins jusqu'à ce

temps, car il m'en reste le soir des idées si tristes, que cela me fait passer les nuits les plus cruelles du monde. Eh bien ! dit la *Comtesse*, nous parlerons d'autres choses ; & pour ne pas vous livrer seule à vos réflexions, je veux que vous veniez coucher avec moi à *Chaillot* ; j'y ai loué une maison où mon mari vient de temps en temps prendre l'air, il n'y a que deux pas d'ici, & ce sera demain autant de chemin fait pour *Versailles* : je m'en vais cependant envoyer un Valet à Mylord, & lui demander congé pour ce soir. Dès que la *Comtesse* eut donné ses ordres, elles monterent toutes deux en carrosse, & elles arrivèrent en fort peu de temps à *Chaillot*. Je connois bien ce lieu-ci, dit *My Lady*, il y a un Couvent de filles de *Sainte Marie*, où notre Reine fait souvent des retraites. Elle m'a fait l'honneur de m'y mener quelquefois : j'y ai vu des filles d'un mérite & d'une piété extraordinaire, & Madame de *Maintenon* y a pris des sujets pour donner des regles à cette fameuse *Abbaye de S. Cyr*, qu'elle a fon-

dée pour le soulagement de tant d'illustres familles dont la fortune ne répond pas à la naissance. Mon Dieu ! dit la *Comtesse* , on en parle bien diversement , & j'ai oui dire d'étranges choses de cet établissement aux *François* qui sont en *Angleterre*. Si on les en croit , l'intention du Fondateur & de la Fondatrice n'est pas aussi sainte que vous vous le persuadez : je vous avoue que j'eus de l'horreur des idées qu'ils voudrent m'en donner ; vous me ferez plaisir de me dire ce que c'est que cette maison. L'Abbaye de *S. Cyr* , dit *Mylady* , est dans le Parc de *Versailles* : elle est très-belle ; le Roi lui a donné de bonnes rentes , & a retranché cinquante mille écus du revenu des Moines de *S. Denis* pour les donner à cette maison : on y a joint aussi de très-belles terres , comme le Duché de *Chevreuse* , que le Roi acheta il y a quelque temps , & dont il leur a fait présent. On ne reçoit là-dedans que des Demoiselles qui puissent prouver cent quarante ans de Noblesse paternelle , & qui puissent pro-

duire leurs titres en originaux : il faut outre cela que les parens aient un certificat de pauvreté, signé par leur Evêque. Ces filles sont reçues depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de douze, pourvu qu'elles n'aient rien de défectueux dans le corps, ni dans l'esprit; & pour cela on les fait visiter & examiner avant qu'elles entrent dans la maison. Dès qu'elles y sont, les parens n'ont plus que faire de s'en embarrasser: on les nourrit, on les habille; & quand elles sont en âge de prendre un parti, celles qui veulent être Religieuses sont mise dans des Couvens aux dépens du Roi, & l'on marie les autres à des personnes qui ont besoin du crédit de Madame de *Maintenon* pour avancer leur fortune, & auxquels elle fait donner des emplois à la guerre, ou dans les Finances. Quand on lui propose quelque bon sujet pour une de ces Demoiselles, elle en fait venir quatre au parloir, c'est-à-dire, une de chaque classe. Ces classes ne sont distinguées que par la couleur des fontanges. On les fait

passer toutes quatre en revue devant le Cavalier qui est de l'autre côté de la grille. Dès que ces Demoiselles sont entrées, Madame de *Maintenon* lui demande quelle est celle qui lui plaît le mieux. Il nomme la couleur. Dès qu'il a fait son choix, on fait revenir la belle; & après que Madame de *Maintenon* lui a demandé si elle n'a point de répugnance pour l'époux qu'on lui destine, M. *Carnot* Notaire, qu'on a soin de mander d'avance, dresse les articles, sans que les parens y soient appelés, ni qu'ils y contribuent en rien; on expédie en même-temps au mari son brevet ou sa commission, & on donne à la Demoiselle une cassette avec quatre cens louis. Ces mariages ont fort bien réussi jusqu'ici. Il y a de ces Messieurs qui sont actuellement Fermiers-Généraux, d'autres Lieutenans de Roi, & Madame de *Maintenon* a soin de leur avancement. Ces Demoiselles sont parfaitement bien élevées. Les Dames qui les gouvernent suivent en partie la regle de *Sainte Marie*, où on a changé & ajouté quelque

chose. Elles se disent de l'Ordre de *S. Louis*. Elles sont dirigées par l'illustre Abbé *Tiberge*, Supérieur des Missions étrangères, dont le mérite est si connu dans le monde. M. *Bernard* leur Intendant est un parfait honnête homme. Voyez, Madame, si dans une maison aussi bien réglée, elles doivent recevoir une bonne éducation; & si un établissement pareil ne mérite pas bien d'être mis au rang des plus belles choses que le Roi ait faites. Il faut être démon pour y donner un mauvais tour : mais puisqu'on a dit autrefois que le Seigneur jettoit hors les diables par le moyen de *Belzebuth*, il ne faut pas s'étonner que l'on empoisonne aujourd'hui les meilleures actions. Vous m'avez bien fait plaisir, dit la *Comtesse*, de m'apprendre toutes ces particularités; mais je voudrois bien savoir si les trois Demoiselles délaissées ne sont pas jalouses de la préférence que l'on donne à leur compagne; comment elles s'accommodent de cela. Le mieux du monde, dit *My-lady*, car leur tour vient bientôt; il se présente

présente souvent des partis ; & celles qui ont été une fois sur les rangs , y sont jusqu'à ce qu'on les ait choisies : on remplace celle qui manque , afin qu'il y en ait toujours quatre , & il est sûr qu'on n'en voit jamais monter en graine , & qu'elles se marient toutes fort jeunes. Voilà qui est le mieux du monde , dit la *Comtesse* , mais je crois que nous ne ferons pas mal de nous coucher. Elle mena *My lady* dans un appartement très-propre , & elle passa ensuite dans le sien. *My lady* trouva sur sa toilette toutes les hardes qui lui étoient nécessaires pour la nuit ; & après que les femmes de la *Comtesse* l'eurent déshabillée , elle se mit dans un très-bon lit qu'on lui avoit préparé. Elle y dormit fort peu ; & comme elles étoient convenues avec la *Comtesse* , que celle qui seroit plutôt éveillée passeroit dans la chambre de l'autre , *My lady* fut dès le bon matin souhaiter le bon jour à son amie. Il n'est pas encore temps de partir , dit la *Comtesse* , nous ne trouverions personne de levé à *Versailles* , asseyez-

vous sur mon lit , & je m'en vais nous faire apporter du chocolat. Elle tira en même-temps un cordon pour faire venir ses gens. On leur apporta un petit cabaret avec des tasses ; & quand elles eurent pris chacun la leur , elles causèrent en buvant. La *Comtesse* demanda à *Mylady* , si *Versailles* étoit plus beau que *S. Cloud*. Il n'y a pas de comparaison , dit *Mylady* , *Versailles* est de beaucoup plus magnifique , c'est une des plus belles choses du monde ; mais *S. Cloud* est dans un plus beau naturel , & sa situation est plus agréable. Le Roi en eut envie , il y a quelque temps , & il proposa à *Monsieur* de le lui échanger contre quelqu'autre chose. *Monsieur* n'avoit garde de le refuser ; mais il étoit si triste , que Madame dit au Roi : Sire , si vous tirez *Monsieur* de *S. Cloud* , Votre Majesté n'a qu'à donner ordre d'avance à son enterrement. Cela suffit , dit le Roi , je ne lui en parlerai plus : après cela il tourna ses vues du côté de *Chantilly* , où il y a les plus belles eaux du monde. Il voulut s'en accommoder

avec M. le Prince. M. le Prince lui dit qu'il étoit le maître ; mais qu'il le prioit de vouloir bien le faire Concierge du Château. Le Roi comprit par-là qu'il lui feroit du chagrin de l'en tirer , & il ne lui en parla plus jamais ; & je comprends par tout ce que vous me dites , ajouta la *Comtesse* , que le Roi a le meilleur cœur du monde ; mais je crois qu'il est temps que je me leve , & que nous songions à partir. Nous n'avons pas de temps à perdre , dit *Mylady* , si vous voulez venir à la Messe du Roi , vous entendrez une belle musique , & vous ne devez pas vous en faire un scrupule : pas plus que d'aller à l'Opéra , dit la *Comtesse* , partons vite afin d'y être assez à temps. Elles monterent en même-temps en carrosse , & elles furent descendre à la porte de la Chapelle. En approchant de *Versailles* , la *Comtesse* fut éblouie de tout cet or qui saute aux yeux ; & quand elle fut auprès d'une grande grille dorée , elle fut très-surprise d'apprendre que c'étoit les écuries. Effectivement , c'est quelque chose de

très-magnifique , & il y a bien des Princes souverains qui ne sont pas si bien logés que les chevaux du Roi de *France*. Ces Dames entrèrent dans la Chapelle avant que la Messe commençât : elles monterent à la tribune ; & un moment après on vit arriver le Roi, Monseigneur , M. le Duc de *Bourgogne* , la belle Princesse de *Conti* , Madame de *Chartres* , Madame la Duchesse , & tout le reste de la famille royale. Dès que le Roi eut pris sa place , la musique commença , & l'on célébra une basse Messe à laquelle les assistans ne paroissoient pas fort appliqués. Quand elle fut finie , le Roi passa chez Madame de *Maintenon*. La Cour se dispersa ; & nos Angloises furent dans un cabaret , où les gens de la *Comtesse* avoient été choisir un appartement , & où ils avoient ordonné le dîner. L'après-midi , elles retournerent au Château , où le Prince de *Galles* arriva. Dans le même temps la *Comtesse* eut le plaisir de l'examiner pendant qu'il descendit de son carosse ; & malgré sa prévention , elle fut obli-

gée de convenir, que s'il n'étoit pas Prince, il en avoit du moins tout l'air, & qu'il étoit le plus joli du monde. Après qu'elle eut contenté sa curiosité de ce côté, elle songea à la satisfaire aussi sur le chapitre de *Mylady*; & la prenant par le bras, elle la mena du côté du Parc, & la pria de se souvenir de ce dont elles étoient convenues la veille. Je le veux bien, dit *Mylady*; mais cependant, si vous le jugez à propos, nous attendrons que le Roi soit parti pour *Marly*: c'est aujourd'hui le jour. Il y va au sortir de table: & comme il dîne toujours en particulier, cela est bientôt fait; ainsi dans un instant nous l'allons voir paroître au bas de l'escalier, où il doit monter en carosse avec Madame de *Maintenon*. En même temps on entendit battre les tambours. Le voilà! dit *Mylady*; à ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance. Rangeons-nous à côté, & regardez bien Madame de *Maintenon*. Pour cela, dit la Comtesse, je suis fort aise que vous me la fassiez voir, il y avoit long-temps que

j'en avois envie. Comme elle disoit cela, Madame de *Maintenon* parut sans suite, habillée d'un damas feuille morte tout uni, coëffée en battant l'œil, & n'ayant pour toute parure qu'une croix de quatre diamans pendue à son col, qui est la seule chose à quoi l'on ait donné son nom. Elle se plaça dans le fonds du carrosse, à côté du Roi. Et comme elle reconnut *My lady* en passant, elle la salua avec un de ses souris sérieux, où il entre de la douceur & de la majesté. La *Comtesse* en fut enchantée, & de cet air de modestie qui accompagne toutes ses actions. Elle lui trouva de beaux yeux, une belle bouche, la physionomie fine, & ce certain je ne sais quoi que les années ne sauroient ôter, & qui est préférable à la plus grande beauté. Elle ne paroissoit point occupée de la grandeur, & elle sembloit donner toute son application à examiner si le Roi étoit dans une situation commode. Dès qu'elle fut assise, on lui apporta son ouvrage, qui étoit un morceau de tapisserie. Elle prit en même-temps ses lu-

nettes , & après avoir levé les glaces du carosse elle se mit à travailler. Dès que le carosse commença à rouler , il prit le chemin de *Marly* ; nos Angloises entrèrent dans le Parc. Elles furent d'abord voir ces beaux bassins de *Cérès* , de *Flora* , d'*Apollon* , de *Bacchus* , la sale des festins , le labyrinthe , & le parterre d'eau , qui sont des choses dignes de la curiosité des étrangers. Après les avoir admirées toutes pendant quelque temps , elles cherchèrent un endroit retiré , qu'elles n'eurent pas de peine à trouver. Elles s'assirent sur des sieges de gazon , dans un petit bois que les rayons du Soleil perçoient à peine. Eh bien ! dit la *Comtesse* , dès qu'elles eurent pris leurs places , vous savez ce que vous m'avez promis , il n'y a plus moyen de vous en dédire. Je ne le prétends pas non plus , répondit *Mylady* , quoiqu'il me faille rappeler des souvenirs bien douloureux : vous connoissez ma foiblesse , je vous en nommai hier l'objet , & il ne me reste plus qu'à vous dire de quelle manière je pris ce mal-

heureux attachement , & tous les cha-
grins qu'il m'a attirés. Il me faut encore
quelqu'autre chose , dit la *Comtesse* ; je
connois bien le nom & la famille de
votre ingrat ; mais la personne m'est
tout-à-fait inconnue ; ainsi je vous prie
de vouloir bien , avant toute autre œu-
vre , me faire son portrait ; il est sans
doute assez bien gravé dans votre cœur ,
pour que vous puissiez sans peine en
tirer une copie. Hélas ! dit *My lady* ,
cela n'est que trop vrai , & je m'en vais
vous le peindre au naturel. Imaginez-
vous que c'est un jeune homme d'envi-
ron vingt-quatre ans , d'une taille au-
dessus de la médiocre , mais si fine & si
aisée , qu'on ne peut rien voir de plus
joli : il a la jambe d'une beauté enchan-
tée , le pied bien tourné , il porte bien
son corps , & il marche avec beaucoup
de grace , son visage est proprement en
ovale rond : tous les traits en sont ré-
guliers ; le tour en est agréable ; il a de
grand yeux noirs d'une douceur &
d'une vivacité qui charme : ils ont quand
il lui plaît de la langueur & de la ten-

dresse, & ils disent tout ce qu'il veut leur faire dire : son nez est fait à peindre, & sa bouche est la plus belle du monde : vous n'avez jamais vu des lèvres mieux taillées, ni d'un plus beau coloris ; & jamais personne n'a souri si joliment que lui : car outre qu'il montre deux rangées de dents plus blanches que des perles, il fait encore de petites fossettes aux joues qui lui donnent de nouveaux agrémens : son teint est un peu brun, mais si vif, qu'il semble être de concert avec ses yeux pour animer toutes ses actions. Voilà un beau portrait, dit la *Comtesse* ! mais ne l'avez-vous point un peu flatté pour excuser votre défaite ; car je conviens franchement que, avec une pareille figure, un Cavalier qui attaque un cœur a de grands avantages. Ah ! Madame, s'écria *My-lady*, vous raillez ; cependant il n'est rien de plus vrai que ce que vous dites : j'en fais une triste expérience, & je n'aurois jamais cru que pareille chose me fût arrivée. Cependant vous avez aimé autrefois, répondit la *Comtesse*, &

vosre attachement pour le Comte D*** a fait grand bruit à *Londres* : on admiroit vosre constance , la délicatesse de vos sentimens & les belles lettres que vous vous êtes écrites pendant cinq ans , dont *Bussi* & Madame de *Sévigné* pourroient se faire honneur : ainsi il me semble qu'après un tel noviciat , vous ne deviez pas être neuve en matiere de tendresse , & que la rechûte là-dessus n'a rien qui doive vous surprendre. Le cas est bien différent , Madame , dit *Mylady* , & l'esprit avoit bien plus de part que le cœur dans l'attachement dont vous me parlez : le Comte D*** m'aimoit , ou du moins en faisoit semblant : il étoit joli homme : j'avois de la reconnoissance pour ses sentimens : je me plaisois mieux avec lui qu'avec un autre : j'appellois tout cela amour , parce que je ne le connoissois pas. Mais le Chevalier *Cheiles* m'a bien mieux appris ce que c'est qu'aimer. L'autre ne m'a jamais donné aucun sujet de plainte : je ne connoissois avec lui , ni craintes , ni soupçons jaloux ; cependant je

le quittai dès que je crus que mon devoir m'appelloit ailleurs : celui-ci me traite indignement ; & malgré son mauvais procédé ; malgré tout ce que la raison & le dépit me disent là-dessus , je ne puis me résoudre à m'éloigner de lui , quelques efforts que je puisse faire sur moi-même pour cela ; & je vous avouerai ingénument , que quelque consolation que je trouve à être auprès de vous , il me semble qu'il y a un siecle que je n'ai pas été à *S. Germain*. Le compliment n'est pas autrement fort obligeant , dit la *Comtesse* ; mais je vous fais bon gré de votre sincérité : revenons au portrait. Vous ne m'avez pas parlé de son esprit ; & il me semble que sa physionomie en promet du moins autant que l'idée que vous m'en avez donnée a pu me le faire comprendre. Aussi en a-t-il beaucoup , répondit *My-lady* ; il pense finement ; il entend le demi-mot , & fait se faire entendre mieux que personne du monde : il dit plus en deux mots , qu'un autre n'en diroit en cent. Il me souvient que nous

étions un jour ensemble chez la Comtesse d'Aulnoi , où il y avoit grande compagnie : la conversation roula sur diverses choses ; & enfin on parla des avantages que la *France* avoit sur les autres Nations , & peu s'en fallut qu'à l'exemple des anciens Grecs , on ne traitât de barbare tout le reste du monde. Nous ne convenions pas tout-à-fait du fait ; mais il n'auroit pas été prudent d'insulter les gens sur leur palier. Les *François* , si fort prévenus de leur pays , prétendoient prouver ce qu'ils avançoient , par le soin qu'ont tous les autres peuples d'apprendre la langue *Françoise* , comme on parloit autrefois celle de *Rome* , lorsque cette Ville étoit regardée comme maîtresse du monde. Allez , ajoutoient-ils , dans les Cours étrangères , vous verrez qu'on y parle aussi bon François qu'à *Versailles*. Cela est vrai , dit le Chevalier *Cheiles* , qui commençoit à se lasser de cette conversation : je fais qu'on parle François par toute la terre , comme on parloit Espagnol par-tout du temps de *Philippe* ;
mais

mais je ne vois pas que la Nation Françoise ait plus de lieu de s'en applaudir qu'en avoit alors l'Espagnole ; & l'on n'a pas vu que depuis la mort de *Philippe* , cette langue ait été si fort à la mode. En vérité , s'écria la Comtesse d'*Aulnoi* , voilà ce qui s'appelle faire l'éloge du Roi , d'une maniere bien fine : jamais on n'a loué si joliment. Je voudrois de tout mon cœur avoir dit ce que vient de dire M. le *Chevalier* ; & si tous les Anglois s'exprimoient avec autant d'esprit & de délicatesse , nous n'aurions qu'à mettre pavillon bas devant eux. En effet , dit la Comtesse , cela est fort joli , cette maniere de dire beaucoup en peu de paroles me plaît extrêmement , & si votre Chevalier est ainsi que vous me le dépeignez , c'est un Chevalier accompli. Ah ! Madame , interrompit *Mylady* , il l'est plus que je ne saurois le dire , & plus qu'il ne le faudroit pour mon repos : bien loin de vous en avoir donné un portrait flatté , je n'en ai fait qu'une légère ébauche ; & vous le trouveriez bien mieux dans mon cœur , si vous

pouviez y pénétrer. Oh ! pour cela , dit la *Comtesse* , je n'en doute pas ; mais votre cœur me paroît un peu suspect , & je voudrois bien juger par moi-même de ce que vous venez de me dire. Dans le temps que la *Comtesse* parloit , on entendit du bruit derriere les arbres , & l'on vit arriver un moment après M. le Duc de *Bourgogne* , Messieurs les Ducs d'*Anjou* & de *Berri* ses freres , & le Prince de *Galles*. Ces Princes ne firent que passer dans le petit bois où étoient nos Dames ; ils étoient suivis de quantité de jeunes Seigneurs François & Anglois ; la *Comtesse* démêla parmi ces derniers un jeune homme vêtu très-simplement , mais qui se faisoit distinguer par son bon air ; & sans hésiter elle tira *My lady* par le bras ; & lui dit : n'est-ce pas là le Chevalier *Cheiles* ? C'est lui-même , dit *My lady*. Elle prononça cela assez haut pour que le Chevalier l'entendit : & comme il reconnut la voix de *My lady* , il s'approcha d'elle , & lui dit avec beaucoup de politesse : vous avez donc abandonné S. *Germain* ?

je vous assure , Madame , que votre absence inquiete tous vos amis , & qu'on s'apperçoit qu'il y a long-temps que vous êtes partie. *Mylady* répondit à ce compliment d'une maniere un peu embarrassée ; & le *Chevalier* la quitta pour aller rejoindre sa troupe. Dès qu'il fut parti , *Mylady* demanda à la *Comtesse* comment elle le trouvoit : je le trouve , dit la *Comtesse* , tel que vous me l'avez dépeint , & vous voyez bien que je l'ai d'abord reconnu : pour cela , je conviens que vous savez parfaitement bien peindre ; mais j'aurois voulu que vous m'eussiez fait faire connoissance avec lui : vous n'aviez pour cela qu'à lui dire mon nom. Je n'en ai pas eu le temps , répondit *Mylady* , & j'étois si troublée que je ne savois ce que je faisois. Vous vous êtes , sans doute , bien apperçue de mon embarras ? Il est vrai , dit la *Comtesse* , vous m'avez paru un peu déconcertée ; mais au reste , il me semble que le *Chevalier* vous a assez gracieusée , & que vous devriez être contente de cela. Ah ! Madame , dit *Mylady* , il est tou-

jours poli devant le monde ; mais si j'avois été seule , il m'auroit peut-être brusquée. A-t-il toujours été de même , ajouta la *Comtesse* , & n'avoit-il pas de meilleures manieres avec vous dans les commencemens ? Vous pouvez bien croire , Madame , répondit *My lady* , que je n'aurois pas été assez folle pour l'aimer , s'il en avoit usé comme il en use aujourd'hui : je vous assure qu'il est tout différent de ce qu'il étoit alors , à moins qu'il ne fût différent de ce qu'il vouloit paroître. Enfin il faut qu'il se soit furieusement déguisé , où qu'il soit bien changé depuis. En quel temps , & en quel lieu fites-vous cette fatale connoissance , dit la *Comtesse* ? Contez-moi un peu cette aventure. Il y a environ deux ans , répondit *My lady* , que je fus obligée d'aller à *Paris* pour les affaires de ma sœur , qui étoit nouvellement mariée , & que son mari m'avoit confiée en partant pour l'armée : j'allai avec elle chez la femme d'un Officier Irlandois , auquel je donnai commission de me chercher un appartement meu-

blé, parce que je comptois rester un mois à *Paris*, & que je ne trouvois pas qu'il fût à propos de passer tout ce temps dans une auberge. L'Irlandois se chargea du soin de m'en trouver un, & sa femme me pria de vouloir bien passer le reste de l'après-midi chez elle, & elle me proposa une reprise d'ombre, m'assurant qu'il nous viendrait bientôt un tiers. En effet, nous vîmes entrer un moment après le Chevalier : il étoit de retour de l'armée depuis quelques jours, avec un reste de fièvre qui ne lui avoit laissé que la peau sur les os, & qui l'avoit obligé de partir avant la fin de la campagne. La femme chez qui nous étions lui demanda s'il vouloit jouer ; il répondit fort honnêtement qu'il se feroit toujours un plaisir de contribuer au nôtre. On apporta des cartes ; & pendant qu'on les rangeoit, la Dame du logis me dit, que c'étoit le Chevalier *Cheilles*. Je connoissois son nom & sa famille, & j'avois été bonne amie à *Londres* d'une Dame dont son frere aîné étoit fort amoureux, & qu'il a ensuite épou-

fée. Tout cela nous aida à faire bientôt
 connoissance. Mais quoiqu'il y ait des
 gens qui assurent qu'on aime dès la pre-
 mière vue ce qu'on doit aimer, je n'é-
 prouvai point dans cette occasion cet
 effet si prompt de la sympathie, & le
Chevalier ne fit point ce jour d'impres-
 sion sur mon cœur. Il joua avec la Dame
 du logis & ma sœur, & je m'amusai à
 causer avec des François qui étoient en-
 trés un moment après lui. On servit du
 café pendant le jeu, & comme il ne se
 fit presque point de bête, & qu'on mar-
 quoit tous les tours, cela fut fait en peu
 de temps. Dès qu'on eut fini la reprise,
 le *Chevalier* prit congé de la com-
 pagnie, & le maître de la maison sortit
 avec lui, après m'avoir dit qu'il alloit
 travailler pour moi, & qu'il reviendrait
 dans une heure me rendre compte de ce
 qu'il auroit fait. Il revint effectivement,
 & me dit qu'il avoit trouvé mon affaire,
 que le *Chevalier* lui avoit indiqué le
 plus joli appartement du monde dans la
 même maison où il logeoit : qu'il en
 devoit parler le soir à ses hôtes, & qu'il

falloit que je me donnasse la peine d'aller le lendemain matin voir si cela me conviendrait ; que sa femme & lui auroient l'honneur de m'y accompagner , & qu'ils viendroient me prendre à mon lever. Ils le firent comme ils l'avoient dit , & nous fumes ensemble à cette maison , qui me parut très-jolie , c'étoit sur le quai des Théatins. L'appartement que l'on me destinoit donnoit sur le devant ; on avoit la vue de la rivière , & les galeries du Louvre qui sont de l'autre côté de l'eau formoient une perspective fort agréable ; on voyoit même , quoiqu'en éloignement , les arbres des *Tuilleries* ; & de quelque côté qu'on tournât les yeux , on trouvoit de quoi les arrêter agréablement. Le *Chevalier* m'étoit venu recevoir au bas de la montée , & il m'avoit dit gracieusement qu'il s'estimerait fort heureux s'il pouvoit avoir l'honneur d'être sous un même toit avec moi. Il me fit remarquer toutes les commodités de cette maison , & la proximité des promenades , & m'aida à convenir du prix avec son hôte.

Il m'offrit même, au cas que le bruit des carosses m'empêchât de dormir, de changer d'appartement avec moi, parce que le sien qui étoit sur le derriere ne donnoit que sur des jardins : il prit delà occasion de me prier d'y entrer ; & je fus fort surprise d'y trouver une collation très-jolie & très-proprement servie. Cette maniere de régaler les gens me parut tout-à-fait galante. Il fit les choses de la meilleure grace du monde, & avec un air si aisé, qu'il sembloit que tout se faisoit par enchantement, comme dans les Palais des *Fées* ; car nous ne nous étions pas apperçus qu'il se fût donné le moindre soin, & il n'avoit paru occupé que de celui de nous entretenir. Dès que mon marché fut conclu, j'envoyai chercher mes hardes, & je vins coucher le même soir dans ce nouveau logement. Comme en matiere d'honnêteté je n'aime pas à demeurer en reste, je priai le lendemain matin le *Chevalier* de venir prendre du chocolat avec moi, & nous commençâmes dès-lors à former une espee de liaison, que

le voisinage autorise , & que le rapport d'humeurs fortifie. Le *Chevalier* entroit à toutes les heures dans ma chambre ; il y venoit le matin ; quand je devois avoir du monde l'après-midi , je l'en avertissois afin qu'il fût de la partie ; & lorsqu'on me prioit d'aller quelque part , on ne manquoit pas de l'en prier : si bien que nous étions presque toujours ensemble , excepté le temps que j'étois obligée de donner à mes affaires. Comme je passois toutes les soirées chez moi , il ne manquoit pas de s'y rendre dès qu'il sortoit de son auberge , & nous pouffions la veillée aussi loin qu'il nous plaisoit. Je crus dans les commencemens que ma sœur , qui étoit jeune & vive , avoit quelque part à ses assiduités : mais le peu d'empressement qu'il marqua pour elle , m'en désabusa bientôt : je remarquai même qu'il se faisoit violence quand il étoit obligé de lui dire de ces sortes d'honnêtetés que la civilité exige des cavaliers. Son humeur inégale ne l'accommodoit point ; sa grande vivacité l'étourdissoit ; & il n'étoit jamais

si aise que lorsqu'elle étoit occupée ailleurs. Ma petite *Misse* que j'avois aussi menée à *Paris* étoit plus de son goût ; & quoiqu'elle n'eût qu'onze ans , il trouvoit mieux son compte à causer avec elle. Nous lui en fîmes la guerre : il ne s'en défendit point , & dès ce moment il appella *Misse-Kati* sa petite femme , & moi sa mainan. Nous avons continué pendant quelque temps cette plaisanterie , qui dans les suites nous a fait de terribles affaires. Cependant le *Chevalier* continuoit à avoir les meilleures manieres du monde avec moi ; & en grandes & en petites choses , il ne laissoit échapper aucune occasion de me témoigner de la préférence. Il me souvient qu'il vint un après-midi dans ma chambre , avec une très-belle pomme à la main ; il n'y avoit que ma sœur & ma fille avec moi : dès qu'il entra , ma sœur lui cria d'un air de confiance : approchez , *Paris* , nous voici trois , voyons un peu à qui vous donnerez la pomme ; elle s'attendoit à l'avoir , se croyant la *Vénus* de la compagnie ; mais le *Cheva-*

lier trompa son attente, & il me la donna. Il avoit comme cela de petits airs de distinction en ma faveur les plus obligeans du monde. Quand nous étions en compagnie, il cherchoit toujours à se placer auprès de moi : quand nous sortions, j'étois toujours celle à qui il donnoit la main : quand il étoit seul avec moi, il ne paroissoit pas s'ennuyer. Nous avions des conversations sur toutes sortes de sujets, & je trouvois qu'il raisonneoit fort juste. Sur-tout, nous parlions quelquefois des affaires du temps, de politique, de morale, de Philosophie, de Théologie, souvent même de controverse. Quoique nos sentimens fussent conformes sur le chapitre de la Religion, j'étois surprise de trouver dans un homme de son âge, (car il n'avoit alors que vingt-deux ans,) autant de connoissance & des sentimens aussi formés. Cela me donnoit beaucoup d'estime pour lui, & j'étois fort édifiée de la régularité de sa conduite, dans un temps & dans un lieu où tout le monde étoit si fort dissipé, & où il n'auroit

tenu qu'à lui de faire comme les autres, puisqu'il étoit sur sa bonne foi, & que l'absence de ses parens le rendoit son maître. Cependant il rentroit tous les soirs de bonne heure, & il étoit plus réglé que bien des hommes de cinquante ans. Comme sa personne me plaisoit infiniment, & que je connoissois sa famille, j'aurois souhaité que ce qui n'étoit qu'une plaisanterie eût été une vérité, & que dans les suites il eût pu devenir mon gendre. Mais il n'y avoit pas beaucoup d'apparence, car c'étoit un cadet dont la fortune n'étoit pas encore faite, & celle de ma fille étoit fort dérangée. Mais comme on dit que qui a temps a vie, j'espérois qu'il arriveroit quelque dénouement qui pourroit faciliter les choses; & je ne faisois jamais ce qu'on appelle des châteaux en Espagne, que le *Chevalier* n'y fût mêlé. Si l'on tiroit quelque lotterie considérable, je ne souhaitois de gagner le gros lot que pour le donner en dot à ma fille: enfin il avoit toujours part dans mes souhaits: j'en avois aussi beaucoup dans
sa

sa confiance. Et dès qu'il fut persuadé de l'intérêt que je prenois en lui, il me fit confidence de ses chagrins, & des sujets qu'il avoit d'être mécontent de sa famille. Je tâchois de le consoler du mieux que je pouvois, & je l'exhortois toujours à la patience, & à la déférence qu'il devoit avoir pour son pere. Je me serois fait un scrupule de lui inspirer d'autres sentimens; & je le trouvois très-raisonnable là-dessus. Cependant cette vie unie contribuoit beaucoup au retour de sa santé. On le voyoit se rétablir tous les jours, & tout le monde lui en faisoit compliment. Il n'y avoit que peu de temps que nous étions logés ensemble, que je m'apperçus qu'une parente de la Dame chez qui j'avois fait connoissance avec le *Chevalier*, le regardoit fort tendrement. C'étoit une maniere de précieuse, qui ne parloit que par *Calprenede* & *Scudery*, & qui, parce qu'elle disoit de grands mots, avoit usurpé chez les idiots une réputation de femme d'esprit. Elle prétendoit par-là en imposer au *Chevalier*.

Cheiles. Mais quoique jeune il avoit l'esprit de discernement, & il n'étoit pas homme à prendre le change là-dessus. Cette femme étoit veuve d'un Ingénieur François, qu'elle prétendoit être sorti de la côte de *S. Louis*, quoique son origine ne fût pas plus connue que la source du *Nil*. Comme elle avoit retenu quelques termes de Mathématiques, elle en mêloit toujours dans ses conversations : elle parloit de l'Algebre ; & ses expressions barbares, faufilees dans un style romanesque, faisoient un effet le plus bisarre du monde. Il n'y avoit rien de si plaisant que de lui voir mesurer la carte de *Tendre* avec un compas de proportion, ou quelqu'autre instrument de l'Art : elle en parloit sur-tout lorsqu'elle savoit qu'il avoit fort bien appris cette science, & qu'elle croyoit par-là se mieux insinuer dans son esprit. Mais il connut bientôt qu'elle n'en parloit que comme un perroquet. Enfin c'étoit un caractère de femme qui auroit pu servir de modele à *Moliere* : elle se donnoit un air de belle passion, & elle préten-

doit en avoir inspiré une si violente à son mari , qu'elle ne faisoit pas de façon de montrer des lettres qu'il lui avoit écrites la veille de sa mort , où il lui marquoit , après bien des tendresses : quand la Religion ne m'apprendroit pas qu'il y a un Dieu , la nature me l'enseigneroit , & ce seroit toi , ma chere , que j'adorerois. Je crus d'abord que son mari étoit fou : mais on me dit que cette lettre n'étant qu'une réponse , il avoit été obligé de l'écrire sur ce ton , pour se conformer au style de sa femme , qui étoit toujours grimpée sur *Chevillart* , de même que *Don Quichotte*. Cette femme que je ne connoissois presque pas , s'attacha si fort à moi dès que je fus logée avec le *Chevalier* , qu'elle ne me quittoit plus : elle avoit soin de se faire mettre de toutes nos parties , & je la trouvois par-tout où j'allois. Un jour que nous étions chez un bon Gentilhomme goutteux , elle y vint sans être priée , & après avoir fait quelque mine de ne vouloir point s'approcher de la table où l'on jouoit , elle ne put résister

à l'envie d'être auprès du *Chevalier*. Elle s'assit à son côté , & dit d'un air précieux en regardant son habit de veuve , & soupirant méthodiquement : il faudra présenter une requête au devoir pour qu'il ne se scandalise pas de ceci. Le *Chevalier* me regarda dans ce moment , & nous rîmes le soir ensemble du ridicule de cette veuve. Je le félicitai de cette illustre conquête , dont il me parut connoître le peu de mérite. Ses empressemens étoient si visibles qu'il fut obligé de convenir qu'elle avoit beaucoup de bonté pour lui ; il me dit même qu'elle lui avoit offert de le prendre en pension chez elle ; mais qu'il n'avoit eu garde d'accepter ses offres , parce qu'il ne se trouvoit pas fort disposé à avoir de la reconnoissance. Je lui dis en badinant que cela étoit fort mal à lui , & qu'un cavalier ne devoit pas faire ainsi le cruel. Mais il me répondit d'un air ingénu qu'il l'auroit aimée s'il lui avoit trouvé un cœur & un esprit fait comme le mien. Cette petite douceur , que je crus ne devoir qu'à la politesse

du *Chevalier*, ne laissa pas de me faire plaisir. Le lendemain cette illustre veuve nous fit prier de venir passer l'après-midi chez elle. On n'y joua pas, parce qu'elle étoit encore dans son grand deuil : mais l'héroïsme y fut poussé au suprême degré, & *Corneille* & *Racine* n'auroient été que de petits garçons auprès d'elle en matiere de beaux sentimens. Après qu'on eut raisonné sur diverses matieres, on servit une collation assez propre. On m'avoit placée en entrant auprès de l'Officier Irlandois, parent de la veuve, & j'avois été obligée de m'y tenir, quoique l'odorat eût quelque chose à souffrir de ce voisinage : mais lorsqu'on apporta le café & le thé, il me quitta pour aider à sa cousine à en faire les honneurs, & le *Chevalier* vint promptement prendre sa place. Il me dit en s'approchant de moi, me voilà enfin content ! En effet il fut de la meilleure humeur du monde tout le reste de la journée ; & il n'avoit presque pas parlé tandis qu'il avoit été assis ait-

leurs. Je m'apperçus aussi que cet échange m'avoit fait plaisir ; mais je n'avois garde de faire aucune réflexion sérieuse là-dessus ; & la compagnie crut que la collation caufoit ce redoublement de belle humeur. Quand il fut temps de se retirer , le *Chevalier* me donna le bras suivant sa louable coutume ; & la veuve le pria en nous reconduisant de vouloir bien la mener le lendemain matin chez M. de *Vauban* , qu'elle sollicitoit pour obtenir quelques gratifications dues , à ce qu'elle prétendoit , aux services de feu son cher époux. Le *Chevalier* lui promit de la conduire où elle voudroit , & je leur offris du chocolat à tous les deux pour les assembler. La veuve accepta mon offre , & dès l'aube du jour , je la vis entrer dans ma chambre , sous prétexte que ses affaires la tenoient alerte de bon matin. Je fis appeller le *Chevalier* qui étoit encore au lit ; & quand nous eumes pris notre chocolat , elle l'emmena , après lui avoir fait quelques complimens puisés dans *Clé*.

Zie , auxquels il ne répondit point ; il se tourna seulement de mon côté pour me dire qu'il auroit bientôt l'honneur de me rejoindre. En effet , je le vis revenir un moment après ; il me dit que la Dame n'avoit pu parler à M. de *Vauban* : qu'on l'avoit renvoyée à fix heures du soir , & qu'il n'avoit pu se dispenser de lui promettre d'y retourner avec elle ; qu'elle avoit voulu le retenir à dîner , & le garder chez elle jusqu'à ce temps ; mais qu'il n'avoit pas été de cet avis , par l'impatience qu'il avoit de retourner auprès de moi. Il me dit encore mille choses obligantes là-dessus , & il s'en fut ensuite dîner pour m'en laisser le loisir. Il revint l'après-midi , & il trouva chez moi deux ou trois personnes de considération. Le Baron de *** que vous connoissez , qui fait tant claquer son fouet , m'avoit amené le fils d'un Colonel de mes amis , & j'étois entre ces deux Messieurs quand le *Chevalier* entra : il se mit de l'autre côté , entre ma sœur & ma fille ; il salua l'une , il

dit quelques plaisanteries à l'autre, & se tut après cela pour écouter le Baron qui s'étoit mis sur le chapitre de ses voyages, & qui nous en auroit bien donné à garder, si nous n'avions su ce que dit le proverbe : *qu'a beau mentir qui vient de loin*. Comme il étoit dans le fort de son récit, il se leva pour nous mieux faire comprendre les choses par démonstration : & pendant que du bout de sa canne il marquoit les lieux sur le parquet, le *Chevalier* tournoya tant qu'il vint enfin s'asseoir auprès de moi, & me dit à l'oreille : me voici à présent dans mon centre. Il me semble pourtant, lui dis-je, que vous étiez assez bien placé. Il est vrai, dit-il, Madame ; mais je suis mieux, & j'ai beau faire, quelque part où je sois, mon inclination me ramene toujours auprès de vous : j'aime le solide. Après cela on parla des personnes qui avoient le poignet fort. Le Baron nous conta cent choses incroyables là-dessus, avec son emphase ordinaire ; & nous nous primes tous la main

pour voir qui feroit plier son compagnon. Le *Chevalier* dit qu'il n'avoit guere vu de femme plus forte que moi : & comme j'en parus surprise , il ajouta , en me parlant à demi-bas : je vois bien , Madame , que vous ne connoissez pas toutes vos forces , vous en avez plus que vous ne pensez : je m'en ressens , & vous ne vous appercevez pas seulement des impressions : que vous faites sur les gens. Comme je lui avois un peu pressé la main , je fis semblant de croire que c'étoit-là l'impression dont il avoit voulu parler , quoique j'eusse bien compris qu'il vouloit me faire entendre autre chose ; mais j'avois si fort renoncé à ce qu'on appelle la bagatelle , quand j'étois partie de *Londres* , & l'amour-propre étoit si fort mort chez moi , que je me croyois hors d'état d'inspirer le moindre sentiment de tendresse , & incapable d'en pouvoir prendre ; & lorsque j'arrivai dans ce pays où l'on pousse la galanterie jusques par-delà cinquante ans , où l'on trouve des gens assez désœuvrés

370 LETTRES HISTORIQUES, &c.
pour en conter à toutes les femmes
qu'ils voient , je me mis sur le pied de
ne vouloir écouter personne , & je fis
connoître à quelques Seigneurs des plus
jolis que nous ayons à *S. Germain* , que
je n'étois plus dans ce goût.

Fin du Tome second.

